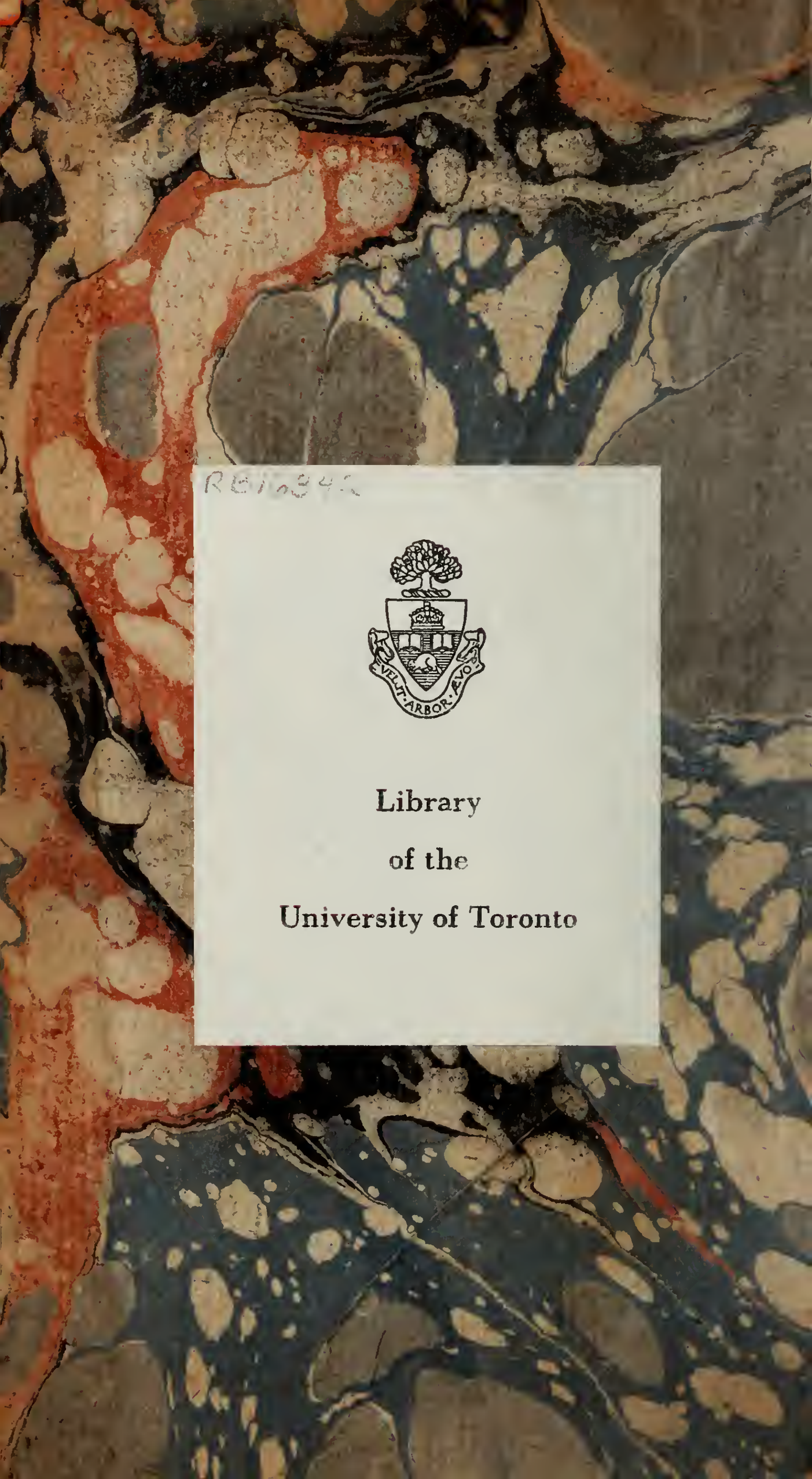




RB1234?
VELUT ARBOR ÆVO



CLARISSE HARLOWE.

TOME TROISIEME.

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins. }

CLARISSE HARLOWE.

Traduction nouvelle et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; avec figures d'après M. Chodoviecki, de Berlin.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una domus.

TOME TROISIEME.



A GENÊVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

1788.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOWE.

LETTRE LXXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, à 3 heures.

VOUS me remplissez, tout-à-la-fois, de colère, d'indignation et de terreur: hâtez-vous, ma très-chère amie, de grace, hâtez-vous d'achever vos informations sur le plus vil de tous les hommes.

Mais n'associez jamais les termes d'innocence et de simplicité avec le nom de cette malheureuse fille. Ne doit-elle pas savoir qu'un homme de cette espèce, qui porte un air de haute condition sous toutes sortes de déguisemens, ne peut avoir de bonnes vues, lorsqu'il lui fait prendre la première place à table, et qu'il lui donne des noms si tendres? Une fille de dix-sept ans, simple et modeste, chanteroit-elle au gré d'un inconnu, qui fait profession d'être hors de son état naturel? Si son père et sa grand-mère étoient d'honnêtes

gens, qui eussent à cœur l'honnêteté de leur fille, lui permettroient-ils de pareilles libertés?

Ne pas souffrir que ses amis approchent d'elle !

A coup sûr, ses vues sont infames, s'il ne les a pas déja accomplies. Avertissez, ma chère, s'il n'est pas trop tard, avertissez ce père imprudent du danger de sa fille. Non, il ne peut y avoir un père au monde qui voulût vendre la vertu de son enfant; ni une mère . . . . L'infortunée créature !

Je suis dans l'impatience d'apprendre la suite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c'est que sa figure. *Douce et jolie*, dites-vous. Une *douce et jolie fille*, ma chère! Voilà de fort *doux* et de fort *jolis* termes : mais sont-ils de vous ou de lui? Si vous la croyez si *simple*, si *naturelle* dans ses manières, dans ses discours; si elle chante joliment ses *petits airs rustiques*, (car en vérité, ma chère, vous vous affectionnez à votre peinture) hé! mais une fille de cette espèce doit engager un homme perdu de débauche, (car c'est ainsi qu'il faut le regarder à présent; un homme lassé peut-être des femmes de la ville, et de leurs airs de hardiesse et d'assurance) et elle doit l'engager fortement et pour long-temps, puisqu'après avoir perdu son innocence, elle cherchera peut-être à suppléer par l'art à la perte des char-

mes naturels qui lui servent à l'attirer aujourd'hui.

Belles espérances de réforme de la part d'un pareil libertin! Pour tout au monde, ma chère, je ne voudrois pas adresser un mot à . . . . mais je n'ai pas besoin de faire des résolutions. Je n'ai pas ouvert sa lettre, ni ne veux l'ouvrir. Un imposteur! un hypocrite! avec son rhume et sa fièvre... qu'il a gagnés d'abord peut-être dans quelque débauche nocturne, à chanter avec sa petite chanteuse; et qui ont pu peut-être augmenter dans la grotte du taillis.

Etre déja sur ce pied avec lui! . . . j'entends dans son estime, ma chère. Car moi, j'ai pour lui un parfait mépris. Je me hais presque moi-même, de vous tant parler et de lui et de cette idiote que vous appelez sa *douce* et *jolie* créature. Comptez, ma chère, qu'il n'y a rien de joli ni d'aimable sans modestie et sans vertu.

Je vais vous dire à présent, ma chère, à quelle occasion je vous ai priée de faire cette recherche.

Cet autre infame, Joseph Leman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le rendre aussi-tôt, que Lovelace se faisoit connoître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque temps on l'avoit vu déguisé. Mais il vouloit être mieux éclairé, avoit-il ajouté, avant de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le secret, dans l'espé-

rance de le faire expliquer ; c'est là-dessus que j'ai cru qu'il ne seroit pas mal de vous prier de prendre vous-même quelques informations. (*) Je vois à présent que les accusations de ses ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si son but

(*) (¶) On a vu dans le second volume, Lettre XXXIV, que M. Lovelace avoit deux motifs pour épargner son *bouton de rose* : le premier, parce que son orgueil étoit satisfait de la prière du père et de la grand-mère qui l'avoient conjuré d'épargner leur fille. *Domter l'orgueil des rebelles seroit ma devise*, dit-il, *si j'en cherchois une nouvelle.* Le second est expliqué aussi dans ce passage de la même lettre : *Il m'importe d'être honnête ; il peut arriver par une voie ou par une autre qu'on découvre ma retraite dans ce mauvais cabaret, et l'on ne manquera pas de juger d'abord que c'est mon bouton de rose qui m'y a attiré. Un rapport en ma faveur, dans la bouche de ces bonnes gens si simples, peut établir ma réputation, etc.*

En conséquence de ces vues, le lecteur verra que l'évènement remplit parfaitement l'attente de M. Lovelace, et que le stratagême qu'il conduit par les mains de son agent Joseph Leman, qui joue Betty Barnes, lui réussit, quoiqu'il ignore ce qui se passoit entre Miss Howe et Miss Clarisse. Cette explication est d'autant plus nécessaire, que quantité de lecteurs, faute d'y faire attention, ont fait à M. Lovelace un plus grand mérite de sa retenue auprès de son bouton de rose, qu'il n'y en avoit réellement, et se sont de plus persuadés qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un homme capable de se conduire si généreusement, à ce

est la ruine d'une pauvre innocente, et s'il ne l'a connue qu'à l'occasion de ses visites au château d'Harlowe, je me croirai doublement intéressée au sort de cette malheureuse, et j'aurai sujet aussi d'être doublement irritée contre un homme aussi vil. Il me semble que je le hais plus que Solmes même. Mais je n'ajouterai plus un mot de lui, après que je vous aurai priée de m'informer le plus promptement qu'il vous sera possible de tout ce que vous aurez découvert... J'ai une lettre de lui, mais je ne l'ouvrirai qu'après; et si vos éclaircissemens sont tels que je suis presque sûre qu'ils seront, je remettrai sa lettre toute fermée à la place où je l'ai prise, et je ne me donnerai plus la peine de m'occuper de lui. Adieu, ma très-chère amie.

CL. HARLOWE.

qu'ils supposoient, dans cette occasion, pût se rendre coupable d'aucune bassesse atroce. Ils ne font pas réflexion que l'amour, l'orgueil et la vengeance, comme il l'avoue lui-même (dans la Lettre XXXI du 1er. vol.) entroient également dans l'essence de son caractère, et que la résistance étoit pour lui un aiguillon qui le provoquoit (b).

LETTRE LXXII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi à midi, 31 Mars.

LA justice m'oblige, après ma dernière lettre, de faire porter celle-ci, si je le pouvois, sur l'aile des vents. Je crois vraiment que votre homme est innocent. Pour cette accusation du moins, je crois qu'il en doit être justifié; et je regrette d'avoir été si prompte à vous envoyer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle est réellement très-jolie, très-agréable; et ce qui est encore une beauté plus grande, plus réelle, une jeune et très-innocente créature. Il faudroit être d'une méchanceté infernale, pour être capable de conspirer la ruine d'une enfant si naïve et si simple. Son père est un homme honnête et simple comme elle, qui est parfaitement satisfait de sa fille et de sa nouvelle connoissance.

A présent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne sais si je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorsque je vous aurai dit qu'il peut sortir de ce Lovelace quelque chose de noble qui est à sa louange.

La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine; et c'est à lui qu'elle a l'obligation d'être si près de son bonheur. Il *est*

résolu, suivant le discours du père, de faire *un heureux couple, et il souhaiteroit, dit-il, d'en faire plus d'un.* Voilà pour vous, ma chère. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont déja entre les mains de la grand-mère, et qui répondent à pareille somme que le jeune homme tient d'un de ses parens. Et le compagnon de M. Lovelace, excité par l'exemple, a donné aussi vingt-cinq guinées au père qui est pauvre, pour équiper en habits la jolie petite villageoise.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient de paroître des gens du bas étage : mais à présent, m'a-t-il dit en confidence, il sait que l'un est le colonel Barrowe, et l'autre le capitaine Sloane. Il avoue que pendant les premiers jours, le colonel étoit fort galant avec sa fille ; mais que la grand-mère l'ayant supplié d'épargner son innocence, il jura de ne lui donner que de bons conseils, et qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le ministre même ne lui auroit pas donné de meilleures instructions d'après le livre de la Bible. La petite personne m'a tant plu, que je lui ai donné sujet de ne pas regarder sa visite comme un temps perdu.

Mais bon Dieu ! ma chère, qu'allons-nous devenir à présent ? Lovelace, non-

seulement réformé, mais changé en prédicateur ! Qu'allons-nous devenir ? Au fond, ma tendre amie, votre *générosité* est engagée maintenant en sa faveur. Fi de cette *générosité* ! J'ai toujours pensé qu'elle cause autant de mal aux belles ames, que l'amour en fait aux ames communes. J'appréhende sérieusement que ce qui n'étoit qu'un *goût conditionnel*, ne devienne *un goût sans condition.*

Je ne puis souffrir d'être obligée de changer sitôt mes invectives en panégyrique. Les femmes, ou moi du moins, aiment à tenir bon encore sur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu la fausseté. Tout le monde n'a pas comme vous la générosité d'avouer sa méprise. Cette facilité à se rétracter demande une certaine grandeur d'ame.-- J'ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu, sur la vie, les mœurs et toute la conduite de votre homme.... dans l'espérance d'y trouver quelque chose à redire. Mais tout paroît uniforme.

Enfin M. Lovelace sort de cette recherche avec tant d'avantage, que si j'étois aidée de la moindre apparence, je soupçonnerois ici quelque complot formé, pour *blanchir la tête d'un more.* Adieu, ma chère.

ANNE HOWE.

LETTRE LXXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 1 Avril.

VOILA comme une censure précipitée nous expose au reproche de légèreté et d'inconséquence dans nos jugemens ; et cette inconstance devient un devoir : car si vous, ma chère, oui, vous même, dans l'exemple présent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois moins aimée. Mais vous ne vous seriez pas appliqué d'avance de si bonne foi la réflexion que je viens de faire, si votre caractère n'étoit un des plus ingénus et des plus nobles dont une femme puisse se glorifier. Quoique M. Lovelace paroisse ici bien justifié, ses autres défauts sont assez nombreux pour mériter la plus sévère censure. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il désireroit, je lui donnerois avis que ce traître de Leman n'est pas autant de ses amis qu'il le pense. Autrement, il n'auroit pas été si empressé de rapporter à son désavantage, sur-tout à Betty Barnes, cette petite histoire de la jolie villageoise. Il est vrai qu'il en a fait un secret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage, lorsqu'il seroit mieux informé, et d'en parler aussi

à son jeune maître. C'est ce qui empêche cette fille de la publier, et, malgré la démangeaison qu'elle se sent, de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frère et de ma sœur. Elle est bien aise aussi de ne pas désobliger Joseph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle se croie fort au-dessus de lui. Il n'est que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorsqu'elles n'ont pas l'occasion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaise, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus de deux personnages que j'estime peu, je dois vous avouer que comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable, comme je l'aurois aisément cru, d'une si basse intrigue, avec les vues qui l'amènent si près du château d'Harlowe, cet éclaircissement avantageux engage en sa faveur *ma générosité* comme vous l'appelez, à proportion de mes craintes, et plus peut-être *que je ne le devrois souhaiter.* Vous me raillerez, ma chère, autant qu'il vous plaira; mais je vous demande si cet évènement n'auroit pas produit sur vous le même effet? et puis le mérite réel de l'action... Je vous proteste, ma véritable amie, que si, depuis ce jour, il vouloit s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une grande partie de ses erreurs passées,

ne fût-ce qu'en faveur de la preuve qu'il nous a donnée par ce trait, qu'il est capable d'une si bonne et si généreuse espèce de sentimens.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai pas fait scrupule d'ouvrir la sienne; et je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun sujet de plainte à lui faire. S'il a lieu d'être plus content de mes termes, c'est aussi, je l'avoue, parce que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuste idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas connoissance.

Il est assez heureux que cette aventure ait été si-tôt éclaircie par les soins diligens de votre amitié; car si je lui avois écrit auparavant, ce n'auroit été que pour lui confirmer son congé, et peut-être lui en aurois-je déclaré le motif, dont j'avois été plus affectée que je ne le devois, je crois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné sur moi, lorsqu'il en seroit venu à des éclaircissemens si heureux pour lui-même?

Vous verrez quelque jour, dans sa dernière lettre, combien il est humble, comme il reconnoît son impatience naturelle; quel aveu il fait de toutes ses fautes. Je dois convenir qu'à présent que l'histoire de la petite villageoise est éclaircie, ce langage a une toute autre apparence qu'il n'auroit eu auparavant. Il me semble aussi,

ma chère, que sans avoir jamais vu la petite villageoise, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurois pu le croire alors; car la vertu est la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuse sur son indisposition « de n'avoir pu venir prendre » ma lettre en personne; et la présomp- » tueuse créature insiste beaucoup là-des- » sus, et sur sa justification, comme s'il » croyoit que j'en ai dû ressentir quelque » peine. » Je suis réellement fachée d'avoir contribué au dérangement de sa santé, et je veux bien m'imaginer que ses inquiétudes, pendant quelque tems, ont dû être assez chaginantes pour un esprit aussi impatient que le sien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuser que lui-même.

Vous verrez que l'homme, prompt à présumer mon pardon, est rempli d'invention et d'expédient pour me faire échapper à la violence dont je suis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, est l'aveu de ses fautes, parce qu'il n'y a point de changement à se promettre de ceux qui s'obstinent à les défendre. Mais vous trouverez, dans cette lettre même, de la hauteur jusque dans ses soumissions. A la vérité, je n'y découvre aucun sujet de reproche dans les termes: cependant je ne trouve point que son humilité soit vraiment de l'honnêteté, ni qu'elle porte cette conviction qui vous satisfait.

Il est certain qu'il est fort éloigné du vrai caractère d'un homme poli, quoiqu'on ne puisse pas dire de lui qu'il soit du caractère opposé. Sa politesse est celle d'un homme, qui par un défaut d'attention sur lui-même, fondé sur une indulgence excessive dans ses premiers ans, et peut-être sur trop de succès dans un âge plus avancé, a contracté une sorte de présomption que l'habitude a changée en arrogance, et qui n'est guère compatible avec une certaine délicatesse.

La distance où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce sexe, est une maxime fort juste en général. La familiarité détruit le respect : mais avec qui ? Comptez, ma chère, que ce n'est pas avec un homme prudent, généreux et capable de reconnoissance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il est difficile de ne pas tomber dans un autre. De-là vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'un grand caractère de se livrer à son orgueil, même aux dépens de sa délicatesse. Mais faudra-t-il donc croire tant de profondeur à un homme qui ne sait pas faire ces distinctions, tandis qu'en supposant seulement des qualités médiocres, elles n'échapperoient pas au commun des hommes ?

Il se plaint amèrement « de ma facilité » à m'offenser, et à le congédier pour ja-

» mais. Il doit, me dit-il, avoir la fran-
» chise de me représenter que cette con-
» duite est d'une hauteur extrême, et
» qu'elle est fort éloignée de pouvoir con-
» tribuer à diminuer ses craintes sur l'effet
» des persécutions de mes proches en
» faveur de M. Solmes. »

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde et pour l'autre. A voir l'audace de ses vœux et de ses promesses, il me semble que le cœur seul peut les dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes ?

Vous verrez aussi qu'il est déja informé de l'entrevue que je dois avoir avec M. Solmes, et avec quelle violence sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes auxquelles il s'abaisse, pour se faire sitôt instruire de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes et qui se flattent d'avoir des principes, ne s'élèvent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les réprimer, du moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande « au moins quel-
» ques lignes, avant le jour de l'entrevue,
» (s'il faut, dit-il, que cette entrevue ait
» lieu) pour le soutenir dans l'espérance
» que mon ressentiment actuel contre lui,
» ne me dispose pas à traiter mieux son

» odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-
» il, de revenir tant de fois à cette crainte,
» sur-tout, si je considère que l'entrevue
» accordée à Solmes, est une faveur qui
» lui a été refusée ; et quelle raison mes
» proches auroient-ils de la désirer avec
» tant d'ardeur, s'ils ne s'en promettoient
» pas ce qu'il redoute ? »

Samedi, premier Avril.

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement « que j'étois dans la réso-
» lution de n'écrire jamais un mot de plus,
» à un homme capable de s'emporter con-
» tre tout mon sexe et contre moi, parce
» que j'ai cru à propos de faire usage de
» mon jugement.

» Que si je me suis soumise à cette en-
» trevue avec M. Solmes, c'est simplement
» par obéissance, pour faire connoître à
» mes parens que je porte la soumission
» à leurs ordres aussi loin qu'il m'est possi-
» ble, et que je ne suis pas sans espérance
» de voir M. Solmes lui-même abandon-
» ner son entreprise, lorsqu'il aura reconnu
» l'impossibilité d'en obtenir jamais le suc-
» cès avec mon consentement.

» Je l'assure que mon aversion pour M.
» Solmes est trop sincère, pour me laisser
» dans cette occasion la moindre défiance
» de moi-même ; mais que M. Lovelace
» ne doit pas pour cela prendre pour lui
» l'honneur du sacrifice : que si mes parens
» m'abandonnent seulement à mon propre

» jugement, j'attache un trop grand prix à
» ma liberté et à mon indépendance, pour
» les soumettre à un homme si impétueux,
» qui m'apprend d'avance à quoi je devrois
» m'attendre s'il avoit jamais quelque em-
» pire sur moi.

» Je lui déclare à quel point je désap-
» prouve les moyens qu'il emploie, pour
» surprendre la connoissance de ce qui se
» passe dans le sein d'une famille. J'ajoute
» que le prétexte de corrompre les domes-
» tiques d'autrui, par voie de représailles
» pour les espions qu'on a placés près de
» lui, n'est qu'une misérable excuse, une
» bassesse, mal justifiée par une autre bas-
» sesse : que de quelque vernis qu'il plaise
» à chacun de déguiser ses propres actions,
» il y a des regles indépendantes qui éta-
» blissent le juste et l'injuste. Condamner
» une injustice, et se croire autorisé à la
» payer d'une autre, qu'est-ce autre chose,
» lui dis-je, que répandre une corruption
» générale ? s'il n'y a pas un point ou quel-
» qu'un s'arrête, après s'être fait beau-
» coup de mal tour-à-tour, c'en est fait
» nécessairement de la vertu. *Pourquoi ne*
» *seroit-ce pas moi*, doit penser une belle
» ame, qui m'arrêterai la première à cette
» borne ?

» Je lui laisse à juger, si, mesuré par
» cette règle, il a droit de se mettre au
» rang des belles ames ; et si, connois-
» sant l'impétuosité de son caractère et le

» peu d'apparence qu'il parvienne jamais » à se réconcilier avec mon père et ma fa- » mille, je dois, moi, flatter ses espérances?

» Je lui ajoute que si tous ces défauts et » toutes ces taches peuvent me faire dési- » rer de lui voir une plus juste et plus » noble manière d'agir et de penser, ce » ne peut être uniquement que dans la » vue de son propre avantage, et que j'ai » un véritable mépris pour un grand nom- » bre de libertés qu'il est en possession de » s'accorder : que nos caractères, par con- » séquent, sont extrêmement opposés : et » qu'à l'égard de ses promesses de réforme, » tant d'aveux, qui ne sont suivis d'aucun » changement réel, ne sont pour moi » qu'autant de condamnations anticipées » sur ses erreurs, qu'il lui est bien plus » aisé de faire, que de se justifier ou de » se corriger. Je l'informe que j'ai appris » depuis peu (en effet, je l'ai su de Betty, » qui le tient de mon frère) avec quelle » petitesse et quelle licence il se donne » les airs de déclamer contre le mariage : » je lui en ai fait un reproche fort vif, et » je lui demande dans quelle vue il peut » s'abandonner à ces libertés si méprisa- » bles, et si indignes d'un homme d'es- » prit, et prétendre en même temps à » ma main?

» Si je suis obligée, lui dis-je, de me ren- » dre chez mon oncle Antonin, il n'en » doit pas conclure que je serai nécessai-

» rement mariée à M. Solmes ; parce qu'au
» contraire, j'aurai moins à combattre dans
» mon propre cœur, pour m'échapper d'une
» maison où je serai menée malgré moi,
» que pour abandonner celle de mon père ;
» et dans les plus fâcheuses suppositions,
» je trouverai le moyen de tenir mes per-
» sécuteurs en suspens jusqu'à l'arrivée de
» M. Morden, qui aura droit, si je l'exige,
» de me mettre en possession de l'héritage
» de mon grand-père. »

Il y a peut-être ici un peu d'artifice de ma part. Ce qui fait ma seule excuse, c'est que j'ai principalement en vue de contenir par-là ses projets de violence ; car au fond, si je suis enlevée d'ici, avec connoissance, ou peut-être sans aucun sentiment, et livrée à la merci de mon frère et de ma sœur, j'espère peu qu'ils n'emploient pas la force pour m'enchaîner à M. Solmes. Sans cette crainte funeste, et si je pouvois me promettre de gagner du temps, soit par des prétextes bien ménagés, soit pour dernière ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma santé, je me garderois bien de penser jamais à quitter la maison même de mon oncle. Car je ne saurois pas comment accorder avec mes principes, une démarche qui blesseroit, après tout, l'obéissance que je dois à mon père, dans quelque lieu qu'il lui plaise de me placer.

Mais tandis que vous me donnez la char-

mante espérance, qu'en évitant d'être à l'un des deux prétendans, je ne serai pas pour cela dans la nécessité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires absolument désespérées.

Je ne vois personne de ma famille, et je ne reçois de personne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup de fruit de cette conférence de mardi, à laquelle je ne puis penser sans sentir mon cœur palpiter d'effroi ?

La présence de mon oncle Antonin en cette occasion ne met plaît guère, mais je la préfère à celle de mon frère ou de ma sœur. Cependant, mon oncle est fort impétueux. Je ne puis croire que M. Lovelace le soit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins dans sa colère l'air aussi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces hommes que la fortune de la mer a enrichis, suivant la remarque que mon oncle m'a donné lieu de faire, qui n'ont jamais connu d'autre obstacle que la fureur des élémens, et qui mettent même leur gloire à les braver, sont sujets à des bourasques aussi violentes que les vents qu'ils sont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes fera devant moi une aussi sotte figure que moi devant lui; s'il est vrai, comme mon oncle Harlowe me l'écrit, et comme Betty me

le répète souvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la sienne.

Adieu, mon heureuse amie! heureuse, trois fois heureuse, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir! vous qui n'avez qu'à suivre un choix que votre mère a fait pour vous, contre lequel vous n'avez point et ne sauriez avoir de juste objection : à moins que ce n'en soit une que le choix de votre mère ait prévenu le vôtre, par un esprit de contradiction que les censeurs de notre sexe pourroient se permettre de lui reprocher. La corruption de la nature, nous le savons, nous révolte contre tout ce qui a l'air d'autorité: mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge et l'expérience, à faire un bon choix pour nous-même. En un mot, connoître votre bonheur, le voir présent sous votre main, et ne pas le laisser échapper, pour des réflexions futures et tardives en jetant les yeux sur un passé préférable, avec le triste et douloureux reproche de n'avoir pas su le saisir dans un temps où vous en aviez le pouvoir, est tout ce qui vous manque, pour le rendre complet.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 2 Avril.

J'AUROIS dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Leman l'avoit apperçu de la ménagerie où il étoit. Il a apostrophé Robert par-dessus la terrasse qui la sépare de l'allée verte : « qui vous amène ici, M. Robert?... tout » ce que j'ai à vous dire, c'est de vous » hâter de vous retirer, et le plutôt sera » le mieux. »

Ne doutez pas que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laisse dans vos promenades, à la confiance que votre frère a pour ce personnage et pour Betty. Mais vous êtes la première, qui dans des circonstances de cette nature, n'ait pas quelque domestique intelligent et fidèle, capable de lui rendre de petits services. Uu poëte, ma chère, n'introduiroit pas une Angélique sans lui donner sa Violette, sa Cléanthe, sa Clélie, quelque confidente enfin relevée par un joli nom, ou tout au moins une vieille nourrice.

J'ai lu à ma mère plusieurs passages de vos lettres; mais rien ne lui a tant fait de plaisir que le dernier article de celle d'hier.

Elle en est charmée ; « il vous a gagné son cœur, m'a-t-elle dit. » J'allois profiter de ce moment d'intérêt et de bienveillance, pour lui faire ma proposition, et la presser avec toute l'ardeur dont je suis capable, lorsque l'agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, et caressant tour à tour sa cravate et ses manchettes. Je les lui aurois volontiers chiffonnées et mis en pièces, mais saisissant un autre moyen pour lui marquer mon chagrin : « n'avez-vous donc trouvé ici, Monsieur, aucun domestique ? ai-je dit ; et depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer ? » Il m'a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devoit tenir bon ou se retirer. Ma mère, toujours prête à venir à son secours, a mêlé son mot. « Eh mais ! Nancy, nous n'avions rien de secret ; je vous prie, M. Hickman, asséyez-vous. » Vous connoissez l'accent traînant de sa parole, lorsqu'il est décontenancé et dans une hésitation respectueuse. Avec...votre...per-mission, Mademoiselle, en s'adressant à moi --- « hé oui, oui, mon cher Monsieur, asséyez-vous, si vous êtes fatigué, mais que ce soit, s'il vous plaît, près de maman : j'aime que mon panier ait toute sa rondeur, et je ne sais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n'est à nettoyer les souliers sales, et à tenir quelquefois les gens dans l'éloignement : « étrange

fille! s'est écriée ma mère, d'un air assez mécontent : puis prenant un ton plus doux pour lui; « oui, M. Hickman, asséyez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnètes gens de s'approcher. -- » J'ai pris un air sérieux, et j'étois bien aise au fond du cœur que ce discours de ma mère ne s'adressât point à votre oncle Antonin.

Avec sa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en suis sûre, de ramener fort prudemment le premier sujet de notre entretien, et de vouloir montrer même, à son favori, l'article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avoit déja commencé à lui dire qu'il avoit beaucoup d'obligation à la chère Miss Clarisse, et qu'elle pouvoit l'en assurer, et qu'elle... Mais j'ai demandé aussi-tôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ses dernières lettres de Londres : question dont je me sers toujours pour lui faire entendre que je souhaite changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue; et pourvu qu'il se taise alors, je ne lui en veux point de n'y pas répondre.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera goûtée de ma mère; si elle la recevoit mal, je le garde lui-même comme une ressource pour l'employer peut-être dans cette occasion. D'un autre côté, je ne me soucie pas de lui avoir

obligation, si je puis l'éviter. Un homme qui a ses vues en tête, fait tant l'important et le renchéri, lorsqu'une femme veut bien l'employer dans quelque affaire qui l'intéresse, qu'il n'y a plus de patience qui puisse le supporter. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Je n'ouvrirai point vos paquets cachetés, qu'en votre présence. Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux, et par les extraits que vous m'avez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace et des vôtres, je suis parfaitement instruite, et sais à quel point vous en êtes avec lui. J'allois vous exercer un peu par quelques mauvaises plaisanteries; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, et que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, et si vous vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte, qui combat encore entre votre cœur et vous. Vous acheverez de la vaincre, et vous me ferez la grace alors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un domestique payé par ma mère. Oui, cela me fâche, et je ne veux pas vous le pardonner. Une année de

ses gages, ou peu s'en faut! d'autant plus, qu'à l'insu de ma mère, j'améliore la condition des domestiques, suivant leur mérite. --- Comme Robert a ouvert de grands yeux! cela pourroit aussi, j'en ai peur, causer sa ruine. S'il alloit s'aviser d'acheter un anneau nuptial, et de faire avec cet argent quelque méchante conquête dans le voisinage, vous seriez fâchée qu'avant un an peut-être, le pauvre diable eût sujet d'attribuer son malheur à vos bienfaits.

Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur les* bagatelles. Oui, je sais fort bien que là-dessus on ne gagne rien à vous contredire; vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres services qu'on vous rend, et trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Je conviens que vous en êtes payée par le plaisir que vous éprouvez à être généreuse. Mais pourquoi voudriez-vous que la noblesse de votre ame devînt un reproche pour tout le genre-humain, pour votre famille sur-tout, et pour la mienne aussi? Si c'est une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que sur les actions*; que faut-il penser d'une personne qui s'étudie à chercher dans ses paroles des palliatifs, pour la petitesse d'ame de ceux même que ses actions condamnent, par une satyre muette, à la vérité,

mais qui n'en est pas moins forte et moins pénétrante ? Vous devriez rougir, ma chère, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paroître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelque ame qui ressemble à la vôtre, déployez à votre gré toutes vos grandes qualités : mais jusqu'alors il me semble que, par pitié pour autrui, vous devriez rétrécir un peu votre esprit et votre cœur.

Je ne voulois vous écrire que deux lignes, seulement pour vous tranquilliser sur le sort de votre paquet ; en conséquence, j'avois commencé par écrire largement, et me voilà déja à la fin de ma seconde feuille. Mais ma plume rempliroit d'elle-même un volume entier sur un sujet aussi cher et aussi fertile que vos louanges ; non pas pour cet acte de liberté que je vous reproche, et dont je suis très-sérieusement offensée ; mais pour cette généreuse bienveillance qui se manifeste dans votre conduite et dans toutes vos actions, et dont ce trait n'est qu'un exemple vulgaire. Il ne me reste plus de place que pour ma prière au ciel, de vous guider dans les épreuves difficiles où vous êtes engagée, et de vous donner en effet tout le bonheur dont vous supposez que je jouis.

Votre ANNE HOWE.

LETTRE LXXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche au soir, 2 Avril.

J'AI de nouveaux détails à vous faire, ma chère amie, et qui annoncent un grand changement dans la conduite de mes parens. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût autant d'art parmi nous, que j'en découvre. Je ne mettrai dans ce récit d'autre ordre que celui des événemens.

Toute la famille étoit ce matin à l'église. Ils en ont ramené le docteur Lewin, aprés l'avoir fait inviter à venir dîner au château... Peu de momens après son arrivée, le docteur m'a fait demander la permission de me voir dans mon appartement. Vous jugez bien qu'elle n'a pas été refusée.

Il est monté. Nous avons eu près d'une heure d'entretien avant le dîner. Mais, ce qui m'a bien surprise, c'est son soin d'éviter tout ce qui pouvoit le conduire au sujet dont j'avois supposé qu'il étoit venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé si l'on ne trouvoit pas étrange que je n'eusse pas paru depuis si long-temps à l'église. Il avoit évité de toucher cet intéressant article, dont on l'avoit sûrement prié de ne pas m'entretenir.

Je suis demeurée si mécontente, et tout-

à-la-fois si confondue de cette méthode toute nouvelle, que je ne me suis jamais trouvée si déconcertée, si déroutée. Mais d'autres scènes devoient augmenter encore mon embarras. Ce jour devoit être pour moi un jour d'énigmes et de mystères : mais de mystères qui en portoient d'autres dans leur sein : car je ne puis douter que sous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après-midi, tout le monde, à l'exception de mon frère et de ma sœur, est allé à l'église, avec le docteur, qui a laissé des complimens pour moi. Je suis descendue au jardin. Mon frère et ma sœur, qui s'y promenoient aussi, ont affecté de se tenir assez long-temps à la portée de mes yeux, dans la vue, si je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté et de leur bonne intelligence. Enfin, ils sont entrés dans l'allée où j'étois, à l'extrêmité opposée, les mains de l'un dans celles de l'autre, comme deux tendres amans. Votre serviteur, Miss. --- Votre servante, Monsieur. C'est tout ce qui s'est dit entre mon frère et moi. --- Ne trouvez-vous pas l'air un peu .... froid, Clary? m'a demandé ma sœur, d'un ton assez doux, et s'arrêtant devant moi, avec une demi-révérence. Je me suis arrêtée aussi, et je lui en ai rendu une plus profonde. Je ne m'en apperçois pas, ma sœur, lui ai je répondu. Elle s'est mise à marcher. Je lui ai fait une autre

révérence, qui ne m'a point été rendue, et j'ai continué ma promenade vers ma volière. Mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivés avant moi, bras sous bras. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frère, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux, pour ma basse-cour d'Ecosse. -- Ils sont à votre service, mon frère. -- Je vais choisir pour vous, a dit ma sœur ; et tandis que je leur jetois à manger, ils en ont remarqué une demi-douzaine. Mais je crois qu'au fond ils n'avoient d'autre dessein, que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur, et à quel point ils étoient bien ensemble.

Après le service, mes oncles, à leur retour, ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'est à présent, me suis-je dit à moi-même, que les préliminaires de l'entrevue de mardi vont commencer. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, et mon oncle Jules est le seul qui soit monté chez moi.

Un air demi-froid, demi-affectionné, est celui qu'il a pris en entrant dans ma chambre, avec *sa fille nièce*, nom qu'il avoit coutume de me donner. Je me suis avancée avec empressement, et me suis jetée à ses genoux, en lui demandant sa faveur. -- Point de trouble, mon enfant,

point de ces craintes. Vous pouvez compter désormais sur la faveur de tout le monde ; tout va se terminer, chère Clary. J'étois impatient de vous voir, je n'ai pu me refuser plus long-temps cette satisfaction ; et il m'a relevée en m'embrassant, et m'a nommée charmante créature !

Mais il a constamment évité de toucher au point intéressant. --- Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureusement. Plus de plaintes ! vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu être des premiers à vous faire ma cour, (c'est son expression obligeante,) vous voir, et vous dire mille choses tendres, à mon ordinaire. Que tout le passé soit oublié, comme s'il n'étoit jamais arrivé.

Je commençois quelques mots sur le déshonneur que je recevois de ma prison. Il m'a interrompue : du déshonneur, ma chère ! Ah ! ce ne sera jamais votre partage ; votre réputation est trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu personne de la moitié si aimable, depuis notre longue séparation.

Il a recommencé à baiser mes joues que je sentois brûlantes de chagrin et d'impatience, dans l'idée de me voir jouée si cruellement. Quelle reconnoissance pouvois-je sentir, et cela étoit bien clair, pour une visite qui ne me sembloit qu'une trop humble démarche, une ruse pour m'enga-

ger adroitement pour mardi, ou me faire paroître inexcusable aux yeux de tout le monde? O frère artificieux! je reconnois tes inventions. Là-dessus, ma colère me faisoit rappeler son triomphe et celui de ma sœur, lorsqu'ils avoient affecté de me suivre, de se marquer tant d'amitié, les bras enlassés, et qu'en me nommant Clary et leur sœur, avec une condescendance forcée, j'avois vu dans leurs yeux étinceler le ressentiment et l'aversion. Croyez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pu regarder la visite de mon oncle comme une grande faveur, idée qu'il sembloit jaloux de m'inspirer? non, je ne le pouvois pas. — Et le voyant si attentif à prévenir toutes sortes d'explications, j'ai affecté de suivre son exemple, et de ne lui parler que de choses indifférentes. Il a continué sur le même ton; observant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vus pour la première fois, baisant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés; moins pour les admirer, que pour écarter, par cette diversion, l'idée qu'il avoit présente dans l'esprit et moi dans le cœur.

Au moment où il alloit sortir: comment puis-je vous laisser ici, ma chère? vous, dont la présence répandoit la joie dans toute la maison? Il est vrai qu'on ne vous attend point en bas; mais je vous

proteste que je suis tenté de surprendre votre père et votre maman.... si je croyois du moins qu'il n'arrivât rien de désagréable ! Ma nièce, ma chère Clary, qu'en dites-vous ? (auriez-vous cru, chère Miss Howe, que mon oncle Jules fût capable de cette dissimulation ?) voulez-vous descendre avec moi ? voulez-vous voir votre père ? auriez-vous le courage de soutenir son premier mécontentement, à la vue d'une chère fille, d'une chère nièce, qui nous a causé à tous tant de trouble et de peine ? Pouvez - vous promettre que l'avenir.....

Il s'est apperçu que ma patience commençoit à s'ébranler. Au fond, ma chère, a-t-il repris, si vous ne vous sentez pas encore une parfaite résignation, je ne voudrois pas vous engager dans cette démarche....

Mon cœur combattu entre le respect et le ressentiment ne pouvoit plus se contenir. Vous savez, ma chère amie, que je n'ai jamais pu supporter d'être bassement traitée. Eh quoi ! Monsieur, lui ai-je dit, en exclamations entrecoupées : vous, mon oncle ! vous ! comment se peut-il, Monsieur . . comment pouvez-vous. . . . votre pauvre amie, ma chère, n'a pas eu la force de donner plus de liaisons à ses idées.

J'avoue, chère Clary, a répondu mon oncle, que si vous n'êtes pas déterminée à l'obéissance, à la soumission la plus en-

tière, le meilleur parti est de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné....

Le témoignage que j'ai donné ! quel témoignage, Monsieur ? hé bien, hé bien, chère nièce, il vaut mieux demeurer encore où vous êtes, si vous êtes si sensible au chagrin d'avoir été renfermée. Mais cette petite disgrace finira bientôt. Adieu, ma chère Clary. Je n'ajoute que deux mots : que votre soumission soit sincère, et continuez de m'aimer comme vous avez toujours fait. Je vous réponds que votre grand-père n'a pas fait pour vous ce que je veux faire pour vous, moi.

Il s'est hâté de descendre, sans me laisser le temps de répliquer, comme dans la joie d'être échappé, et d'avoir fini un rôle qu'il faisoit à contre-cœur. -- Ne voyez-vous pas, ma chère Miss Howe, à quel point ils sont tous déterminés ? N'ai-je pas raison de trembler pour mardi ?

(¶) Sur-le-champ et comme à la minute est montée ma sœur, pour observer, j'en suis sûre, quelle impression avoit faite sur moi la visite de mon oncle. Elle m'a trouvée toute en larmes.

N'avez-vous pas un Thomas a Kempis, (*) le livre de l'imitation de J. C., ma sœur, m'a-t-elle dit d'un air contraint et composé ?

(*) Le livre de l'Imitation de J. C.

Oui, Madame. -- *Madame* ! Et quand finira donc entre nous ce ton de réserve, sœur Clary ? -- Dès ce moment même, ma chère Bella, si vous me permettez de vous nommer ma sœur : et j'ai pris sa main. -- Point de flatteries, non plus, petite fille ! -- à ces mots, j'ai retiré ma main de la sienne, comme vous pouvez bien penser, avec la même vîtesse que si, en cherchant dans le trou du bûcher quelque lettre de vous, je me fusse sentie piquée d'une vipère. -- Je vous demande pardon, lui ai-je dit. Toujours, toujours trop prompte à faire les avances : c'est mon défaut, et je m'expose toujours par-là à recevoir des mépris. -- C'est ce qui doit arriver, a-t-elle répondu, aux gens qui ne savent pas se conduire et se tenir dans un juste milieu. -- Je vais vous chercher Thomas a Kempis, ma sœur. Et j'ai été le prendre. -- Le voilà : vous trouverez, Bella, d'excellentes choses dans ce petit livre. -- Je souhaite, a-t-elle répondu, que vous en ayez profité. Et je fais le même vœu pour vous, lui ai-je dit : l'exemple d'une sœur plus âgée que soi est une belle chose. -- Plus âgée, petite folle, petite impertinente ! et elle s'est enfui précipitamment.

Que ma sœur fera dans sa vieillesse une femme difficile et acariâtre, si jamais elle y parvient ! -- exigeant le respect, peut-être, sans aspirer au mérite qui y a droit, et rougissant des années qui seules peuvent

lui donner des droits au respect où elle prétend. (b)

Il est évident pour moi, d'après ce que je viens de vous raconter, qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le consentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en seroit resté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty acheveroient de le détruire. Elle ne cesse de me complimenter sur cette entrevue et sur la visite de mon oncle Jules. « Les difficul-
» tés, dit-elle, sont plus d'à-demi vain-
» cues. Elle est sûre que je n'aurois pas
» consenti à voir M. Solmes, si je ne con-
» sentois pas à l'accepter. Elle va se trou-
» ver plus d'occupations qu'elle n'en a eu
» depuis quelque temps. Tout le monde va
» être employé. Les préparatifs de noces
» lui plaisent beaucoup. Qui sait si mon
» mariage ne sera pas bientôt suivi d'un
» autre? »

J'ai trouvé, dans l'après-midi, une réplique de M. Lovelace à ma dernière réponse. Elle est remplie de promesses, remplie de protestations de reconnoissance, *d'éternelle* reconnoissance; c'est son expression favorite, entre plusieurs autres qui ne sentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les siennes sont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques absurdités. Je serois bien près de le mépriser, si elles lui étoient familières. Ce langage empha-

tique me paroît toujours d'un esprit faux et présomptueux ; qui prend une femme pour une folle, ou qui par ses flatteries, espère la rendre telle.

« Il se plaint de mon indifférence, qui » ne lui fait attendre l'espoir de m'inté- » resser, que des mauvais traitemens que » je reçois de mes parens. Au reproche » que je lui ai fait de son caractère incivil » et impétueux, il répond, que dans l'im- » possibilité absolue de se justifier, il a » trop d'ingénuité pour l'entreprendre : » que d'ailleurs je le rends muet, par une » interprétation trop dure, qui me fait » attribuer l'aveu de ses défauts à l'in- » différence que je lui suppose pour sa » réputation, plutôt qu'au désir de se » corriger : qu'on ne lui avoit jamais fait » auparavant contre ses mœurs, les objec- » tions que j'ai élevées et avec justice ; » mais que désormais il est résolu de les » prévenir. Quelles sont ses promesses, » demande-t-il ? C'est de se réformer par » mon exemple : et quelle occasion auroit- » il de les remplir, s'il n'avoit point de » vices, et des vices considérables à réfor- » mer ? Il espère que l'aveu de ses fautes » ne passera aux yeux de personne pour » un mauvais signe, quoique ma sévère » vertu en ait fait cette sinistre interpré- » tation.

» Il est persuadé que mon reproche peut » être juste dans l'extrême rigueur, dit-il,

» sur les intelligences qu'il entretient par
» voie de représailles dans le sein de ma
» famille. Il ne se croit pas d'un caractère
» enclin à porter l'inquisition dans les
» affaires d'autrui. Mais il se flatte que les
» circonstances et l'étrange conduite de
» mes parens, peuvent le rendre excusa-
» ble, sur-tout, lorsqu'il est devenu si
» important pour lui de connoître les mou-
» vemens d'une famille déterminée à l'em-
» porter contre moi, n'importe par quelles
» voies, par le motif d'une injuste animo-
» sité contre lui. Pour se conduire avec la
» vertu d'un ange, dit-il, il faut avoir
» affaire à des anges : il n'a point encore
» appris la difficile leçon de rendre le bien
» pour le mal; et s'il doit l'apprendre quel-
» que jour, ce ne sera point par les trai-
» temens que je reçois, de certains esprits,
» qui prendroient plaisir, s'il s'abaissoit
» devant eux, à le fouler aux pieds comme
» moi.

» Il cherche à s'excuser sur la liberté
» qu'il s'est donnée jusqu'ici de tourner en
» ridicule l'état du mariage. C'est une ma-
» tière, dit-il, qu'il n'a pas traitée depuis
» quelque temps avec si peu de respect. Il
» reconnoît d'ailleurs qu'elle est si rebat-
» tue, si triviale ; que c'est un lieu com-
» mun, si frivole, si familier aux libertins
» et aux petits esprits, si vide de sens et si
» usé qu'il meurt de honte de s'y être quel-
» quefois arrêté. Il le condamne comme

» une raillerie stupide contre les loix et le
» bon ordre de la société, et qui réjaillit
» sur les ancêtres du mauvais plaisant; et
» plus criminelle encore dans un homme
» tel que lui, qui peut attacher quelque
» prix à son origine et à ses alliances, que
» dans ceux qui n'ont pas la même obligation
» à leur naissance. Il promet de s'observer
» plus soigneusement que jamais
» dans ses paroles et dans ses actions, pour
» devenir de plus en plus digne de mon
» estime; et pour me convaincre d'avance,
» que les fondemens se trouveront jetés
» dans son ame, pour l'édifice d'honneur
» et de vertu que j'y élèverai par mon
» exemple, s'il parvient jamais au bonheur
» de me posséder.

» Il me regarde comme perdue sans ressource,
» si je suis une fois menée chez
» mon oncle Antonin. La situation de ce
» château isolé, les fossés qui l'environnent,
» la chapelle, l'implacable animosité
» de mon frère et de ma sœur, leur
» empire sur le reste de ma famille, il
» peint tous ces objets des plus fortes
» couleurs: et il me déclare ouvertement,
» qu'il fera un violent effort pour empêcher
» que je n'y sois traînée. »

Vos obligeantes, vos généreuses sollicitations, ma chère amie, me feront trouver, j'espère, dans la faveur de votre mère, l'unique moyen d'éviter des extrémités si cruelles. Je me réfugierai sous sa protec-

tion, si sa bonté le permet. J'exécuterai toutes mes promesses. Je n'entretiendrai aucunes correspondances. Je ne verrai personne que de l'aveu de votre mère et du vôtre. Il faut que je ferme ma lettre et qu'elle parte sur-le-champ. Il n'est pas nécessaire de vous dire que je suis toute à vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi, 3 Avril.

C'EST une joie pour moi, de savoir mes papiers en sûreté entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre estime, pour ne pas faire déshonneur tout-à-la-fois à votre jugement et à mon cœur.

Il m'est venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît extrêmement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. « Les airs, me dit-il, que ce misérable prend déja droit de se donner à cette occasion, augmentent beaucoup son inquiétude ; et c'est avec une peine extrême qu'il s'abstient de lui rendre une visite, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, si la violence est employée contre moi en sa faveur. Il m'assure que Solmes a déja traité avec les mar-

chands pour de nouveaux équipages, et il va jusqu'à m'en nommer quelques-uns; et que dans le nouvel ordre de sa maison (y eut-il jamais pareil misérable!) il marque tel et tel appartement pour nourrir les enfans et pour d'autres offices. »

Comment prendrai-je sur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monstre? La patience m'échappera sans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas cru qu'il eût osé s'occuper de ces imprudens préparatifs, et encore moins s'en vanter; tant ils s'accordent peu avec les vues de mon frère. Mais je me hâte de quitter un sujet si révoltant.

L'audacieuse confiance de Solmes vous rendra moins étonnante celle de Lovelace, qui me presse ouvertement, au nom de toute sa famille, de me dérober aux violences dont je suis menacée chez mon oncle. Ce hardi intrigant me propose un carosse de Milord M... à six chevaux, qui m'attendra derrière l'enclos à la barrière qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardiesse il parle d'articles déja dressés, d'escorte prête à monter à cheval, et d'une de ses cousines qui doit se trouver dans le carosse, ou à l'hôtellerie de Georges, dans le village voisin, pour me conduire chez son oncle, ou chez ses tantes, ou jusqu'à Londres, si c'est le parti que je préfère; sous toutes les conditions et les restrictions que je jugerai à

propos de lui prescrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit et jour sur les chemins, et d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendroient de me conduire chez mon oncle, et cela, soit que j'y consente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine absolue de ses espérances.

O chère amie! qui pourroit penser à cet étrange appareil, sans être extrêmement misérable par sa douleur et par ses craintes! Sexe dangereux et méchant! qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de personne, si c'étoit par ma faute, par ma propre légèreté, que je me fusse jetée dans cette situation. Que je souhaiterois de tout mon cœur.... mais que nous sommes enclins à former des souhaits insensés, lorsque nous nous trouvons dans le malheur, sans voir le moyen d'en sortir!

Cependant, la bonté de votre mère est une ressource sur laquelle je me repose. Si je puis seulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre jusqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation est infaillible, et tout se terminera heureusement.

J'ai fait une réponse à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires, et de ne pas rendre de visite à M. Solmes

qui puisse devenir l'occasion de quelque violence. Je lui renouvelle l'assurance que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, et quelles que puissent être les suites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie pareilles voies contre aucun de mes parens ; je lui témoigne mon vif mécontentement de ce qu'il ose se croire avancé dans mon estime, au point de prétendre disputer le droit à mon père de me faire conduire chez mon oncle ; j'ajoute néanmoins que je n'épargnerai, ni les prières, ni l'invention, que j'irai même jusqu'à attenter sur ma santé, pour me dispenser de ce fatal voyage.

C'est demain mardi ! que le jour qu'on redoute se presse toujours d'arriver ! Ah ! qu'un profond sommeil pût s'emparer de mes sens pendant vingt-quatre heures ! mais demain n'en seroit pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il soit accompagné. Si cette lettre vous parvient, avant que l'évènement de cette entrevue si redoutée soit connu, priez le ciel pour votre amie

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi matin, à 6 heures.

LE jour est venu ! je le voudrois voir fini heureusement ! j'ai passé une fort mauvaise nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, sans cesse la tête occupée de l'entrevue qui s'approche. La longueur même du délai auquel on a bien voulu consentir, donne à l'assemblée un air plus solemnel, qui augmente mes alarmes. Un esprit actif et réfléchissant n'est pas un avantage digne d'envie, à moins qu'il ne soit accompagné d'une heureuse vivacité telle que la vôtre, qui sait jouir du présent, sans s'inquiéter trop de l'avenir.

Mardi à, 11 heures.

J'ai reçu une visite de ma tante Hervey. Betty, avec son air mystérieux, m'avoit dit que j'aurois à déjeûner avec moi une dame que j'attendois peu, me donnant lieu de croire que ce seroit ma mère. Cet avis m'avoit tellement émue, qu'un quart-d'heure après, lorsque j'ai entendu les pas d'une femme montant l'escalier, et que j'ai pris effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de sa visite, après avoir été si long-temps bannie de sa présence : ma tante en entrant s'est apperçue de mon trouble.

Et après le premier salut : quoi, Miss, m'a-t-elle dit, vous paroissez surprise ? En vérité, les filles d'esprit se font d'étranges peurs pour rien ; et me prenant la main : de quoi vous alarmez-vous ? hé pourquoi donc, ma chère, trembler, trembler de cette force ? savez-vous que vous ne serez plus propre à voir personne ? Allons, mon amour, en baisant mes joues, prenez courage. Ces vaines émotions, à l'approche de l'entrevue, vous feront juger, lorsqu'elle sera finie, de vos autres aversions ; et vous rirez vous-même d'avoir pu vous livrer à des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce dont l'imagination s'est fortement prévenue, produit dans le temps des effets qui ne sont rien moins qu'imaginaires, quoique les autres puissent n'en pas juger de même ; que je n'avois pas eu une heure de sommeil pendant toute la nuit ; que l'impertinente à laquelle on m'avoit soumise, étoit venue augmenter mon trouble, en me laissant entendre que je devois recevoir la visite de ma mère ; et que, dans ces dispositions, je serois très-peu en état de voir quelqu'un dont la vue ne pouvoit m'être agréable.

C'étoient-là, m'a-t-elle dit, de ces mouvemens naturels qu'on ne pouvoit empêcher. M. Solmes s'attendoit bien hier au soir à ne pas passer une nuit plus tranquille que moi.

A qui donc, Madame, une entrevue si pénible

pénible pour les deux parties doit-elle faire plaisir ?

A tous deux, ma chère, j'ose l'espérer, lorsque ces premières agitations seront appaisées. J'ai vu souvent les commencemens les plus redoutés, finir par les plus heureuses issues. — Je n'en prévois qu'une d'heureuse de cette entrevue : c'est, lui ai-je dit, que les deux parties se quittent satisfaites que celle-là soit la dernière.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il seroit malheureux pour moi, de ne pas me laisser persuader. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect et de son amour. C'est la preuve la plus sûre d'une véritable tendresse ; plus sûre du moins que l'ostentation et les bravades d'un amant, qui n'a d'autre mérite que son arrogance.

J'ai répondu à cette observation, qu'il falloit faire attention aux caractères : qu'une ame noble agissoit noblement, et étoit incapable de rien faire avec bassesse : qu'une ame basse étoit capable de toute sorte de bassesse, lorsqu'elle pouvoit s'en proposer quelque avantage, et devenoit d'une fierté insolente, lorsqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas retenue par quelque espérance. J'ai ajouté que ce n'étoit plus un point à discuter avec moi ; que j'avois dit tout ce qu'on pouvoit

dire sur cette matière : que cette entrevue m'avoit été imposée, à la vérité, par ceux qui étoient en droit d'exiger de moi la soumission, mais que je ne l'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, dans la vue de faire connoître que ce n'étoit pas obstination de ma part, mais aversion invincible : qu'elle ne pouvoit donc avoir d'autre effet que de fournir, comme je le craignois, un nouveau prétexte de me traiter avec encore plus de rigueur qu'on n'avoit fait.

Il lui a plu de me reprocher une injuste prévention. Elle s'est étendue sur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grace de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit, a-t-elle dit, celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a insisté sur le mérite de l'obéissance, quand même elle seroit contre mon inclination. A l'occasion de quelques mots, par lesquels je lui faisois entendre que le peu de réserve avec laquelle j'avois traité M. Solmes, ne faisoit qu'augmenter ma répugnace à le voir, elle a eu le courage de me vanter son naturel *indulgent* et disposé à *pardonner*, le respect infini qu'il a pour moi, et je ne sais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me suis trouvée dans un pareil accès d'humeur et d'impatience. J'en ai fait l'aveu à ma tante, et lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu

que je savois donc bien le déguiser; qu'elle ne remarquoit en moi que les petites émotions ordinaires aux jeunes personnes, lorsqu'elles voient pour la première fois leurs amans, et que cette visite pouvoit bien passer pour la première, puisque c'étoit en effet la première fois que j'avois consenti à le voir sous ce titre.... mais aussi que la seconde.....

Quoi, Madame? en l'interrompant, se seroit-on figuré que je consente à le voir sous ce titre?

Assurément, mon enfant.

Si vous en êtes si sûre, Madame, en ce cas je ne demande encore à présent qu'à m'y refuser. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend à être reçu à ce titre.

Excès de délicatesse, petites formalités. Pure délicatesse, ma chère nièce! Avez-vous pu croire qu'une entrevue accordée solemnellement, avec le jour, le lieu et heure réglés, fût expliquée comme une simple et vaine cérémonie qui ne dût rien signifier? Je vous déclare, ma chère, que votre père, votre mère, vos oncles, tout le monde, regardent cette entrevue comme le premier acte de votre soumission à leurs volontés. Ainsi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure; et faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monstre!.... mille pardons, Madame.... moi, paroître en la présence

d'un homme de cette espèce, avec de pareilles vues ; et lui se présenter à moi dans cette attente ! Mais il est impossible qu'il s'y attende lui, quelque opinion qu'en aient les autres. Il est évident qu'il ne peut s'y attendre, par la crainte qu'il vous dit à tous qu'il a de me voir. Si ses espérances étoient si hardies, Madame, il ne seroit pas aussi tremblant que vous le dites.

Il a cette espérance assurément, et elle est bien fondée : mais je vous ai déja dit, que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect ! dites son indignité. Elle est si visible, qu'il la sent lui-même aussi bien que tout le monde la voit. De-là, ses offres pour m'acheter ; de-là ces riches avantages étalés en compensation de son indignité reconnue.

Son *indignité*, dites-vous ? Vous allez trop vîte, ma chère nièce. Ne craignez-vous pas que ce dédain ne vous donne l'air de vous mettre vous-même à un trop haut prix ? Nous avons une très-grande idée de votre mérite ! Cependant, vous ne feriez pas mal de vous croire un peu moins parfaite, quand vous le seriez encore plus que vos parens ne se le persuadent.

Je suis fâchée, Madame, qu'on puisse me taxer d'arrogance, pour supposer que je ne mérite pas mieux que M. Solmes, du côté de l'ame et de la personne ; car, pour la fortune, graces au ciel, je méprise tout ce qu'on peut tirer, en sa faveur, d'un si misérable motif.

Elle m'a dit que les discours ne menoient à rien : que je savois ce que tout le monde attendoit de moi.

Je n'en sais en vérité rien, lui ai-je répondu ; on ne me persuadera jamais qu'on ait pu fonder une si étrange attente, sur un consentement par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étois disposée à me soumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'étoit aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les espérances de tout le monde, d'après ce premier acte de soumission, par les amitiés que j'avois reçues dimanche dernier de mon frère et de ma sœur dans le jardin ; par la visite que ma sœur m'avoit rendue ensuite dans ma chambre, quoique tous les deux eussent été reçus de moi plus froidement qu'on ne l'eût désiré et qu'on ne s'y attendoit ; et par la tendre visite de mon oncle dans l'après-dîné, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnoissance que j'avois toujours marquée pour ses bontés : mais il avoit eu celle d'attribuer ma froideur au chagrin de ma retraite forcée, et au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voyez-vous à présent, ma chère, la bassesse de leur conduite artificieuse de ce jour-là, et qui me surprit tant? Voyez-vous la raison qui fit permettre au docteur Lewin de me rendre une visite, mais avec

défense de toucher le sujet dont je m'imaginois qu'il étoit venu m'entretenir ? On lui aura fait croire apparemment, qu'il étoit inutile de discuter avec moi un point qu'on supposoit accordé. Voyez aussi avec quelle infidélité mon frère et ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugeoient que l'apparence du moins étoit nécessaire à leurs vues ; tandis que leur antipathie pour moi étoit si violente, qu'ils ne purent s'abstenir de m'insulter par leur affectation à se tenir bras sous bras comme deux amans, en m'abordant ; idée que m'a bien confirmée ma sœur, lorsqu'elle vint ensuite m'emprunter mon livre de l'*Imitation*.

Aussi n'ai-je pu entendre le discours de ma tante, sans lever au ciel les yeux et les mains. Je ne sais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin on peut se proposer par des moyens si bas; mais je n'ignore pas quel est l'auteur de tout ce manège. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlowe à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, et se procurer l'approbation de tous mes autres parens, doit avoir assez d'ascendant sur eux pour les porter à tout contre moi.

Ma tante est revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de saison. Elle se flattoit que je ne leur donnerois pas lieu de penser

qu'ils s'étoient trop pressés dans le jugement qu'ils avoient porté de mon désir de les obliger. Et elle pouvoit m'assurer que si je reculois, je m'en trouverois plus mal que si je ne m'étois jamais avancée.

Avancée, Madame! comment pouvez-vous dire que je me sois avancée? c'est une ruse pour me surprendre; une ruse bien basse et bien indigne, en vérité! Pardon, Madame, je ne vous accuse pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi, ma très-chère tante, ma mère ne sera-t-elle pas présente à cette redoutable entrevue? ne me fera-t-elle pas cette grace? .... ne fût-ce que pour autoriser par sa présence... *Autoriser*, ma chère! votre mère et votre oncle Harlowe ne voudroient pas, pour tout au monde, se trouver présens dans cette occasion.

Eh! comment, Madame, peuvent-ils donc regarder mon consentement à cette entrevue comme une avance?

Ma tante m'a paru embarrassée de cet argument. Miss Clary, m'a-t-elle dit, il est difficile de traiter avec vous. Il seroit heureux pour vous et pour tout le monde que vous eussiez autant d'obéissance que d'esprit. Je vous quitte.... Je me flatte, Madame, que c'est sans colère, en l'interrompant; je voulois seulement vous observer que, quelle que soit l'issue de cette entrevue (et elle sera ce qu'elle doit néces-

sairement être) personne ne sera trompé dans son attente.

O Miss, vous me paroissez une jeune créature bien déterminée. . . . M. Solmes sera ici à l'heure que vous avez marquée ; et souvenez - vous, encore une fois, que de l'après-midi où nous touchons, dépendent la paix de votre famille, et votre propre bonheur.

Et là-dessus, elle m'a quittée précipitamment.

Je m'arrête ici. Quand me sera-t-il permis de reprendre la plume, et qu'aurai-je à vous communiquer dans ma première lettre ? c'est ce que je ne puis pas même conjecturer. Mon agitation est extrême.-- Nulle réponse du côté de votre mère! je commence à douter! je vais toujours assurer le départ de cette lettre, tandis que je le puis encore. Adieu, ma meilleure, ou plutôt ma seule amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi au soir, et toute la nuit.

GRACES au ciel, ma chère, je suis encore vivante, et chez mon père : mais combien de temps j'ai encore à y rester, ou à vivre, je ne puis vous le dire. J'ai un volume de

détails à vous raconter, et peut-être bien peu de temps pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les nouvelles alarmes où l'insolente Betty m'a encore jetée, en m'apportant le message de ce Solmes; quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma dernière lettre, qui n'avoit pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Miss, Miss, Miss, s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras étendus et tous les doigts levés en l'air, vous plaît-il de descendre dans votre parloir? Vous allez y trouver tout le monde en belle et pleine assemblée, je vous assure: et vous allez voir M. Solmes magnifique et paré comme un Lord, avec une charmante perruque blonde, le plus beau linge, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné, et une veste si riche en argent qu'elle se tiendroit debout. Tout-à-fait beau, en vérité. Vous n'avez jamais vu un homme aussi changé. Ah! Miss, en secouant la tête, c'est dommage que vous vous soyez permis tant d'invectives contre lui! mais vous savez comment vous y prendre pour réparer le passé: j'espère qu'il ne sera point encore trop tard.

Impertinente! lui ai-je dit; tes ordres portent-ils de venir me troubler le sang par ces alarmantes exclamations?

J'ai pris mon éventail, et je me suis un peu rafraîchie.

(¶) Bon dieu, a-t-elle répondu, comme ces belles demoiselles sont promptes à prendre l'alarme! mon intention n'étoit pas, je vous l'assure, ni de vous offenser ni de vous effrayer (b).

Tout le monde est là, dites-vous? qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entends, Miss, (ouvrant et étendant la main gauche, et avec un regard louche et impertinent, en parcourant chaque doigt avec l'index de sa main droite à chaque personne qu'elle nommoit) c'est votre papa! c'est votre maman! c'est votre oncle Harlowe! c'est votre oncle Antonin! c'est votre tante Hervey! ma jeune maîtresse! et mon jeune maître;... c'est enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'est levé lorsqu'il a prononcé votre nom, et qui m'a dit: (l'effrontée singe a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'aussi mauvaise grace que l'a fait, je crois, celui qu'elle vouloit contrefaire) « Mlle. Betty, » ayez la bonté de présenter mon très-» humble respect à Miss Clarisse, et de » lui dire que j'attends ici l'honneur de » ses commandemens. »

N'est-ce pas là une maligne créature? J'étois si tremblante, qu'à peine avois-je la force de me soutenir. Je me suis assise; et le dépit m'a poussée à lui dire que sa maîtresse lui avoit ordonné apparemment de débuter par ces impertinences, pour

me troubler et me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, Miss, dans quel état vous vous mettez vous-même! m'a répondu l'insolente : et prenant mon éventail, que j'avois posé, et l'agitant devant moi ; allons, chère Madame, voulez-vous que je vous....

Trève d'impertinence. -- Mais vous dites que toute la famille est en bas avec lui : et me faudra-t-il paroître devant toute cette assemblée?

Je ne saurois vous dire s'ils demeureront lorsque vous arriverez. Il m'a semblé qu'ils pensoient à se retirer, quand M. Solmes m'a chargé de ses ordres. Mais quelle réponse porterai-je de votre part au gentilhomme?

Dites-lui que je ne puis descendre..... mais attendez.... ce moment passé, ce sera une affaire finie. --- Dites que je descendrai... je vais vous suivre... je descends à l'instant.... dites ce que vous voudrez, peu m'importe quoi. Mais rendez-moi mon éventail, et ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle est descendue. Pendant tout le temps, mon éventail n'a pas reposé un instant. J'étois toute en feu ; j'ai toussé plusieurs fois pour reprendre haleine, et fait effort sur moi-même pour me calmer. A son retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, désespérant pour le moment d'ap-

paiser l'agitation de mon cœur, je lui ai dit de descendre, et je l'ai suivie avec précipitation; les jambes si tremblantes, que si je n'avois pas pressé ma marche, je doute que j'eusse pu arriver au bas de l'escalier. -- O ma chère amie! quelle pauvre et passive machine est le corps, lorsque l'ame est en désordre!

La salle que j'avois coutume de nommer mon parloir, a deux portes. Au moment où je suis entrée par l'une, mes parens sont précipitamment sortis par l'autre; j'ai apperçu la robe de ma sœur, qui se glissoit la dernière. Mon oncle Antonin étoit sorti aussi avec les autres; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez voir. Ils sont demeurés tous dans la salle voisine, qui n'est séparée de mon parloir que par une légère cloison. Ces deux pièces, je m'en souviens, n'en faisoient autrefois qu'une seule, qui a été divisée en faveur des deux sœurs, pour nous donner le moyen, à chacune, de recevoir librement nos visites.

Dès que je suis entrée, M. Solmes s'est avancé vers moi en se courbant jusqu'à terre: la confusion étoit visible dans chaque trait de son visage. Après une demi-douzaine de *Mademoiselle*, d'un son étouffé, il *étoit très-fâché*.... il avoit *un chagrin extrême*.... *c'étoit un grand malheur pour lui*.... et là, il s'est arrêté, sans pouvoir trouver dans le moment le moyen d'achever une phrase.



Son embarras m'a rendu un peu plus de présence d'esprit. La poltronerie d'un ennemi relève notre courage ; j'en suis bien convaincue à présent : quoique au fond, peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis détournée de lui, et me suis assise sur une des chaises qui étoient devant le feu, mon éventail toujours en mouvement. Je me suis rappelée depuis que je devois avoir un air assez impertinent. Je m'en mépriserois moi-même, si j'étois capable de quelque sentiment pour l'homme qui étoit devant moi : mais que dire, dans le cas d'une si sincère et si complète aversion ?

Il a toussé cinq ou six fois, comme j'avois fait moi-même avant de descendre, et ces efforts ont enfin produit une phrase complète. « *Je devois m'appercevoir de sa confusion.* » Cette phrase en a engendré deux ou trois autres. Je m'imagine que ma tante lui avoit fait la leçon ; car c'étoit *son respect*, *sa profonde vénération pour une personne . . . . aussi parfaite assurément....* et il *espéroit*, *il espéroit....* (il a espéré trois fois, avant de pouvoir me dire quoi) *que je serois trop généreuse*, (*la générosité*, a-t-il dit, *étoit mon caractère*) *pour le mépriser de ces.... de ces.... de ces preuves si vraies de son amour.*

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de

confusion; et cela me fait espérer que cette entrevue, quoique j'y aie été en quelque sorte forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à tousser, pour animer un peu son courage. « Vous ne sauriez » vous imaginer, Mademoiselle, qu'il y » ait aucune créature assez aveugle sur » *vos mérites* et qui y soit assez peu sen- » sible, pour renoncer aisément à l'intérêt » et à l'approbation dont il est honoré par » votre digne famille, tant qu'on lui don- » nera l'espérance, que par sa persévé- » rance et son zèle, il pourra quelque » jour obtenir *votre faveur.* »

Je ne comprends que trop, Monsieur, que c'est sur cette approbation et cet intérêt que vous venez de citer, que vous bâtissez vos espérances. Il seroit impossible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que je vous ai faites, et que je me suis crue obligée de vous faire, par tout ce que je devois à vous et à moi-même.

« Il avoit vu, m'a-t-il dit, et l'on en » citoit bien d'autres, plusieurs exemples » de jeunes Demoiselles, qui, après avoir » marqué la même aversion, s'étoient » laissées engager, les unes par des motifs » de compassion, d'autres par la persuasion » de leurs amis, à changer de sentimens, » et qui dans la suite avoient été fort heu-

» reuses. Il espéroit obtenir le même bon-
» heur. »

Je ne sache pas, Monsieur, qu'il soit question de complimens dans une occasion de cette importance, et cependant je regrette de me voir dans la nécessité de vous parler avec une franchise qui peut vous déplaire. Apprenez donc que j'ai des objections invincibles contre vos vues. Je les ai déclarées avec une fermeté qui est, je crois, sans exemple. Mais je crois qu'il est sans exemple aussi, que dans la situation où je suis née, une jeune personne ait jamais été traitée comme je le suis à votre occasion.

« On espère, Mademoiselle, que votre
» consentement pourra s'obtenir avec le
» temps. Voilà l'espérance; et je serai le
» plus misérable de tous les hommes, si
» on n'y peut réussir. »

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire, qu'il est plus juste que vous soyez misérable seul, que de vouloir en faire deux.

« On peut vous avoir fait, Mademoi-
» selle, des rapports à mon désavantage.
» Il n'est personne qui n'ait ses ennemis.
» Ayez la bonté de me faire connoître ce
» qu'on vous a dit de moi : j'avouerai mes
» fautes, et je m'en corrigerai; ou je saurai
» vous convaincre qu'on m'a indignement
» *noirci*. J'ai su aussi, que vous vous étiez
» offensée de quelques mots qui me sont

» échappés, par mégarde peut-être, et que
» vous avez entendus par hasard ; mais je
» suis sûr de n'avoir rien dit qui ne mar-
» que le cas que je fais de vous, et la réso-
» lution où je suis de persister aussi long-
» temps que j'aurai de l'espérance. »

Vous ne vous trompez pas, Monsieur ; j'ai appris quantité de choses qui ne sont point à votre avantage, et je n'ai pas entendu avec plaisir les mots qui sont échappés de votre bouche : mais comme vous ne m'êtes et ne pouvez jamais m'être rien, je n'ai pris aucun intérêt aux choses, et les mots m'ont peu touchée.

« Je suis fâché, Mademoiselle, d'enten-
» dre ce langage. Il est certain que vous
» ne m'avertirez d'aucune faute, dont je
» n'aie la volonté de me corriger. »

Eh bien, Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne souhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu'elle méprise, et en faveur d'un homme qu'elle ne peut estimer ; tandis que par ses propres droits, elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes vos offres, et que par son caractère elle n'en désire pas davantage pour vivre heureuse et contente.

« Je ne vois pas, Mademoiselle, que
» vous en fussiez plus heureuse, quand je
» renoncerois à mes espérances ; car.... »

Je l'ai interrompu : c'est un soin, Mon-

sieur, qui ne vous regarde pas; faites cesser seulement vos prétentions; et si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous. Vous aurez droit à ma reconnoissance, et je vous en promets une très-sincère.

Il est resté muet, et l'air un peu embarrassé; j'allois continuer de lui donner de plus en plus des preuves de ma franchise avec lui, lorsque mon oncle Antonin est entré.

« Comme cela! ma nièce, comme cela!
» assise! ma nièce, et M. Solmes debout!
» assise comme sur un trône en reine qui
» donne ses audiences, et une audience
» pleine de hauteur! M. Solmes, pour-
» quoi vous tenir debout dans cette hum-
» ble posture? pourquoi cette distance,
» mon cher? J'espère bien vous voir plus
» familiers ensemble avant que nous nous
» séparions. »

Je me suis levée, aussi-tôt que je l'ai apperçu, et me suis avancée vers lui un genou à demi plié: Daignez recevoir, Monsieur, les respects d'une nièce qui a été privée si long-temps de l'honneur de voir son oncle: souffrez qu'elle implore votre faveur et votre compassion.

« Vous aurez la faveur de tout le monde,
» ma nièce, lorsque vous saurez la mériter. »

Si jamais je la méritai, c'est à présent. J'ai été traitée avec une extrême rigueur.

J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuser; des offres qu'on n'auroit jamais osé demander de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir si honteusement bannie et renfermée? pour qu'on m'ôte la liberté de me déterminer, sur un point qui intéresse également mon bonheur présent et mon bonheur futur?

« Miss Clary, m'a répondu mon oncle,
» vous n'avez fait que votre volonté jus-
» qu'à présent : c'est ce qui vous rend
» aujourd'hui la volonté de vos parens si
» à charge. »

Ma volonté, Monsieur.... Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon père, la vôtre, et celle de mon oncle Harlowe? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir et à vous complaire? Je n'ai jamais demandé une faveur, qu'après avoir bien considéré s'il convenoit de me l'accorder. Et actuellement, pour marquer mon obéissance, n'ai-je pas offert de me réduire au célibat? N'ai-je pas offert de me dépouiller des bienfaits de mon grand-père? Pourquoi donc, mon cher oncle, veut-on me rendre malheureuse dans un point qui intéresse si essentiellement mon bonheur?

« On ne vous demande point le bien de
» votre grand-père. On ne désire point que
» vous preniez le parti du célibat. Vous
» connoissez nos motifs, et nous devi-
» nons les vôtres. Je ne fais pas difficulté

» de vous dire, qu'avec toute l'affection
» que nous avons pour vous, nous vous
» conduirions plutôt au tombeau, que de
» souffrir que vos motifs pussent prévaloir
» sur les nôtres. »

Je m'engagerai à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, sans le vôtre, Monsieur, et sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous défier de ma parole? Je suis prête à me lier ici par le serment le plus solemnel.....

« Oui, par le serment conjugal, en
» m'interrompant d'une voix renforcée,
» et avec ce digne Monsieur. Cela sera,
» cela sera, nièce Clary; et plus vous vous
» y opposerez, plus vous vous en trouve-
» rez mal. »

Ce langage, et devant M. Solmes, qui en a paru reprendre courage, m'a vivement irritée. --- Hé bien, Monsieur, ai-je répondu, oui, vous me conduirez plutôt au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai dans le sombre caveau de mes ancêtres, et je le laisserai fermer sur moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable le reste de mes jours. Et vous, Monsieur Solmes, me tournant vers lui, faites attention à ce que je dis; il n'y a point de mort que je ne subisse (et cet instant est bientôt passé) plutôt que d'être à vous pour être éternellement malheureuse.

La fureur étinceloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, et le tirant vers une fenêtre : « que cet » orage ne vous surprenne point, cher » Solmes ; n'en ayez pas le moindre cha- » grin. Nous savons de quoi les femmes » sont capables dans leur rage. » Relevant son exhortation par un affreux jurement, « le vent n'est pas plus impétueux ni plus » variable », et il a juré encore une fois. « Si vous ne croyez pas votre temps mal » employé à rechercher cette petite » ingrate, j'engage ma parole que nous » lui ferons *baisser les voiles* : je vous le » promets : » Et pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois avec véhémence. Ensuite venant à moi, qui m'étois approchée de la fenêtre la plus éloignée, pour me remettre un peu de mon désordre, la violence de son mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé ! le visage en contraction, les dents serrées, « oui, oui, oui, ma nièce Clary, » m'a dit entre ses dents le pauvre cher » homme, vous serez, vous serez la femme » de M. Solmes ; nous vous verrons sa » femme, et cela dans une semaine au » plus tard ; » avec un quatrième jurement pour le confirmer. Le pauvre cher homme ! quelle habitude il a de jurer !

Je suis au désespoir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colère. Tout ceci, je ne le vois que trop, est l'ou-

vrage des instigations de mon frère, qui ne donneroit pas néanmoins lui-même l'exemple d'obéissance qu'on veut exiger de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je ne ferai que vous irriter encore plus, je le crains. Car, malgré tout le plaisir que je prendrois à vous obéir, si je le pouvois, ma résolution est déterminée, et je ne puis pas même souhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations, devant M. Solmes? --- Je me retirois vers la porte par où j'étois entrée; tandis que se regardant tous deux, comme pour se consulter des yeux sur ce qu'ils devoient faire, et s'ils devoient m'arrêter ou me laisser sortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon frère, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé?

Il a fondu sur moi si brusquement, et je l'attendois si peu là, que j'ai été saisie de surprise. Il s'est emparé de ma main, et me l'a serrée avec violence: « rentrez, » jolie Miss, rentrez, s'il vous plaît. Il » n'est pas question d'être *enterrée dans* » *un caveau*; votre frère, malgré *ses insti-* » *gations*, vous sauvera de cette horreur.-- » Ange tombé! (en regardant en dessous » mon visage abbatu.) Tant de douceur » là, et tant d'obstination ici! (en me » frappant de la main sur le cou) Véri- » table femme, quoique si jeune! Mais, » souvenez-vous bien d'une chose, (en

» baissant la voix, comme s'il eût voulu
» mettre de la décence dans son indécente
» invective devant M. Solmes) vous n'au-
» rez jamais votre libertin : et, repre-
» nant son premier ton, on vous sauvera
» malgré vous ; cet honnête homme aura
» la bonté de vous sauver de votre ruine ;
» vous le bénirez, quelque jour, ou vous
» aurez du moins raison de le bénir de sa
» *condescendance.* » Voilà le terme de ce
frère brutal.

Il m'avoit menée jusqu'à M. Solmes. Il a pris sa main, comme il tenoit la mienne. « Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit : voici
» la main d'une fille rebelle. Je vous la
» donne ici. Elle confirmera ce don avant
» la fin de la semaine, ou je lui déclare
» qu'elle n'aura plus de père, de mère,
» ni d'oncles dont elle puisse se vanter.

J'ai retiré le bras avec violence.

Comment donc, Miss ?

Comment donc, Monsieur ? Quel droit avez-vous de disposer de ma main ? Si vous gouvernez ici tout le monde, vous ne me gouvernerez pas, moi, sur-tout dans un point qui ne regarde que moi, et où vous n'avez ni n'aurez jamais rien à voir.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes ; mais il me la tenoit trop serrée. Laissez-moi, Monsieur. Pourquoi suis-je ainsi traitée ? Votre dessein, je le vois, est de me blesser, en me serrant si fort de votre main barbare, comme

vous me blessez en effet. Mais, je vous le répète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie ? Il m'a secoué le bras, en renvoyant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer, et j'ai porté l'autre main à l'endroit de la douleur. M. Solmes l'a blâmé de cet emportement. Mon oncle aussi. --- Il ne pouvoit, a-t-il répondu, conserver sa patience avec une fille si perverse, ni souffrir les réflexions qu'il m'avoit entendu lancer sur lui avant qu'il fût entré : il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main que je ne méritois pas qu'il eût touchée ; et cette douleur prétendue étoit un de mes artifices.

M. Solmes a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette dureté. Il s'est offert de plaider en ma faveur auprès de mon frère et de mon oncle, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. --- M. Solmes, lui ai-je répondu, n'employez point votre médiation pour me sauver de la violence de mon frère ; je ne puis souhaiter d'avoir cette obligation à un homme, dont l'ingénéreuse persévérance est l'occasion, ou du moins le prétexte de cette violence même, et de toutes mes disgraces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes ! a repris mon frère, de prendre parti pour

cet esprit indomtable! Je vous demande en grace de persister à faire votre cour : c'est le nom dont s'est servi ce frère dénaturé ! je vous le demande, pour l'intérêt de notre famille ; et pour le sien, si vous l'aimez. Persévérez. Sauvons-la, s'il se peut, de sa ruine. Regardez-la, (et ses yeux m'ont parcourue de la tête aux pieds, montrant du doigt toute ma personne à M. Solmes) pensez à ses admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, et nous en avons fait notre gloire jusqu'à présent. Elle vaut les efforts que nous faisons pour la sauver encore. Deux ou trois attaques, et je la garantis à vous . . . . Comptez qu'elle vous récompensera de votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues, pour quelques plaintives et folles lamentations. Elle s'est engagée dans un rôle d'appareil, dont elle est embarrassée de sortir avec les graces de son sexe. Vous n'avez à combattre que son orgueil et son obstination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous serez aussi heureux qu'*un mari peut l'être.*

Vous n'ignorez pas, ma chère, et je vous l'ai dit, que c'est la manie de mon frère, d'exercer ses railleries sur notre sexe et sur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il ne croyoit pas que ce ton est une preuve d'esprit ; comme M. Wierley, et quelques autres personnes de votre connoissance et de la mienne,

mienne, croient se faire honneur, en cherchant à jeter un ridicule profane sur les saintes écritures : et le tout pour établir leurs prétentions pernicieuses : autant d'égaremens qui partent du même principe. Ils veulent faire croire qu'ils ont trop d'esprit pour avoir de la religion.

M. Solmes, d'un air satisfait de lui-même, a répondu présomptueusement, « qu'il étoit disposé à tout souffrir pour » obliger ma famille, et pour me sauver ; » ne doutant point, a-t-il ajouté, que s'il » étoit assez heureux pour réussir, il ne » fût amplement récompensé. „

Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien ; vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre systême) je vous conseille de ne pas pousser plus loin votre cour, comme il plaît à mon frère de l'appeler. Il est juste de vous apprendre, qu'avant le traitement que j'ai essuyé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur qu'un extrême éloignement pour vous ; et pouvez-vous me croire les sentimens assez bas, assez serviles, pour que la violence ait été capable de les changer ?

Et vous, Monsieur, (me tournant vers mon frère) si vous croyez que la douceur soit toujours une marque de molesse, et qu'il n'y ait point de grandeur d'ame sans arrogance, reconnoissez que vous êtes une

fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une ame généreuse ne doit pas être forcée, et que... Finissez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage, levant les yeux et les mains au ciel. Et il s'est tourné vers mon oncle ; entendez-vous, Monsieur ? voilà cette nièce sans défaut, cette nièce votre favorite !

M. Solmes paroissoit embarrassé de savoir à quoi s'en tenir, et si l'on m'eût laissée seule avec lui, j'ai vu clairement que j'aurois pu, sans beaucoup de peine, me défaire de lui tout-à-fait.

Mon oncle s'est approché de moi, en me parcourant aussi des yeux, depuis la tête jusqu'aux pieds. « Est-il possible que ce soit vous ? Tant de violence sortir de votre bouche, Miss Clary ? »

Oui, Monsieur, cela est possible : et je ne balance point à dire encore, que la force de mes expressions n'est qu'une suite naturelle du traitement que j'ai reçu, et de la barbarie avec laquelle je suis traitée jusqu'en votre présence, par un frère, qui n'a pas plus d'autorité sur moi que je n'en ai sur lui.

« Ce traitement, nièce Clary, n'est » venu qu'après mille autres moyens, » dont on a fait inutilement l'essai avec » vous. »

L'essai ! Monsieur. Dans quelle vue, Monsieur ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuser ? vous pou-

vez, Monsieur, (en me tournant vers M Solmes,) sans doute vous pouvez trouver un lâche motif de persévérance, dans la manière même dont j'ai souffert les persécutions que vous m'avez attirées, et cette outrageante violence de mon frère. C'est un exemple qui vous apprend ce que je suis capable de supporter, si ma mauvaise destinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juste ciel! s'est écrié Solmes, avec cent différentes contorsions de corps et de visage; tandis que mon frère et mon oncle s'adressoient des exclamations muettes et se parloient des yeux et des muscles de leur visage, juste ciel, Mademoiselle! quelle interprétation!

Une interprétation juste, Monsieur, en l'interrompant; car celui qui peut voir et approuver qu'une personne pour laquelle il s'attribue quelques sentimens d'estime, soit aussi maltraitée que je le suis, doit être capable de la traiter de même: et faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d'insultes, que dans la vue de m'arracher un consentement qu'il m'est impossible de donner jamais?

Pardon, Monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frère de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais

pour mon frère, il n'est que mon frère. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte. (¶) (Et me tournant vers ce misérable, sans naturel : oui, je l'appellerai un misérable.) « Plissez votre front, Monsieur, froncez le sourcil tant qu'il vous plaira; mais répondez-moi : voudriez-vous, si vous étiez à ma place, faire les sacrifices que je veux bien faire, pour obtenir la faveur de la famille ? non, et quel droit avez-vous donc de me traiter de la sorte, et de me faire traiter comme je le suis depuis si long-temps ? (♭)

Tant d'agitation m'avoit jetée dans un grand désordre. Ils gardoient le silence; et se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que le mien, ils paroissoient se dire par leurs regards, qu'ils avoient besoin de se retrouver ensemble et de se parler. -- Je me suis assise, en agitant mon éventail. Le hasard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenoit et m'abandonnoit successivement. Je me sentois foible; et dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l'eau, et j'en ai bu un plein verre. Personne ne sembloit faire attention à moi. J'ai entendu mon frère qui disoit à Solmes; *artifice*, *artifice du sexe* : ces mots l'ont peut-être empêché de s'approcher de moi, outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs, j'ai cru m'apper-

cevoir qu'il étoit touché de ma situation. Cependant, ne me trouvant pas mieux, je me suis levée ; j'ai pris le bras de Betty : soutenez-moi, lui ai-je dit ; aidez-moi à sortir ; et d'un pas chancelant, je me suis avancée vers la porte, et là, me retournant, j'ai fait une révérence à mon oncle : permettez-moi, Monsieur, de me retirer.— Où allez-vous, nièce ? nous n'avons pas fini avec vous. Je vous enjoins de ne pas sortir. « M. Solmes a des informations à » vous donner, qui vous surprendront ; » et vous n'éviterez pas de les entendre. » -- Ce n'est, Monsieur, sous votre bon plaisir, que pour prendre l'air quelques minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez. J'entendrai tout ce que je dois entendre ; afin que ce soit une chose faite pour aujourd'hui et pour jamais. -- Voulez-vous m'accompagner, Betty ?

Ainsi, sans recevoir d'autre défense, je me suis retirée au jardin ; et là, me jetant sur le premier siège, et me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, et mes mains entre les siennes, j'ai donné passage à la violence de mon chagrin, et de ma colère, ou de tous les deux, par mes larmes : ce qui m'a peut-être sauvé la vie ; car je me suis sentie aussi-tôt soulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples.

Toute la détresse de ma situation ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorsqu'elle m'a vue un peu remise, et assez forte pour m'avancer plus loin dans le jardin. J'ai été obligée à la fin, de lui imposer silence par un ordre absolu. Elle s'est tenue alors derrière moi, chagrine et de fort mauvaise humeur.

Il s'est passé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'est venu par ma cousine Dolly (*) Hervey, qui s'est approchée de moi, l'œil plein de compassion et de respect; (car vous savez qu'elle m'a toujours aimée, et qu'elle se donne elle-même le nom de mon écolière.) Betty nous a quittées.

Elle m'a dit qu'on demandoit ma présence. -- Qui m'ordonne de vous suivre, Miss? Mais, Miss, n'avez-vous pas pleuré? Et qui seroit capable de retenir ses larmes, m'a-t-elle répondu? -- quelle en est donc l'occasion, cousine Dolly, ai-je repris? j'ai cru que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût sujet de pleurer. -- Et moi aussi, Madame, j'en ai sujet, parce que je vous aime. -- Je l'ai embrassée. Eh! c'est donc pour moi, chère cousine, que vous vous êtes attendrie jusqu'aux larmes! il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, et ce que m'annonce cette tendre marque de votre compassion pour moi.

(*) Dorothée.

« Ne faites pas connoître que vous sa-
» chiez ce que je vais vous confier, a
» dit la chère fille; mais je ne suis pas la
» seule qui pleure pour vous. Maman a
» pleuré aussi sur votre sort avec moi;
» mais elle n'a pas osé laisser voir ses lar-
» mes à personne. O ma Dolly, a dit ma-
» man; on n'a jamais vu de malice aussi
» noire que celle de mon neveu Harlowe;
» ils ruineront la fleur et l'ornement de
» leur famille. »

Comment donc cela, chère cousine? ne s'est-elle pas expliquée davantage? comment donc, ma chère?

« Oui; elle dit que M. Solmes auroit
» déja renoncé à ses prétentions, car il
» reconnoît que vous le haïssez, et qu'il
» n'y a pas d'espérance; et votre mère
» voudroit qu'il y renonçât, et qu'on s'en
» tînt à votre promesse, de ne jamais
» vous marier sans le consentement de la
» famille, et de vivre dans le célibat. Ma
» mère est du même avis; car nous avons
» tous entendu tout ce qui s'est passé dans
» votre parloir, entre vous, votre oncle
» Antonin et le cousin James, et l'on a
» bien vu qu'il est impossible de vous dé-
» terminer à recevoir M. Solmes. Mon
» oncle Harlowe paroît penser de même,
» ou, du moins, ma mère dit qu'il ne pa-
» roît pas s'y opposer. Mais votre père est
» inébranlable. Il s'est mis en colère à
» cette occasion, contre votre mère et la

» mienne. Là-dessus, votre frère, votre
» sœur et mon oncle Antonin sont venus
» se joindre à lui, et la scène est entière-
» ment changée. En un mot, ma mère
» dit à présent qu'on a pris des engage-
» mens biens forts avec M. Solmes; qu'il
» vous regarde comme une jeune personne
» des plus accomplies; que s'il ne pouvoit
» gagner tout-à-fait votre cœur après le
» mariage, il seroit content d'être du
» moins un peu aimé, seulement pour
» avoir l'honneur de vous appeler sa femme
» pendant une seule année. Pour moi, je
» crois entendre son langage, et je sup-
» pose qu'il vous feroit mourir de chagrin
» la seconde; car c'est un homme qui a le
» cœur dur et cruel, j'en suis sûre. »

Mes parens, chère cousine, peuvent me faire mourir de chagrin; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

« C'est ce que je ne sais pas, Miss. Au-
» tant que j'en puis juger, vous aurez
» bien du bonheur, si vous évitez d'être
» à lui. Ma mère dit qu'ils n'ont tous à
» présent qu'une seule ame, à l'exception
» d'elle, qui se voit forcée de déguiser ses
» sentimens. Votre père et votre frère
» sont d'une humeur si outrageante! »

Je m'arrête peu aux prétentions de mon frère, chére Dolly; il n'est que mon frère: mais je dois à mon père autant d'obéissance que de respect, si je pouvois obéir.

On sent croître sa tendresse, ma chère

Miss Howe, pour ceux qui prennent notre parti dans le malheur et l'oppression. J'ai toujours aimé ma cousine Dolly; mais le tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chère. -- Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place? Elle m'a répondu sans hésiter: « je pren-
» drois sur-le-champ M. Lovelace; je me
» mettrois en possession de ma terre, et
» tout cela finiroit bientôt. M. Lovelace,
» m'a-t-elle dit, est un homme de mérite,
» à qui M. Solmes n'est pas digne de nouer
» le cordon de sa chaussure. »

Elle m'a dit aussi, « qu'on avoit prié sa
» mère de me venir prendre au jardin,
» mais qu'elle s'en étoit excusée; et qu'elle
» étoit trompée, si je n'allois être jugée
» par toute l'assemblée de la famille. »

C'est ce que j'aurois le plus souhaité. Mais on m'a dit depuis que mon père, ni ma mère n'avoient pas voulu se hasarder à me voir: l'un, apparemment dans la crainte de trop s'emporter; ma mère, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce temps-là dans la maison. Miss Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée, c'est la pensée qui me vint alors. N'appercevant personne, je me suis assise; et j'ai eu la liberté de pleurer, en réfléchissant sur ce que ma cousine Dolly venoit de me dire.

Tout le monde étoit dans la salle voisine. J'ai entendu un mêlange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces et leurs accens compatissans. Je distinguois aisément que les dernières étoient celles des femmes. O ma chère ! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe ! où des enfans du même sang ont-ils pu puiser leur cruauté ? Est-ce dans les voyages ? est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble ? d'où leur vient-elle enfin ? cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non plus ; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air et dans le caractère. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre sexe dans un corps du nôtre. Et pour l'honneur des femmes c'est le jugement que je veux porter à l'avenir, de toutes celles qui, imitant les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Pardon, chère amie, si j'interromps mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d'autres pensées, d'autres réflexions, il me seroit presque impossible de conserver ma raison saine. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus : au lieu qu'elle se refroidit pendant que je réfléchis en écrivant, et mes esprits agités ont le temps de se calmer.

Je ne crois pas avoir été moins d'un

quart-d'heure livrée seule à mes tristes méditations, qui ne me soulagent pas, avant que personne soit entré. Ils paroissoient être en plein débat. Ma tante est venue la première voir si j'étois rentrée. Ha ! ma chère, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant aussi-tôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors, suivant leurs conventions, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu, en disant d'une voix haute à M. Solmes, pour lui donner de la confiance et du relief ; « que je vous serve d'introducteur, mon cher ami ; » et le conduisant en effet par la main, le galant personnage, si nouvellement métamorphosé en élégant, suivoit avec sa démarche gauche, mais un peu plus légère, et à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chère, cette raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l'objet que nous haïssons.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air fort mécontent. Asséyez-vous, m'a-t-il dit, asséyez-vous, petite fille : et tirant une chaise près de la mienne, il y a placé son cher ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire, à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les siennes : " hé » bien, ma nièce, il nous reste peu de » chose à dire de plus, sur un sujet qui

» paroît vous être si désagréable ; à moins
» que vous n'ayez fait de plus sages ré-
» flexions. Commencez par me dire ce qui
» en est. „

Le sujet, Monsieur, ne demande point de réflexions. « Fort bien, fort bien,
» Mademoiselle (en quittant ma main ;)
» me serois-je jamais attendu à cela de
» vous ? „

Au nom du ciel, chère Mademoiselle ! m'a dit affectueusement M. Solmes, en joignant les mains : et là, il est resté court.

Au nom du ciel, Monsieur, que voulez-vous dire ? et qu'a de commun, s'il vous plait, l'intérêt du ciel avec le vôtre ?

Il a été réduit au silence. Mon oncle ne pouvoit être que très-fâché ; il l'étoit déja auparavant. " Allons, allons, s'adres-
» sant à M. Solmes, plus de supplications.
» Vous n'avez point assez d'assurance pour
» attendre ce que vous méritez d'une
» femme : „ et se tournant vers moi, il a commencé à s'étendre sur tout ce qu'il s'étoit proposé de faire en ma faveur. C'étoit pour moi, plus que pour son neveu, ou son autre nièce, qu'après son retour des Indes, il avoit pris le parti du célibat :
« mais puisqu'une fille perverse méprise
» les avantages que j'avois l'inclination et
» le pouvoir de lui prodiguer, je change-
» rai de mesures. „

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoissance pour ses obligeantes

intentions, mais que, dans mes principes, je préférois, de sa part, un regard et une expression tendre à toutes ses autres faveurs.

Il a promené ses yeux autour de lui d'un côté et de l'autre. M. Solmes avoit la vue baissée, de l'air le plus humilié; l'un et l'autre demeurant sans parler : j'étois fâchée, ai-je ajouté, que ma situation m'obligeât de hasarder une vérité qui pouvoit paroître dure, c'étoit que s'il prenoit seulement la peine de convaincre mon frère et ma sœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuses vues qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un et de l'autre, des sentimens et un traitement que je n'espérois pas autrement.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisoit fort : mais il n'a pas eu le temps d'expliquer ses idées, comme il s'y préparoit. Mon frère est entré aussi-tôt d'un air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageans. Ses succès, sa domination, qu'il voit si bien établie, l'ont mis au-dessus même des bienséances. « Etoit-ce là, » m'a-t-il dit, étoit-ce là l'interprétation » que le dépit me faisoit donner à ses soins » fraternels, aux efforts que faisoit son » amitié pour me sauver de ma ruine ? »

C'est la vérité, oui, c'est la vérité; il est impossible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous : et je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à

mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits sur vous et sur ma sœur, et de ne réserver pour moi que des regards et des expressions tendres, c'est tout ce que je désire d'eux pour être heureuse.

Il falloit les voir se regarder mutuellement d'un œil étonné! Mais, en présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force.

Et quant à vos soins et votre intérêt pour moi, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frère, encore une fois je ne vous les demande point. Vous n'êtes que mon frère. Mon père et ma mère, grace au Ciel, sont pleins de vie tous deux; et quand j'aurois le malheur de les perdre, vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde que je voulusse qui s'intéressât pour moi.

« Comment, nièce, a dit mon oncle,
» un frère unique n'est-il rien pour vous?
» Et ne doit-il prendre aucun intérêt à
» l'honneur de sa sœur, et à celui de sa
» famille? »

Mon honneur, Monsieur, n'a nul besoin de son intérêt. Mon honneur n'a jamais été en danger que depuis qu'il s'est mêlé d'y prendre intérêt, sans qu'on l'en prie. Pardon, Monsieur; lorsque mon frère saura se conduire en frère, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus

de considération, qu'il ne m'est possible de lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frère prêt à se jeter en furieux sur moi. Mais mon oncle s'étoit mis entre nous deux ; il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs. Violente créature, qui se seroit attendu à cela d'elle, a-t-il dit? Ensuite il a dit à M. Solmes, que j'étois indigne de sa recherche. M. Solmes a pris ma défense avec chaleur. Il a déclaré qu'il ne pouvoit supporter que je fusse traitée si rudement. Et il s'est expliqué dans des termes si forts, que mon frère a reçus avec tant de patience, que j'ai commencé à soupçonner que c'étoit une invention concertée pour me persuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes; et que l'entrevue même pouvoit n'avoir été sollicitée que dans cette espérance. Le seul soupçon d'une ruse si basse, dans l'état de violence qu'on m'avoit déja reprochée, a porté mon indignation à l'excès, lorsque j'ai entendu mon oncle et mon frère qui s'épuisoient en complimens, sur la noblesse du caractère de M. Solmes, et sur cet héroïsme de générosité qui lui faisoit rendre le bien pour le mal. -- Vous êtes un mortel heureux, M. Solmes, lui ai-je dit, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnoissance de toute une famille, mais exceptez-en néanmoins celle que votre dessein est particulièrement d'obliger le plus. Comme ses disgraces ne viennent que de la faveur

même où vous êtes, elle n'est pas curieuse de vous devoir aucune espèce de protection ni de défense contre la violence d'un frère.

Alors, on m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Tous les noms que vous pouvez me donner, de bouche ou dans vos pensées, je les reçois tous, et je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, sur votre témoignage, un mérite extraordinaire, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'examiner. Peut-être va-t-il jusqu'à égaler le vôtre. Mais je ne puis le remercier de sa médiation ; car, qui ne voit pas (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens ? Et me tournant vers mon frère, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence ; je dois reconnoître aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins officieux pour moi : mais je vous en décharge, aussi long-tems du moins que le ciel me conservera des parens plus proches et plus chers. Vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de *votre* prudence que de la mienne. Je suis indépendante de *vous*, Monsieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon père. A l'égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime et leur affection et c'est tout ce que je désire d'eux. Je le répète, Monsieur, pour *vous tranquilliser vous et ma sœur.*



Dans l'instant même, Betty est entrée de l'air le plus empressé, et jetant sur moi un coup-d'œil aussi dédaigneux que j'aurois pu l'attendre de ma sœur ; Monsieur, a-t-elle dit à mon frère, mon maître veut vous dire deux mots tout-à-l'heure à la porte. Il s'est approché de celle qui étoit demeurée entr'ouverte, et j'ai entendu cette foudroyante sentence de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect : -- mon fils James, que la rebelle soit conduite à l'instant chez mon frère Antonin. A l'instant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit encore une heure dans ma maison.

J'ai tremblé. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'avancer vers la porte, et je l'aurois ouverte, si mon frère, qui l'avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main sur la clé. O mon père ! mon cher père ! me suis-je écriée, tombant sur mes genoux, à la porte, recevez votre enfant en votre présence. Permettez-moi de plaider ma cause à vos pieds. Ah ! ne rejetez pas ainsi de vous votre malheureuse fille.

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M. Solmes attendri, avoit un visage encore plus défiguré qu'auparavant. Mais le cœur de marbre de mon frère n'a pas seulement été touché.

Je resterai à genoux, ai-je continué, je ne me relèverai pas sans avoir obtenu la grace d'être admise : je la demande à cette porte. Ah ! qu'elle soit pour moi celle de la miséricorde ! Ordonnez, Monsieur, qu'elle soit ouverte, je vous en conjure ; cette fois, cette seule fois, quand vous devriez ensuite la fermer sur moi pour jamais.

Quelqu'un s'est efforcé d'ouvrir de l'autre côté, ce qui a obligé mon frère d'abandonner tout d'un coup la clé : et moi, qui toujours dans la même posture, continuois de pousser la porte, je suis tombée sur le visage, à l'entrée de l'autre salle, et néanmoins sans me blesser. Mais tout le monde en étoit sorti, à l'exception de Betty, que je suppose être la personne qui s'est efforcée d'ouvrir. Elle m'a aidée à me relever. Alors, j'ai jeté les yeux sur toutes les parties de la chambre ; et n'y voyant personne, je suis rentrée dans l'autre, appuyée sur Betty, et je me suis jetée sur la chaise où j'étois assise auparavant. Un déluge de pleurs que j'ai versées m'a soulagée. Mon oncle, mon frère et M. Solmes m'ont quittée pour aller rejoindre mes autres parens.

J'ignore ce qui s'est passé entr'eux ; mais, après m'avoir laissé quelque temps pour me remettre assez passablement, mon frère est revenu avec une contenance sombre et tranquille : votre père et votre mère,

m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur-le-champ à vous rendre chez votre oncle. Ne vous donnez aucun embarras pour ce que vous prendrez avec vous. Vous pouvez donner vos clés à Betty. Prenez-les, Betty, si cette perverse les a sur elle, portez-les à sa mère; elle prendra soin de vous envoyer ensuite tout ce dont vous aurez besoin; mais vous ne passerez pas encore une nuit dans cette maison.

Je ne me soucie point de remettre mes clés à d'autres qu'à ma mère, et dans ses propres mains. Vous voyez dans quel état je suis; un départ si brusque pourroit me coûter la vie, je demande en grace qu'on m'accorde du moins jusqu'à mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Ainsi, préparez-vous pour ce soir, et remettez vos clés; donnez-les moi, Miss, je les porterai à votre mère.

Excusez-moi, mon frère, vraiment je ne vous les remettrois pas volontiers.

Vraiment, il le faut. Auriez-vous quelque chose en réserve que vous ayez peur qui ne soit vu de votre mère?

Non, si l'on me permet de l'aller trouver. — Je vais rendre compte de votre réponse; et il est sorti. Bientôt, j'ai vu entrer Miss Dolly Hervey; je suis bien fâchée du message, mais votre mère exige absolument que vous remettiez la clé de

votre cabinet, de votre bibliothèque, et celles de vos tiroirs.

Dites à ma mère, que j'obéis à ses ordres. Dites-lui que je ne fais point de conditions avec ma mère : mais que si dans ses recherches elle ne trouve rien qu'elle désapprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, ma Dolly, (la chère cousine sanglottoit d'attendrissement) essayez si votre aimable douceur ne pourra pas m'obtenir cette grace. Ses larmes ont recommencé à couler encore plus : il est triste, a-t-elle dit, bien triste, de voir pousser si loin la rigueur. Elle a reçu mes clés, elle a passé ses bras autour de mon cou, et elle m'a priée de lui pardonner son message : elle vouloit en dire davantage, mais j'ai vu que la présence de Betty l'empêchoit de s'expliquer. Cachez votre pitié pour moi, ma chère ; on vous en feroit un crime. Vous voyez devant qui vous êtes. L'insolente Betty à souri dédaigneusement : une jeune demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaint une autre dans des affaires de cette nature, je ne puis m'empêcher de le dire, promet beaucoup elle-même pour l'avenir. Je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très-volontiers, m'a-t-elle dit, avec la même audace, si les ordres de ma mère ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai bientôt reconnu ce qui l'arrêtoit,

car ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine, elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) quelle avoit ordre de me prier de ne pas remonter à présent. Oh! c'est trop, ai-je dit. Une effrontée telle que vous ne m'empêchera point..... Elle s'est hâtée de tirer la sonnette, et mon frère accourant aussi-tôt, s'est remontré sur mon passage. Retournez, retournez, Miss, il n'est pas temps encore de remonter. Je suis rentrée; et me jetant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amèrement.

Vous ferai-je le récit des indécentes et ridicules invectives qui ont eu lieu entre mon frère et moi, pendant qu'il m'a servi comme de geolier avec Betty, tout le temps qu'on faisoit la recherche dans mon cabinet? Je ne crois pas que je le doive.-- Ce récit ne peut servir à rien d'utile.-- J'ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refusée : la recherche apparemment n'étoit pas finie. Bella étoit du nombre de ceux qui s'y employoient de toutes leurs forces. Ils ne pouvoient pas choisir un inquisiteur plus soigneux. Qu'il est heureux pour moi que leurs espérances aient été trompées!

Enfin, après que ma sœur a vu qu'elle ne pouvoit trouver les papiers de la *rusée créature*, il a été arrêté qu'on me feroit

essuyer une nouvelle visite de M. Solmes ; introduit cette fois par ma tante Hervey, qui se prêtoit bien à contre-cœur, comme je m'en suis apperçue, à ce ministère, et toujours accompagnée de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appesantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit, toute habillée, pour profiter un peu des offres du sommeil, s'il veut me faire goûter un moment de ses douceurs.

Mercredi matin, à 3 heures.

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demi-heure.

Ma tante m'a tenu ce discours en m'abordant. O mon cher enfant, que de peines vous causez à vos parens et à toute votre famille ! Je suis étonnée de vous.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, mon enfant ? quoi, toujours si obstinée ? allons, asséyez-vous, ma chère. Je veux m'asseoir près de vous ; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'est assis lui-même vis-à-vis de moi, et le plus près qu'il a pu. Jamais place fut-elle mieux investie, ma chère ?

Votre frère, mon enfant, m'a dit ma tante, est trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait sortir un peu trop des bornes de la modération.

Cela est très-vrai, a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous sommes bien aises d'essayer maintenant si la douceur réussira mieux avec vous ; quoique vous sachiez fort bien qu'on n'a pas attendu si tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit nécessaire que ce Monsieur fût présent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas ici sans raison : mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mère trouvant le ton de votre frère un peu trop rude, m'engage à faire l'essai d'une méthode plus douce, sur un esprit aussi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence aussi par vous dire qu'il n'y a rien à se promettre de moi, s'il est toujours question des prétentions de M. Solmes.

Elle a regardé mon oncle, qui s'est mordu les lèvres ; ensuite M. Solmes, qui s'est frotté le menton. En secouant la tête ; ma bonne, ma chère créature, calmez-vous. Je vous demande une chose : auriez-vous eu plus de complaisance, si vous aviez été traitée avec plus de douceur ?

Non, Madame, je ne puis vous dire que j'en eusse eu davantage en faveur de Monsieur. Vous savez, Madame, et mon oncle ne le sait pas moins, que je me suis toujours fait honneur de ma franchise, et il n'y a pas encore bien long-temps que

j'étois assez heureuse pour avoir mérité quelque estime à ce titre.

Mon oncle s'est levé, et prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix basse, que je n'ai pas laissé d'entendre : « Ne vous alarmez point ; elle est à vous, » elle sera votre femme. Nous verrons qui » doit l'emporter, des père et mère, ou » d'une fille ; des oncles, ou d'une nièce... » Je ne doute pas que nous ne soyons prêts » à voir la fin de tout ceci, et que cette » haute frénésie ne donne matière à quan- » tité de bons mots. »

Je souffrois bien.

« Quoique nous ne puissions découvrir, » a-t-il continué, qui lui met en tête cette » humeur opiniâtre, nous croyons le devi- » ner. Ami, comptez que cette obstination » ne lui est pas naturelle : et je ne pren- » drois pas tant d'intérêt à elle, si je n'é- » tois sûr de ce que je dis, et si je n'étois » déterminé à faire beaucoup pour elle.— Je ne cesserai de prier, pour que cet heureux temps arrive, a répondu M. Solmes, d'une voix aussi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clés à votre mère, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, et la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puisse

causer

causer de l'ombrage, joint à l'entremise de M. Solmes.... Ah, Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes! Je ne pourrois le payer que par des remercimens; et encore à condition qu'il abandonnera ses prétentions. Oui, Monsieur! (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d'humanité, si l'estime dont vous faites profession de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de mériter mes remercimens. Je vous en conjure.

« Oh! Mademoiselle, croyez, croyez, » croyez-moi, Mademoiselle, il est im- » possible. J'espèrerai aussi long-temps que » vous serez fille. Aussi long-temps que je » serai soutenu par tant de dignes amis, » je dois persévérer. Je ne dois pas mar- » quer du mépris pour eux, Mademoiselle, » parce que vous en montrez pour moi. -» Un regard dédaigneux a été ma seule réponse: et me retournant vers ma tante; de grace, Madame, quelle faveur ma soumission m'a-t-elle donc procurée?

Votre mère et M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu votre demande de ne point partir avant mardi, si vous promettez de partir alors de bonne grace.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les visites qui me déplaisent, et je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Hé bien, m'a dit ma tante, c'est un point qui, je crois, demande encore d'être exa-

miné. Passons à un autre, pour lequel vous ne sauriez trop rappeler votre attention : il vous apprendra ce qui a fait désirer ici la présence de M. Solmes. Oui, ma nièce, écoutez bien, a dit mon oncle en l'interrompant. Il vous apprendra aussi ce que c'est qu'un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, lisez-nous premièrement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami, la lettre anonyme.

Volontiers, Monsieur; et prenant son porte-feuille, M. Solmes en a tiré une lettre : c'est la réponse, a-t-il dit, à une lettre qu'on avoit écrite à la personne. L'adresse est à M. *Roger Solmes, Ecuyer;* elle commence ainsi : Monsieur, et cher ami... Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps; mais quel est votre but, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage auquel on croit que votre cœur s'est arrêté.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir fixé mon cœur en faveur d'un autre, pourquoi M. Solmes se donne-t-il tant de mouvemens autour de moi?

Ecoutez seulement, ma nièce, a dit ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, et ce qu'il est en état de vous apprendre sur ce chapitre.

Madame, si M. Solmes a la bonté de

déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt, aucun but personnel, j'écouterai tout ce qu'il voudra lire : mais, s'il en est autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison affoiblira beaucoup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le seulement, ma nièce, a répété ma tante.

Quoi, vous ne sauriez l'écouter ? m'a dit mon oncle : vous êtes si vive à prendre parti pour....

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonymes, et par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture : la lettre paroissoit contenir une multitude d'accusations contre le pauvre criminel ; mais j'ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vu ; je n'explique point quels sont mes sentimens pour lui ; mais s'ils étoient tels qu'on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on retranche la cause qui nous unit lui et moi, et nous cesserons d'être unis. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat ; il ne me sera jamais rien de plus que ce M. Solmes.

Allons. — Continuez M. Solmes. —

Ecoutez, ma nièce, répétoit mon oncle. Mais à quoi bon cette lecture, Monsieur, ai-je dit? M. Solmes peut-il désavouer qu'il n'ait ses vues? et d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois? Oui, m'a dit mon oncle; mais ces faits et ce que M. Solmes est en état d'ajouter encore, forment la preuve la plus complète.... C'est donc sans preuves, ai-je répliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent, avec si peu de réserve, le caractère de M. Lovelace? Je vous prie, Monsieur, ne me donnez pas une trop bonne opinion de M. Lovelace; vous m'exposez à la prendre, lorsque je vous vois faire tant d'efforts pour le faire paroître coupable dans la bouche d'un adversaire qui ne se propose point assurément sa réforme, et qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, petite fille, a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme sans mœurs. — En vérité, ma chère, a dit ma tante, vous ne vérifiez que trop toutes nos craintes. Il est surprenant qu'une jeune personne d'honneur et de vertu, ait pris tant d'estime pour un homme du caractère le plus opposé.

Eh! très-chère Madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné d'être

aussi vertueux qu'il devroit l'être; mais si chacun avoit le malheur d'être recherché dans sa vie privée, par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne sais pas de qui la réputation seroit à couvert. J'aime un caractère vertueux, autant dans un homme que dans une femme. Je le crois nécessaire et d'un mérite égal dans les deux sexes; et si j'avois la liberté de disposer de moi, je le préférerois seul à la qualité de roi.

A quoi tient-il donc, a dit mon oncle...

Permettez-moi, Monsieur, ... mais j'ose dire qu'une infinité de gens, qui ont échappé à la censure, n'en ont pas plus de droit aux applaudissemens. Permettez-moi d'observer de plus, que M. Solmes lui-même peut n'être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n'est jamais venu jusqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices... Pardon, Monsieur, vous êtes présent... Le texte de l'écriture, où il est parlé de *jeter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baissé la vûe sans prononcer un seul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres dont il est exempt. Ce que je dis n'est pas pour le défendre ni pour vous accuser. Il n'est point d'homme parfaitement bon, ni parfaitement méchant. M. Lovelace, par exemple, passe

pour un homme implacable, et qui hait mes parens; je ne l'en estime pas davantage. Mais qu'il me soit permis de dire qu'ils ne le haïssent pas moins. M. Solmes n'est pas non plus sans ses antipathies; il en a même de très-fortes, et contre ses propres parens. Je ne vois pas que l'autre ait ce défaut, car il vit très-bien avec sa famille. Cependant, il peut avoir d'autres vices aussi grands; --- pour de plus odieux, je vous demande pardon, mais c'est ce qui me semble impossible, dans mon foible jugement; car que doit-on penser d'un homme qui déteste son propre sang?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiselle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce; vous ne l'êtes pas, Clary; ont-ils répondu tous trois à la fois.

Il se peut que je ne le sois pas, et je ne désire pas de l'être mieux, je n'y prends aucun intérêt. Mais le public, et la portion du public la plus juste vous accuse, Monsieur; et si le public est injuste à l'égard de l'un, ne peut-il pas l'être également à l'égard de l'autre? c'est tout ce que j'en veux conclure. Et c'est la plus grande marque du défaut de mérite, que de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le sien.

Le visage du pauvre Solmes, pendant tout ce temps, étoit couvert de confusion. Tous ses traits étoient déplacés par la violence de ses contorsions, et sa bouche

ni son nez ne me paroissoient plus au milieu de son visage. Je l'ai cru prêt à pleurer. Et s'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurois essayé d'en avoir pour lui.

Ils sont demeurés tous trois à se regarder en silence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit; et lorsqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit, qu'il étoit impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurois réduits tous deux au silence, si mon frère n'étoit venu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincelans de colère, et voici l'étrange langage par lequel il a débuté: « cette *causeuse*, je le vois, » avec son babil, vous a rendu muets. » Mais tenez ferme, M. Solmes. J'ai » entendu jusqu'au moindre mot; et je ne » vois point d'autre méthode pour vous » mettre de pair avec elle, que de lui » faire sentir votre pouvoir lorsque vous » serez son Maître, comme elle vous fait » essuyer aujourd'hui son insolence. »

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frère peut-il tenir à un homme un pareil langage de sa sœur!

« Il faut que je vous dise, Madame,
» que vous, vous encouragez une rebelle :
» oui, Madame, vous favorisez trop en
» elle l'arrogance de son sexe. Autrement,
» elle n'auroit pas osé fermer la bouche à
» son oncle par d'indignes réflexions sur
» lui, ni refuser d'écouter un ami, qui
» veut l'avertir du danger auquel son hon-
» neur est exposé de la part d'un libertin,
» dont elle a fait entendre ouvertement
» qu'elle veut réclamer la protection con-
» tre sa famille. »

J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions, Monsieur ! Comment osez-vous donner une pareille interprétation à ce que j'ai dit ?

Ma tante a pleuré de l'apostrophe qui lui a été adressée. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si ce sont là les remercimens que je dois attendre pour les peines que je me donne, j'ai fini. Votre père ne prendroit pas ce ton avec moi. Et je dirai que le conseil que vous avez insinué, est indigne d'un frère.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite avec moi. Je vois, par cet exemple de sa violence, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, ce discours auroit pu m'affecter. Mais vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit nécessaires pour

vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frère me fait sa cour pour vous.

Ah! .... Mademoiselle, je désavoue de toute mon ame la violence de M. Harlowe. Je ne vous rappellerai jamais....

Soyez tranquille, mon honnête Monsieur, je prendrai soin que vous n'en ayez jamais l'occasion.

Moins de violence, Clary, m'a dit mon oncle; -- mon neveu James, je vous trouve aussi blâmable que votre sœur.

Bella est entrée au même moment. Mon frère, a-t-elle dit, vous n'avez pas tenu votre promesse. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité et l'attachement de M. Solmes étoient moins connus de la petite personne, ce qui vous est échappé seroit inexcusable. Mon père vous demande, et vous aussi, ma tante; et vous, mon oncle; et M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils sont passés tous quatre dans l'appartement voisin. Je suis demeurée en silence, ne sachant que penser de cette nouvelle intervention de ma sœur. Mais elle ne m'a pas laissée long-temps dans l'incertitude. Dès qu'elle s'est vue seule avec moi, avançant son visage presque sur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'assez bas: ô perverse créature que tu es! que de peines tu nous causes à tous! C'est vous et mon frère, lui ai-je répondu, qui

vous en causez de bien volontaires. Rien ne vous oblige l'un et l'autre à vous mêler de mes intérêts. -- Elle a continué ses injures, mais toujours d'une voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire hausser un peu le ton, si je pouvois. Si je pouvois, ai-je dit! rien n'est si facile avec un esprit passionné. En effet, elle s'est emportée sans ménagement. Et ses clameurs ont aussi-tôt fait venir Miss Dolly. On vous demande de l'autre côté, Miss Harlowe. --- J'y vais dans l'instant, cousine Dolly. Mais bientôt s'étant attirée de moi une réponse froide et piquante, qu'elle n'a pu supporter, et qui lui a fait recommencer ses épithètes injurieuses, Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandoit absolument. --- Ce ne seroit pas moi par hasard qu'on demanderoit, Miss Dolly? La douce et bonne cousine n'a pu retenir ses larmes et a secoué la tête. (¶) « Rentrez devant moi, enfant, a dit » Bella, piquée de voir son attendrissement » pour moi, avec votre visage aigu comme » le croissant de la lune nouvelle : à quoi » bon ces pleurs et ce chagrin? voulez-» vous rendre vos joues encore plus vides » et plus maigres? (¶)

Je crois que Bella a reçu aussi quelques reproches lorsqu'elle est rentrée, et j'en ai jugé par sa réponse : « cette créature a des » expressions si piquantes, a-t-elle dit, qu'il

» est impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de tems pour respirer. M. Solmes est revenu seul prendre congé de moi, avec abondance de grimaces et de complimens. Mais il avoit été trop bien instruit et trop bien encouragé, pour me donner l'espérance qu'il abandonneroit ses prétentions. Il m'a suppliée de ne pas lui faire porter la peine des duretés dont il avoit été le triste témoin. Il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compassion.

Ce résultat, m'a-t-il dit, étoit que dans son malheur on lui donnoit encore des espérances; et quoique rebuté, dédaigné de moi, il étoit résolu de persévérer aussi long-tems qu'il me verroit fille, sans regretter des services, les plus longs et les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai dit dans les termes les plus forts, sur quoi il devoit compter. Il m'a répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la persévérance, et que tant que je ne serois pas à quelque autre, il devoit espérer. Quoi, lui ai-je dit, vous persistez encore, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées! Que mon frère fasse de cet aveu l'usage qu'il voudra.

« Il connoissoit mes principes. Il les » adoroit. Il étoit persuadé qu'il pouvoit » me rendre heureuse, et il n'étoit pas » moins sûr que j'aurois la volonté de » l'être. »

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vues : que si l'on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie ; je ne recevrois pas une ligne de sa main, je n'écouterois pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

« Il en étoit désespéré. Il seroit le plus » malheureux des hommes, si je persistois » dans cette résolution. Mais il ne doutoit » pas, que mon père et mes oncles ne pus- » sent m'engager à changer de sentimens. »

Jamais, jamais, Monsieur ; voilà de quoi vous devez être sûr.

« L'objet étoit digne de sa patience et » de tous les efforts qu'il étoit résolu de » tenter. »

A mes dépens, Monsieur, au prix de tout mon bonheur !

Il espéroit de me voir engagée quel- » que jour à penser autrement ; et alors il » a voulu m'étaler sa fortune, ses offres, » son affection ; protestant que jamais » homme n'avoit aimé d'une passsion aussi » sincère que celle qu'il avoit pour moi... »

Je lui ai fermé la bouche sur l'article de ses richesses : et quant à sa passion prétendue sincère : que fait votre amour, lui ai-je dit, à une jeune personne qui peut vous assurer qu'elle a pour vous *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, et je vous prie, quel est l'argument auquel cette déclaration sincère ne réponde pas d'avance ?

« Ma très-chère Demoiselle, que puis-je » dire ! --- Vous me voyez à vos pieds. ,, (¶) Et cette créature disgracieuse s'est jetée à genoux : ne me laissez pas vous supplier en vain (et il paroissoit dans un laid et odieux déserpoir), ne me traitez pas avec mépris. (¶)

Je lui ai dit : il m'est arrivé aussi, Monsieur, de fléchir inutilement les genoux, et plus d'une fois ; et je les fléchirai encore, et même devant vous, s'il y a tant de mérite dans cette posture ; pourvu que vous ne vous rendiez pas l'instrument d'un frère cruel, et de ses persécutions si peu méritées.

" Si les services de toute ma vie, si des » respects qui seront portés jusqu'à l'ado- » ration.... hélas ! Mademoiselle, vous » qui attendez, qui invoquez la pitié des » autres, vous n'en montrez aucune. »

Dois-je être cruelle à moi-même, pour montrer de la pitié pour vous ? Prenez mon bien, Monsieur, j'y consens de tout mon cœur, puisque vous êtes ici dans une si haute faveur ; et laissez seulement ma personne à ma disposition, je vous abandonne le reste. La miséricorde que vous demandez pour vous, montrez-la donc pour les autres.

" Si vous voulez parler de mes parens, » Mademoiselle, tout indignes qu'ils sont » de mon attention, ordonnez, et vos » volontés seront des loix en leur faveur. ,,

Qui, moi? Monsieur, que j'entreprenne de vous donner des entrailles que la nature vous a refusées? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parens, par le sacrifice du mien? La miséricorde que je vous demande, c'est pour moi-même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soyez assez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous voyez bien que mon aversion pour vous est invincible : dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher pour le mettre au hasard contre une antipathie si déclarée : dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres; et que par intérêt pour vous-même, autant que par pitié pour moi, vous ne voulez plus solliciter une main qu'il vous est impossible d'obtenir.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroyable monstre en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux, et se mordant la lèvre inférieure, pour me faire connoître qu'il pouvoit être un homme ferme. Votre haine, Mademoiselle, ne sera pas une objection pour moi; et je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir de vous montrer....

Que vous n'ayez le pouvoir, Monsieur...

Il s'en est tiré assez heureusement.... de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez pour moi, quoique tout le

monde vante la noblesse de votre cœur. Sa physionomie convenoit à sa colère ; elle paroît formée pour exprimer cette hideuse passion.

Au même instant, mon frère est rentré. Ma sœur, ma sœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez tout nouvellement entrepris ; il vous sied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons si vous accuserez les autres de tyrannie, après avoir si bien exercé la vôtre. Mais laissez-la, laissez-la, M. Solmes ; son règne est court. Vous la verrez bientôt assez humble et assez mortifiée : et alors comme la petite folle apprivoisée sentira les reproches de sa conscience, comme elle sera douce, comme elle vous suppliera d'oublier et de pardonner ! et le barbare frère contrefaisoit ma voix plaintive.

Il a continué ses outrages, tout en sortant brusquement sur l'ordre de rentrer que Chorey est venue lui signifier, et que lui avoit attiré sa violence. Dans la douleur et l'effroi d'un traitement si brutal, je passois d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser, en m'assurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frère. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, et j'agitois mon éventail, ou vous m'allez voir tomber sans connoissance ; en effet, je me suis crue prête à m'évanouir.

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abattement qu'il me voyoit. Il a profité même de ma situation, pour se saisir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pu l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces et ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en ai pu juger, et jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, et contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait souvenir heureusement de me tourner son dos que j'aspirois à voir.

Au moment de sa retraite, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le temps étoit court; néanmoins elle croyoit qu'on pourroit m'accorder jusqu'à samedi.

Elle m'a raconté que mon frère et ma sœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonstances, sur leur récit et sur celui de mon oncle Antonin, on s'est déterminé plus que jamais en faveur de

M. Solmes. Le misérable prétend lui-même, m'a-t-elle dit, que sa passion est plus forte pour moi qu'elle n'a jamais été, et que loin d'être rebuté par mes discours, il a trouvé des charmes à m'entendre. Il a vanté avec extase la bonne grace et l'air de dignité dont je ferai les honneurs de sa maison, et d'autres sots discours de ce genre, qui sont ou de son crû, ou de l'invention de Betty. Elle a conclu par dire : c'est à vous maintenant, Miss, à vous soumettre de bonne grace, et à faire vos conditions avec lui. Autrement, je vous dirai qu'à la place de M. Solmes, vous ne vous en trouveriez pas bien ; et quelle femme au monde, a ajouté cette insolente créature, aimera mieux se passionner pour un jeune libertin, que d'être adorée elle-même par un homme sage, et d'un caractère à l'être toujours ?

En sortant, elle m'a dit encore : vous avez eu bien du bonheur, Miss, je puis vous en assurer, et un bonheur bien étonnant d'avoir trouvé le moyen de cacher vos papiers. Vous devez bien vous imaginer, dit-elle, que je n'ignore pas que vous avez sans cesse la plume à la main : et comme vous apportez tous vos soins à m'en dérober la connoissance, je ne me crois pas obligée à vous garder le secret. Cependant, je n'aime point à nuire : je suis beaucoup plus portée à concilier. L'art de concilier est et a toujours été mon talent.

Si je vous voulois autant de mal que vous vous le figurez, peut-être ne seriez-vous plus dans cette maison : ce que je ne vous dis pas néanmoins, Miss, pour me faire un mérite auprès de vous ; car au fond, il seroit de votre avantage que l'affaire fût promptement terminée ; j'y trouverois le mien, moi et tout le monde ; cela est certain. Pour finir, je vous donnerai encore un avis : quoique votre départ soit prochain, votre plume et votre encre ne seront pas long-temps à votre disposition ; et lorsque vous aurez perdu cet *amusement*, on verra quel emploi un esprit aussi actif que le vôtre pourra faire de son temps.

Cet avis fait tant d'impression sur moi, que je vais commencer sur-le-champ à cacher en différens lieux, des plumes, de l'encre et du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis aller, j'ai quelques crayons noirs et rouges, qui me servent à dessiner ; et mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

Quel bonheur que je me sois débarrassée de mes écrits ! On a fait une recherche des plus exactes : je m'en apperçois au désordre où ils ont laissé tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime l'ordre, et que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même con-

fusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, et mal assortis, pour regarder par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés ; enfin je vois que rien ne leur est échappé. C'est au conseil de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma plume est tombée de ma main, de fatigue et de pesanteur, au mot d'*obligation*, je l'ai reprise, pour en compléter l'expression, et vous dire que je suis, votre très-*obligée* et très-fidelle amie,

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi 5 Avril, à 11 heures.

IL me faut profiter des momens où je puis vous écrire, et faire usage de mes provisions secrètes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu me trouver de plumes et de papier dans mon appartement. C'est un récit dont je vous donnerai bientôt le détail.

Il y a environ une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même temps un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que son impatience ne

le porte à quelque témérité, je lui apprends en quatre lignes : « que l'entrevue est finie, » et que je commence à me flatter que la » fermeté de mon refus fera perdre cou- » rage à M. Solmes et à ses protecteurs.

Quoique l'excès de mes fatigues, et la nuit que j'ai passée presque entière à vous écrire, m'aient fait demeurer au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, en sorte que je n'ai pu faire partir plutôt ma lettre, j'espère que vous la recevrez assez à temps, pour trouver celui de me répondre ce soir, ou demain de grand matin. Quelques lignes du moins, pour m'apprendre si je puis compter ou non sur l'indulgence de votre mère. Il est important pour moi d'avoir promptement sa décision, car ils sont résolus de m'enlever d'ici samedi au plus tard, pour la maison de mon oncle, et peut-être dès demain.

Je vais maintenant vous instruire de tout ce qui a précédé l'enlèvement de mon papier et de mes plumes, et de la manière dont on s'y est pris pour commettre ce nouvel acte de violence : j'abrègerai le plus qu'il me sera possible.

Ma tante, qui semble n'avoir plus d'autre maison que la nôtre, aussi bien que M. Solmes et mes deux oncles, est montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit qu'elle seroit bien aise que je voulusse entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'é-

claircir de plusieurs faits qui me convaincroient de la bassesse de son caractère, et qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari : que je serois libre de leur donner le degré de force qu'il me plairoit, et de les prendre même, si je voulois, au désavantage de M. Solmes, personnellement intéressé ; mais qu'il m'étoit avantageux de ne les pas ignorer, ne fût-ce que pour questionner indirectement M. Lovelace sur quelques-uns qui me regardoient directement.

Je lui ai répondu que j'étois indifférente sur ce qu'il pouvoit dire de moi, parce que j'étois sûre qu'ils ne pouvoient être à mon désavantage, et que M. Lovelace n'avoit aucune raison de m'attribuer l'aveugle empressement dont mes parens avoient eu l'injustice de m'accuser.

Il se donnoit, m'a-t-elle dit, de grands airs sur la noblesse de sa famille, et parloit de la nôtre avec mépris, comme s'il croyoit se rabaisser par une alliance avec nous. Je suis convenue que si ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne caractère de parler mal d'une famille, qui, à l'exception de la Pairie, n'étoit pas inférieure à la sienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paroissoit jeter moins d'honneur que de honte sur les descendans qui n'ont point assez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle ; qu'à la vérité l'ab-

surde orgueil de mon frère, qui lui faisoit déclarer de toutes parts qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute noblesse, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre: mais que si j'étois bien sûre que par une autre sorte d'orgueil aussi bas, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous insulter ou pour s'estimer trop, je le croirois aussi méprisable du côté du jugement qu'on le croyoit l'être par ses mœurs.

Elle a pris plaisir à me répéter qu'il s'étoit donné souvent ces libertés, avec l'offre de m'en fournir des preuves qui, dit-elle, me surprendroient.

J'ai répondu que quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes les sociétés, les principes de la justice commune sembloient demander qu'on approfondît à quelle occasion il s'étoit rendu coupable du reproche qu'on lui imputoit, et si les invectives de quelques-uns de mes parens, trop enflés de leurs richesses, qui leur faisoient peut-être mépriser tous les autres avantages, et nuire à leurs propres prétentions de noblesse pour décrier la sienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne soit pas aussi envenimée de notre côté que du sien?

Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui ? et quant à l'objection si souvent répétée, qu'il seroit un mauvais mari, croyez-vous qu'il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, sur-tout par mon frère et par ma sœur ?

Ah ! ma nièce, ah ! ma chère, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre cœur !

Peut-être vous trompez-vous, Madame. Mais en vérité, les pères et les mères, qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devroient se garder soigneusement de rien hasarder qui puisse lui faire une loi de générosité et d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en aversion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtasse l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, il ne peut y avoir aucun mal à vous laisser raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Malgré la rigueur avec laquelle vous l'avez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grace de l'entendre sur ce point.

Si vous croyez, Madame, qu'il soit à propos pour moi de l'entendre....

Oui, chère Clary, a-t-elle repris vivement, très-à-propos.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la bassesse de M. Lovelace ?

Oui, ma chère, et que vous êtes obligée de le détester.

Hé bien, Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'est pas besoin que je voie M. Solmes, lorsque le récit qu'il veut me faire sera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, Madame, ce qu'il a osé dire de moi.

Ma tante étoit dans le plus grand embarras. Cependant, après s'être un peu remise, je vois, m'a-t-elle dit, à quel point votre cœur est attaché. J'en suis affligée, Miss ; car je vous assure qu'on y fera peu d'attention. Vous serez nécessairement Mde. Solmes, et plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le consentement du cœur et le témoignage de la voix sont nécessaires au mariage, je suis sûre de n'être jamais mariée à M. Solmes. Et de quel excès quelques-uns de mes parens ne seront-ils pas responsables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la sienne, et pour l'y tenir jusqu'à la fin de la cérémonie, pendant qu'évanouie d'horreur, je serai peut-être sans sentiment tout le temps.

Quelle peinture romanesque me faites-vous d'un mariage forcé ? D'autres vous répondroient,

répondroient, ma nièce, que c'est justement celle de votre propre obstination.

Mon frère et ma sœur pourroient le dire; mais vous, Madame, je suis sûre que vous mettrez de la distinction entre l'opiniâtreté et l'antipathie.

L'antipathie supposée, ma chère, peut avoir sa source dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, Madame, et je souhaiterois que vous le connussiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois M. Solmes : on vous saura gré de cette complaisance, et elle vous servira plus que vous ne vous imaginez.

Pourquoi le voir, Madame ? Prend-il plaisir à s'entendre déclarer l'aversion que j'ai pour lui ? Se plaît-il à redoubler l'animosité de mes parens contre moi? O ruse! ô cruelle ambition de mon frère!

Ma tante m'a jeté un regard de pitié; comme pour entrer dans le sens de mon exclamation. Mais enfin croyez-vous que ce soit une suite inévitable ?...

Leur animosité redoublera nécessairement, Madame, s'ils s'offensent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteste pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compassion. Il vous adore; il est dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la manière cruelle dont

vous l'avez traité hier. Il ne parle de vous qu'avec transport.

Difforme créature ! ai-je pensé en moi-même : lui ! des transports !

Qu'il doit avoir un cœur cruel, ai-je repris, pour se faire un spectacle, une jouissance des maux auxquels il contribue si largement ! Mais je vois, je vois, Madame, que je suis regardée comme un *animal infortuné*, une proie destinée à faire le jouet de mon frère, de ma sœur et de M. Solmes. Ils ont tous, oui, tous, du plaisir à être cruels; et ils se font un délice de mes peines. Moi, Madame ! que je voie cet homme-là ! un homme si incapable de pitié ! Je ne le verrai pas, si je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel sens la vivacité de votre esprit vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes est rempli pour vous ! Tous vos emportemens d'hier, tous vos mépris n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable jusque dans vos rigueurs. Je vous réponds qu'il n'est pas aussi peu généreux que vous le pensez, et il n'a pas un cœur insensible. Allons, ma chère nièce, laissez-moi vous persuader ; votre père et votre mère s'y attendent de le voir encore une fois, et d'entendre ce qu'il a à vous dire.

Comment pourrois-je consentir à le voir encore, lorsque vous-même, Madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez

expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ses prétentions ; lorsque j'ai déclaré solemnellement que, si je consentois à le revoir, elle pouvoit être expliquée dans ce sens, et lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir ?

Vous auriez pu, Miss, m'épargner vos réflexions sur moi. Je vois que, d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remercimens à prétendre.

Elle est sortie à la hâte. -- Ma très-chère dame, en la suivant jusqu'à l'escalier. -- Elle a refusé de m'entendre ; et sa sortie précipitée a fait évader aussi quelque vil espion qui nous écoutoit, et que le bruit de sa retraite à pas furtifs m'a découvert.

A peine étois-je un peu remise de cette attaque, que Betty est montée : Miss, on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty ? - Que sais-je, Miss ? C'est peut-être votre sœur, peut-être votre frère. Je suis sûre qu'ils ne monteront point ici une seconde fois.

M. Solmes est-il parti ?

Je le crois, Miss : voudriez-vous qu'on le fît rappeler, m'a demandé l'insolente créature ?

Je suis descendue ; et qui pouvois-je trouver dans mon parloir, si ce n'étoit mon frère et M. Solmes ? Le dernier s'étoit caché derrière la porte ; en sorte que je ne

l'ai vu qu'après que mon frère, d'un air moqueur, m'a eu conduite par la main au milieu de la salle. Je l'ai apperçu, et j'ai frémi, comme à la vue d'un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary.-- Et de quoi encore, mon frère? De quoi, ma sœur? Il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprisant, et prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. --- Appelée encore pour servir de jouet, ai-je pensé en moi-même!

Mademoiselle, s'est hâté de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de parler, et il ne se trompoit pas, M. Lovelace est un antagoniste déclaré du mariage; il l'abhorre, et son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais...

Lâche délateur! lui ai-je dit en l'interrompant d'un ton fort vif, arrachant ma main de celle de mon frère, qui la tiroit insolemment pour l'offrir à M. Solmes; il n'a point pareil dessein: il ne l'oseroit pas; mais c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer.

La violente créature! s'est écrié mon frère. Mais vous n'êtes point encore partie, Miss, (en résistant aux efforts que je faisois pour me dégager.)

Que prétendez-vous, Monsieur, (en me débattant avec force contre lui) par cette violence, pour me retenir contre ma volonté? Vous ne vous en irez point,

fille emportée; et il a passé brutalement ses bras autour de moi. -- Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi cette manière féroce de me contraindre? Qu'il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frère pour une sœur, qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'efforts, qu'il a été forcé de lâcher ma main, en me disant : *va-t'en*, *Furie* ! Voyez quelle force l'opiniâtreté donne à une femme : il n'est pas possible de la retenir.-- Je me suis enfuie à ma chambre, et m'y suis enfermée sous la clé, tremblante et toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty est venue frapper brusquement, en me priant d'ouvrir, et demi hors d'haleine aussi. J'ai ouvert. Miséricorde! s'est-elle écriée. Ciel! quel tumulte dans la maison! (marchant à grands pas de côté et d'autre, et s'éventant avec son mouchoir;) des maîtres et des maîtresses en fureur; une jeune demoiselle si obstinée; un pauvre amant si soumis; des oncles enragés; Un... O Dieu! Dieu! quelle maison bouleversée! Et pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble? Parce qu'une jeune demoiselle peut être heureuse et ne le veut pas; parce qu'une jeune demoiselle veut un mari, et n'en veut pas. Quel désordre dans une maison qui avoit coutume d'être si paisible, si tranquille?

Elle a fait durer quelque temps cette scène, en se parlant à elle-même, tandis que, prenant patience sur ma chaise, et bien persuadée qu'elle n'etoit pas chargée d'une commission agréable pour moi, j'ai attendu la fin de ce beau soliloque.

Enfin, elle s'est tournée vers moi : je dois faire ce qu'on m'ordonne ; et ce n'est pas ma faute. Votre colère, Miss, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j'emporte votre plume et votre encre, et dans le moment même.

Par l'ordre de qui ?

De votre papa et de votre maman.

Qui m'assure que cet ordre vient d'eux ? Elle passoit déja dans mon cabinet : je l'ai devancée. Touchez à quelque chose ici, si vous l'osez. Miss Dolly est entrée à l'instant. Mademoiselle, Mademoiselle, m'a dit cette bonne et tendre cousine, les larmes aux yeux, et par mots entrecoupés ; il faut, hélas ! il faut remetre votre plume et votre encre à Betty, ou à moi.

Le faut-il, chère cousine ? Je vais donc vous les donner, à vous, mais ce ne sera point à cette effrontée. Et j'ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis désespérée, oui, désespérée, m'a dit la triste Miss, de ne vous apporter que des ordres fâcheux. Mais votre père ne veut plus vous souffrir dans sa maison. Il a juré que demain, ou samedi au plus tard, vous serez menée chez votre oncle Antonin. On ne vous enlève vos

plumes et votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir personne.

Cette chère fille m'a quittée de l'air le plus triste, chargée de mon écritoire garni et d'un paquet de plumes qu'on avoit observé dans la grande recherche d'hier, et qu'elle avoit reçu ordre de me demander particulièrement. C'est un bonheur que, n'ayant point eu besoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différens endroits, le paquet se soit trouvé entier; car je ne doute pas qu'ils n'eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée pour me raconter que ma mère est à présent aussi animée contre moi qu'aucun autre; que mon sort est décidé; que la violence de ma conduite ne m'a laissé aucun défenseur; que M. Solmes se mord les lèvres, murmure, et *paroît*, dit-elle, *rouler plus d'idées dans sa tête qu'il ne lui échappe de paroles*. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, malgré le dégoût que je lui ai montré, et qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chère, que cet homme soit un vrai sauvage?

Elle dit que mon oncle Harlowe a déclaré qu'à présent il m'abandonnoit, qu'il prend pitié de M. Solmes; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas se ressouvenir un jour de mon mépris; que mon oncle Antonin est d'avis, au contraire, que je

dois en porter la peine ; que, pour elle, (comme si elle appartenoit aussi à la famille) elle ne me cache pas qu'elle seroit assez du même avis.

Comme il ne me reste point d'autre voie que la sienne pour être informée de leurs discours et de leurs desseins, j'ai une patience que je n'aurois pas sans cela pour ses effronteries. Dans le vrai, il semble que mon frère et ma sœur l'admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée, pour me demander une phiole d'encre qu'ils se sont souvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j'espère qu'ils auront de facilité à m'accorder quelque délai.

Voilà, ma chère, quelle est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mère : si je perds cette ressource, j'ignore ce que je puis devenir, car qui sait, de momens en momens, à quoi votre malheureuse amie doit s'attendre.

LETTRE LXXX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi, à 4 heures après-midi.

JE reviens à l'instant du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venois de finir, et celles de M. Lovelace que je ne vous avois point envoyées. J'ai été surprise d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainsi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Je suis inquiète néanmoins que vous n'ayez pas encore la dernière ; mais je conçois que votre messager n'est pas toujours libre. Je ne laisserai pas de porter sur-le-champ tout ce que j'écrirai. Il ne faut pas que je garde à présent le moindre papier autour de moi, et je m'enferme pour écrire, dans la crainte d'être surprise, depuis qu'on ne me croit plus d'encre et de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent personnage. Elle me confirme qu'il ne se passe rien dans cette maison dont il ne soit informé, et presque sur-le-champ ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, et déposée apparemment lorsqu'on est venu le prendre. Cependant il me félicite d'avoir *établi*, dit-il, la fermeté de mon caractère dans cette occasion avec M. Solmes et mon oncle.

Il m'assure néanmoins " qu'ils sont plus
» déterminés que jamais à me domter. Il
» me complimente au nom de tous ses
» proches. Leur plus ardente envie, dit-il,
» est de me voir dans leur famille. Il me
» presse vivement de quitter cette maison,
» tandis que j'en ai le pouvoir. Il me
» demande encore la permission d'envoyer
» le carosse de son oncle, pour attendre
» mes ordres à la barrière qui mène au tail-
» lis voisin du parc.

» Il répète que les articles dépendront
» de ma volonté. Milord M*** et ses deux
» tantes se rendront garans de son honneur
» et de sa droiture. Mais, si je ne souhaite
» pas de choisir pour asyle la maison de
» l'une ou de l'autre de ses tantes, ni de le
» rendre le plus heureux des hommes aussi-
» tôt qu'il le désire et qu'il l'espère : il me
» propose de me retirer dans ma propre
» terre, et d'y accepter la garde et la protec-
» tion de Milord M***, jusqu'à l'arrivée de
» M. Morden. Il sait le moyen, dit-il, de m'y
» établir avec autant de facilité que d'hon-
» neur, et à la première invitation de ma
» part, elle sera remplie de toutes ses
» parentes. Madame Norton et Miss Howe
» se laisseront sans doute facilement enga-
» ger à venir y passer quelque temps avec
» moi. Plus d'obstacle alors, ni de prétexte
» aux chicanes, dès que j'y serai une fois
» entrée ; et si c'est ma volonté, il ne m'y
» rendra pas la moindre visite ; il ne se

» permettra point de me parler de mariage
» que la paix ne soit entièrement rétablie,
» qu'il n'ait employé toutes les méthodes
» que je lui prescrirai pour se réconcilier
» avec mes parens, que mon cousin ne
» soit arrivé, qu'on n'ait dressé des articles
» auxquels M. Morden ait donné son appro-
« bation, et que je ne sois satisfaite des
» preuves évidentes que j'aurois reçues de
» sa réforme. »

A l'égard de la répugnance qu'une personne de mon caractère peut sentir à quitter la maison paternelle, il observe, (et je crois son observation trop vraie) que « le
» traitement que j'essuie est dans la bouche
» de tout le monde. Cependant il m'assure
» que la voix publique est en ma faveur.
» Mes parens eux-mêmes, dit-il, s'atten-
» dent que je me ferai justice; sans quoi
» quel motif auroient-ils pour me tenir
» dans une espèce de prison? Il prétend
» que, traitée comme je le suis, l'indé-
» pendance à laquelle j'ai droit est une rai-
» son qui suffit pour me justifier de quitter
» leur maison pour aller dans la mienne,
» si c'est le parti auquel je veux m'atta-
» cher; ou pour prendre possession de ma
» terre, si je choisis un autre asyle; que
» toute la disgrace que ma réputation peut
» recevoir, la conduite de mes parens l'au-
» roit déja jetée sur moi; que mon honneur
» ne sauroit m'intéresser plus que lui-même
» et tous les siens, s'il peut avoir le bon-

» heur de me voir à lui pour jamais, et
» s'il est question, dit-il, de suppléer à la
» perte de ma propre famille, il ose pen-
» ser qu'il y en a peu d'aussi propres à la
» remplacer que la sienne, par quelque
» voie que je lui fasse l'honneur d'accepter
» sa protection et ses services.

» Mais il proteste qu'à toutes sortes de
» risques, il empêchera que je ne sois me-
» née chez mon oncle, parce qu'il est sûr
» de me perdre sans ressource, si j'entre
» une fois dans cette maison. Il m'apprend
» que mon frère, ma sœur et M. Solmes
» doivent s'y trouver pour me recevoir;
» que mon père et ma mère n'approche-
» ront pas de moi que la célébration ne
» soit finie; mais qu'ensuite ils paroîtront
» tous deux, dans l'espérance de me ré-
» concilier avec mon odieux mari, en me
» représentant les obligations et les loix
» sacrées d'un double devoir. »

Hélas! ma chère, avec quelle violence suis-je poussée d'un côté, et attirée de l'autre! Ce dernier avis n'a que trop de vraisemblance: chaque pas qui se fait ici semble tendre à ce but; et ne me l'a-t-on pas presque ouvertement déclaré?

Il avoue que « sur ces intelligences il
» a déja pris ses mesures; mais que, par
» considération pour moi, (car je dois
» supposer, dit-il, qu'il ne leur doit aucun
» sacrifice de ses ressentimens) il désire si
» vivement d'éviter les voies extrêmes,

» qu'il a souffert qu'une personne, qu'ils » sont loin de soupçonner, découvre » comme par hasard à mes parens quelles » sont ses résolutions, s'ils persistent dans » le dessein de me conduire malgré moi » chez mon oncle. Son espérance, dit-il, » est que la crainte de quelque évènement » tragique pourra leur faire changer de » mesures; et cependant il sent à merveille » qu'il s'expose par un avis de cette con- » séquence au risque de voir redoubler » leur garde, si leurs alarmes ne produi- » soient pas l'effet qu'il espère. „

Quel homme dangereux et entreprenant, ma chère !

“ Il me demande quelques lignes de » réponse, ou ce soir, ou demain matin. » S'il ne reçoit pas cette faveur, il en con- » clura, d'après sa connoissance des réso- » lutions déterminées de mes parens, » que je suis gardée encore plus étroite- » ment, et qu'il n'a pas un moment à per- » dre pour agir dans cette supposition. „

Vous verrez par cet extrait, comme par sa lettre précédente, qui est à-peu-près dans le même langage, combien il tire d'avantages de ma situation, dans ses offres, dans ses déclarations, et même dans ses menaces, que je me garderois bien de souffrir sans une raison aussi forte.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque parti, si je ne veux pas me trouver bientôt dans l'im-

possibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions et de ses intelligences. Je me serois épargné la peine d'en faire un extrait, si cette pensée m'étoit venue plutôt, et si j'avois fait réflexion aussi qu'il ne doit plus me rester d'écrits entre les mains.

Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre. (*) Me jeter sous la protection de sa famille, est une démarche dont je ne soutiens pas l'idée... Mais je n'examinerai pas sérieusement ses propositions, que je n'aie reçu votre réponse. Il est certain que de la bonté de votre mère dépendent les seules espérances auxquelles je puisse m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection à laquelle je puisse recourir plus honorablement qu'à la sienne, d'autant plus que ma fuite alors ne seroit point une brêche irréparable ; comme elle le seroit si je fuyois dans le sein de sa famille, et que je pourrois retourner chez mon père à des conditions qui me délivreroient de Solmes, sans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne vise point à l'indépendance ; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mère : quoique j'eusse le droit de me

(*) En conséquence, elle envoie la lettre de M. Lovelace : mais comme l'extrait contient ce qu'il y a de plus intéressant, on l'omet ici.

faire mettre en possession de la terre de mon grand-père, si j'en étois à insister sur ce point (dans l'étendue au moins, je ne voudrois rien de plus, dont mon frère jouit du sien dans la terre qu'on lui a léguée.)

Dieu me préserve de me croire jamais dégagée du joug raisonnable de l'autorité paternelle, quelque droit que m'ait pu donner le testament de mon grand-père! Le bon vieillard m'a laissé sa terre comme une récompense de ma soumission et de mon respect, et n'a pas eu dessein de m'élever au-dessus de mon devoir. Cette réflexion, qu'on m'a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre aux vues d'un legs si précieux pour moi. O que mes parens connussent le fond de mon cœur! qu'ils en eussent du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! car je le répète encore, si mon cœur ne me trompe pas moi-même, il n'est pas changé, quoique celui de mes parens le soit étrangement!

Que votre mère vous permette seulement de m'envoyer son carosse, ou une chaise, au même lieu où M. Lovelace propose de faire venir celui de son oncle; dans la persécution, dans les terreurs où je suis, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Placez-moi où vous voudrez, comme je vous l'ai déja dit: dans une cabane, dans un grenier, dans quel-

que lieu que ce soit, déguisée en servante, ou sous le nom, si vous voulez, de la sœur d'un de vos gens; de façon que je puisse seulement éviter, d'un côté M. Solmes, et de l'autre la disgrace de chercher un refuge dans la famille d'un homme qui est en guerre avec la mienne, et alors je me trouverai en quelque sorte heureuse, et contente de mon sort! s'il faut que votre mère me refuse, quel asyle, quelle espérance me reste-t-il au monde! très-chère Miss Howe, secourez de vos conseils votre malheureuse amie.

J'avois quitté la plume. L'excès de mon inquiétude m'a fait craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. Je suis descendue au jardin, pour essayer de rendre un peu de calme à mon esprit en changeant de scène. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des noisetiers, que Betty est venue à moi: prenez garde, Miss! voici votre père, voici votre oncle Antonin, mon jeune maître et ma jeune maîtresse, qui viennent se promener dans le jardin; et votre père m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me suis jetée dans une allée de traverse, et me suis cachée derrière l'allée d'ifs, en voyant paroître ma sœur; je suis restée là à attendre qu'ils fussent passés. Je crois que ma mère n'est pas en

bonne santé. Ma mère garde sa chambre. S'il arrivoit qu'elle se trouvât plus mal, ce seroit un surcroît de malheur pour moi, dans l'idée que ma prétendue désobéissance auroit fait trop d'impression sur son cœur.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère, quelles ont été mes agitations, derrière cette haie, en voyant mon père si près de moi. J'ai eu du plaisir à le regarder au travers des branches comme il passoit; mais j'ai tremblé dans tous mes membres, lorsque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles : " mon fils et vous » Bella, et vous, mon frère, je vous aban- » donne entièrement la conclusion de » cette affaire. „ Il étoit question de moi, je n'en puis douter. Cependant, pourquoi me suis-je sentie si émue, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis abandonnée à la cruauté de mon frère et de ma sœur?

Pendant que mon père étoit au jardin, j'ai fait présenter mes respects à ma mère et demander l'état de sa santé, par Chorey, que le hasard m'a fait rencontrer sur l'escalier; car, à l'exception de ma geolière, aucun des domestiques n'ose se trouver sur mon passage. J'ai reçu une réponse si mortifiante, que je me suis repentie de mon message, mais non pas de mon inquiétude sur une santé si chère. « Qu'elle » se dispense de s'informer des maux » dont elle est la cause. Je ne veux rece-

» voir d'elle aucun compliment. » --- Voilà sa dure réponse.

Elle est bien dure, ma chère! vous conviendrez qu'elle est bien dure.

J'ai le plaisir d'apprendre que ma mère est déja mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle elle n'est que trop sujette. On espère qu'elle est passée. Plaise au ciel qu'elle le soit! tout le mal qui arrive dans cette maison, est rejeté sur moi.

Une si bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonstance fort désagréable : Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire savoir que mes promenades au jardin et mes visites à ma volière deviennent suspectes, et que si je demeure ici jusqu'à samedi ou lundi, elles me seront interdites. Peut-être n'a-t-on dessein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. Ma mère a chargé aussi Betty de me dire, si je me plaignois de ces ordres, et de n'avoir plus la liberté d'écrire, « que la » lecture m'étoit à présent plus convenable que l'écriture : que l'une pouvoit » m'instruire de mon devoir, au lieu » que l'autre, en considérant la personne » avec laquelle on me supposoit en correspondance, ne servoit qu'à m'endurcir » dans l'obstination : que mes ouvrages » d'aiguille me seroient plus utiles que » ces promenades si fréquentes, qu'on

» me voyoit faire dans toutes sortes de » temps. »

Ainsi, ma chère, si je ne me hâte pas de prendre une résolution, je me trouverai dans l'impuissance absolue d'éviter le malheur qui me menace, et je perdrai la consolation de vous communiquer mes peines.

Mercredi au soir.

Tout est en désordre dans la maison. Betty fait l'office d'espion dedans et dehors. On dresse quelque machine, que je ne devine pas. Je suis déja fort malade de corps, autant que d'esprit. Réellement, je me sens le cœur malade.

Je veux descendre, quoiqu'il soit presque nuit; sous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il est impossible à présent que vous n'ayez pas reçu mes deux dernières lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, si je le puis, avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre sous la même enveloppe; de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon Dieu, que vais-je devenir! tout le monde est dans un mouvement étrange! J'entends fermer brusquement les portes. On ne fait que passer précipitamment d'un appartement à l'autre. Betty, avec son air effrayé, est montée deux fois chez moi dans l'espace d'une demi-heure; me regardant en silence, comme si j'étois menacée de quelque violence extraordinaire;

rappelée la seconde fois par Chorey, avec précipitation, et me quittant avec des regards et des gestes encore plus expressifs ; peut-être n'est-il question de rien qui mérite mes craintes.... J'entends revenir Betty, avec ses exclamations, ses soupirs affectés, et ses... *ô seigneur, seigneur !*

L'insolente fille m'a jeté quelque phrases encore plus obscures. Elle refuse de s'expliquer. « Supposons, m'a-t-elle dit, » que cette jolie aventure finisse par le » meurtre ; je me repentirois toute ma vie » de mon opposition, autant qu'elle en » peut juger. Des parens ne souffrent point » qu'on leur enlève leurs enfans avec » cette impudence : et il ne convient pas » qu'ils le souffrent. Le coup pourra re- » tomber *sur moi*, lorsque je m'y atten- » drai le moins. »

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair des mots ténébreux et équivoques de cette impertinente. Peut-être sont-ils dans les premières alarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner secrètement, sans doute par son vil espion à double face, du dessein où il est d'empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, qu'elle doit en effet les irriter ! Mais, moi ! comme je suis poussée, ballotée ! ainsi qu'une feuille abandonnée aux vents, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'égoïsme, et

de toutes les passions d'autrui ; lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l'un ou de l'autre parti ! Une malheureuse correspondance, je peux bien lui donner ce nom, dans laquelle je me suis trouvée engagée malgré moi, par l'espérance de prévenir des malheurs, est devenue la source de cent mesures indiscrètes sur lesquelles je n'ai pas été consultée, quoique je sois si fort intéressée dans les suites qui peuvent résulter des troubles actuels. Pressée entre la violence de ce téméraire et celle de mes parens, je me trouve également en danger des deux côtés.

(¶) Ah ! ma chère ! qu'est-ce que la sagesse mondaine ! que le comble de la folie ! -- moi la dernière, ou du moins la plus jeune de ma famille, me jeter moi-même entre le choc de ces caractères ingouvernables ! et par-là interpréter peut-être les desseins de la providence, qui pourroit se proposer de faire servir l'acharnement de ces ennemis furieux à leur propre punition. Et dans ce cas, quelle présomption à moi ! en vérité, ma chère amie, j'ai bien peur de m'être donné trop d'importance. Mais, quoi qu'il en soit, il est bon, quand les calamités tombent sur notre tête, que nous jettions un regard sur nous-mêmes, pour nous remplir d'une crainte salutaire. (♭)

Si je ne trouve pas le moment de porter

cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il est, j'y ajouterai les nouveaux évènemens, suivant l'occasion.

CL. HARLOWE.

Les deux lignes suivantes furent écrites au-dessous de l'adresse, dans la volière, avec un crayon.

Mes deux lettres encore ici ! quelle est ma surprise : je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mère et vous.

LETTRE LXXXI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin, 6 Avril.

J'AI vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le succès de l'entrevue entre Solmes et vous ; jamais incertitude plus intéressante n'a causé une plus vive impatience.

Dans la malheureuse situation où est ma chère amie, c'est un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a de ma part la moindre apparence de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'espérance qu'il trouveroit quelque chose au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu jusqu'à dix heures, et ne trouvant rien il revint. Ensuite ma mère le chargea d'une lettre pour

M. Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre avant trois heures, le seul temps de la journée où on le trouve chez lui, avec ordre d'apporter sur-le-champ la réponse. Vous connoissez la distance considérable de sa maison au château d'Harlowe. Robert n'eut que le temps de faire sa commission, et il revint si tard, qu'il étoit impossible de le renvoyer. Je lui donnai ordre seulement de partir ce matin avant le jour; et s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toute bride.

L'impatience m'a fait passer une fort mauvaise nuit. Agitée par l'insomnie, je suis demeurée au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, et je ne faisois qu'en sortir, lorsque Catherine est entrée avec vos trois lettres que Robert lui avoit remises. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu; et quoiqu'assez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant souvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix (mais étant seule) contre les démons infernaux auxquels vous êtes livrée.

Que mon cœur se soulève contr'eux tous! quelle déplorable bassesse dans leur dessein d'encourager Solmes par la petite ruse de cette entrevue, qu'ils vous ont extorquée! Je suis fâchée, très-fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette molesse à son propre jugement! Et non contente de cette foiblesse, se rendre

l'instrument actif de la malignité des autres ! Mais voilà le monde ; voilà aussi comme est ma mère. Après sa fille, il n'y a personne qu'elle estime autant que vous ; cependant, on en revient toujours à dire : *Nancy*, *pourquoi nous mêler des affaires d'autrui ?*

D'autrui ! que je hais ce mot misérable, lorsqu'il est question de l'intérêt d'une amie, et d'accorder une protection qui peut être si importante pour elle, sans courir presque aucun risque pour soi-même !

Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas autant de vous ; ni eux non plus, j'en suis bien sûre : et peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, si l'avis de Lovelace, sur l'appartement destiné à la *nourrice*, n'avoit un peu servi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le misérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur ce seroit pour lui d'être le mari d'une telle femme ! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Oui, cet homme là, comme vous dites, doit être un vrai sauvage. Cependant, il est moins blâmable dans sa persévérance, que ceux de votre famille pour lesquels vous avez le plus de respect, ne le sont dans la leur.

Il est heureux pour moi, comme je l'ai répété souvent, de n'être point exposée à des attaques et des épreuves de cette

nature. Il y auroit long-temps, peut-être, que j'aurois suivi le conseil de votre cousine! Mais je n'ose toucher cette corde. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendresse qu'elle vous a marquée.

Je ne sais que vous dire de Lovelace, ni que penser de ses promesses et de ses propositions. Il est certain que toute sa famille a pour vous les sentimens d'une haute estime. Les dames sont des personnes d'une réputation intacte. Milord M*** aussi est un homme d'honneur, du moins comme le sont généralement des *hommes et des Pairs*. A toute autre que vous, je ne serois pas embarrassée de donner des conseils. Mais on attend de vous une conduite si parfaite! votre mérite jette un éclat si extraordinaire! Quitter la maison de votre père, et vous jeter sous la protection d'une famille qui, tout honorable qu'elle est, a dans son sein un homme dont on peut penser que la personne, les qualités brillantes, les vues et les déclarations ont engagé votre plus forte estime! Il me semble que je vous conseillerois plus volontiers de vous rendre secrètement à Londres, et de ne laisser savoir où vous êtes, ni à lui, ni à aucune autre personne qu'à moi, jusqu'au retour de M. Morden.

Vous laisser mener chez votre oncle, c'est une nouvelle prison dont il faut vous garantir, si vous pouvez l'éviter. Il ne faut pas non plus épouser Solmes, c'est ce qu'il

y a de plus certain ; non-seulement à raison de son indignité à tous égards, mais encore à cause de votre aversion, si ouvertement déclarée pour lui, que tout le monde en est instruit ; tout le monde en parle, comme on fait aussi du goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation et la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace et le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espère que nous aurons le temps de prendre de justes mesures pour votre départ, et pour vous procurer dans cette ville un logement convenable. Pour gagner du temps, il vous faut nécessairement pallier un peu, et entrer dans quelque espèce de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Dans la nécessité qui vous pousse, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de sacrifier un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi auprès de ma mère. J'en suis extrêmement mortifiée, et confuse d'avoir été si fort trompée dans mon attente. Nous avons eu là-dessus des discussions fort vives. Mais outre le misérable argument, *de ne pas se mêler des affaires d'autrui*, elle en revient toujours à son principe « que votre devoir » est d'obéir. Telle a toujours été son opi-

» nion, dit-elle. Des filles doivent se sou-
» mettre sans réserve à la volonté de leurs
» parens, sur l'article important du mariage.
» Elle s'est gouvernée elle-même par cette
» règle, en épousant mon père, qui fut
» d'abord le choix de sa famille plus que le
» sien. » Voilà ce qu'elle fait valoir sans cesse en faveur de son Hickman, comme en faveur de Solmes contre vous. Je ne dois pas douter, puisqu'elle le dit, que sa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. J'ai encore une raison de plus pour le croire; et vous la saurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre. -- C'est que ce mariage n'a pas été aussi heureux qu'on pouvoit l'espérer, lorsqu'en se mariant on se préfère l'un l'autre à tout le reste du monde.

Je connois quelqu'un qui ne se trouvera pas mieux, je vous assure, de cette double politique de ma mère; puisqu'elle se croit obligée de lui rapporter si soigneusement ses vues et ses démarches, il est assez juste qu'il souffre un peu de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois si fort à cœur.

Examinez, voyez, ma chère, en quoi je puis vous servir : si vous y consentez, je proteste que je suis prête à partir secrètement avec vous, et à vivre et mourir ensemble. Pensez-y. Perfectionnez, approfondissez cette idée, et donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt... Eh que m'importe le déjeûner, au milieu du sujet si intéressant qui m'occupe ?

J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres est le plus sûr endroit de l'univers. Il n'est rien sorti de ma plume que je ne sois résolue d'exécuter à votre premier signal. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles se font honneur d'y exciter les hommes : mais ici, ce que je propose, n'a rien qui ressemble à cela. C'est me mettre en état d'accomplir un devoir, en servant et en consolant une chère et digne amie, opprimée sous des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'est annoblir, je puis le dire, votre chère Anne Howe, que de lui permettre de devenir votre compagne dans l'affliction..

J'engagerois ma vie, que nous ne serons pas un mois à Londres sans voir tous les obstacles surmontés, avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répèterai encore ce que je vous ai dit tant de fois : les auteurs de vos persécutions n'auroient jamais eu la hardiesse de déployer contre vous leurs systêmes intéressés, s'ils n'avoient pas compté sur la douceur de votre naturel. A présent qu'ils ont été trop loin, et qu'ils ont engagé la *vieille autorité*, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira) ni l'un ni les autres ne

savent comment faire pour reculer honnêtement. Lorsqu'ils vous verront hors de leurs atteintes, et qu'ils apprendront que je suis avec vous, vous verrez avec quelle confusion ils feront rentrer leurs odieuses cornes.

Cependant je regrette que vous n'ayez pas écrit à M. Morden, aussi-tôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Je vais être bien impatiente de savoir s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle. Je me souviens que l'intendant congédié de Milord M.... donnoit à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchans que lui-même, dont le canton se réjouissoit toujours d'être délivré. On m'assure qu'il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laissera pas mener paisiblement chez votre oncle. A qui resterez-vous, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans ? je tremble pour vous de la seule idée des suites que peut avoir un combat dans cette occasion. Lovelace croit se devoir une vengeance sur quelques-uns d'eux : et c'est ce qui redouble mon chagrin, de m'être vu refuser par ma mère la protection que j'avois si à cœur de vous procurer.

Ma mère ne voudra pas déjeûner sans moi. Une querelle a quelquefois ses avantages. Cependant trop comme trop peu d'affection sont deux excès qui, je crois, ne valent pas mieux l'un que l'autre.

Nous venons d'avoir un nouveau choc. En vérité, ma chère, elle est d'une.... d'une.... quel terme honnête pourrai-je trouver?... *d'un esprit impossible à persuader.* Il faut bien qu'elle en soit quitte avec moi pour un terme si doux.

Comment se nommoit cet ancien Grec, de qui l'on disoit; qu'il gouvernoit Athènes, qu'il étoit gouverné par sa femme, et sa femme par son fils? Ce n'a pas été la faute de ma mère, (vous savez que c'est à vous que j'écris) si elle ne gouvernoit pas mon père. Mais moi, je ne suis qu'une fille! Cependant, j'avoue qu'en me mettant en tête de l'emporter sur un point, je n'aurois pas cru mon pouvoir aussi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma chère! il faudra bien qu'il vienne des temps plus heureux, et ils ne sont pas éloignés. Des cordes si tendues ne peuvent se soutenir long-temps dans cet effort; il faut qu'elles rompent ou qu'elles se relâchent: dans l'une ou l'autre supposition, la certitude est préférable à l'état d'incertitude.

Un mot encore.

Ma conscience me dit que vous devez choisir entre ces deux alternatives, ou de consentir à nous rendre toutes deux secrètement à Londres; et dans ce cas, je me charge de la voiture et d'aller vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous pro-

pose pour le carosse de son oncle, ou bien de vous mettre sous la protection de Milord M.... et des dames de sa famille.

Vous avez à la vérité un troisième parti, en vous supposant absolument déterminée contre Solmes, c'est de joindre Lovelace, et de vous marier sur-le-champ.

Quel que soit votre choix, vous aurez cette excuse aux yeux du public et à vos propres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous serez conduite avec uniformité sur le même principe, qui est de choisir le moindre mal, dans l'espérance d'en éviter un plus grand.

Adieu ! que le ciel inspire à ma tendre amie le parti le plus digne d'elle ! c'est la prière fervente de sa fidèle

ANNE HOWE.

LETTRE LXXXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 6 Avril.

JE vous remercie, ma très-chère amie, du soin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, et pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée, si cela avoit dépendu de vous.

Cette protection, sans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à souhaiter. Mais je reconnois que mes désirs, excités d'abord par votre amitié, étoient moins soutenus par une espérance raisonnable du succès, que par le désespoir même de trouver d'autres ressources, jetant mes regards autour de moi, et ne pouvant décider ce que je devois, ce que je pouvois faire, dans une position si malheureuse. En effet, pourquoi s'embarrasseroit-on des affaires d'autrui, lorsqu'on peut l'éviter?

Toute ma consolation, comme je ne cesse pas de le répéter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans cette infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas osé lever les yeux vers personne, et en attendre du secours et de la protection, ni vers vous-même, pour m'excuser de l'embarras que je vous ai donné. Cependant, nous n'avons pas droit d'en vouloir à une personne qui ne fait pas pour nous, ou pour notre amie, ce qu'elle croit ne devoir pas faire, et ce qu'elle est absolument libre d'accorder ou de refuser. A plus forte raison, ne devez-vous pas être offensée qu'une mère aussi prudente que la vôtre, ne juge pas à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, et contre son jugement, comme je crois pouvoir le

dire ; si mon père, ma mère et mes oncles, qui m'aimoient autrefois si tendrement, peuvent se liguer si violemment contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mère, pour résister à leurs volontés ?

En vérité, ma tendre amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature, un exemple signalé de malheur ; car ne voyez-vous pas comme les vagues de l'affliction s'amassent et roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible ?

Jusqu'à ces derniers temps d'agitation, nous avions tous été trop heureux, nous ne connoissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins, que ceux que nous nous donnions nous-mêmes par l'active et surabondante *végétation*, passez-moi ce mot, de nos désirs. Environnés de nos trésors et de nos richesses, aussi-tôt entassées qu'acquises, nous paroissions nous croire inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisois l'orgueil de tous mes parens ; et je me *glorifiois moi-même dans mes propres avantages*. Qui sait ce que la justice du ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, et pour nous amener à établir notre confiance sur de meilleurs fondemens que ceux où se reposoit notre présomption ?

(¶) J'aurois bien peu profité des visites *de conversation*, dont l'honnête docteur Lewin avoit coutume de m'honorer, et des principes inculqués de bonne heure dans ma jeune ame, par la digne Mde. Norton, principes qu'elle tenoit de la grande expérience de son père, autant que de ses propres réflexions ; si je ne savois pas reporter ainsi mes pensées sur le passé, et raisonner avec moi-même, dans une situation aussi étrange que l'est la nôtre ; je puis bien la nommer *étrange*, car ne voyez-vous pas, ma chère, comme nous sommes tous entraînés, pour ainsi dire, par une sorte de fatalité à laquelle aucun de nous ne peut résister ? et cependant notre situation, avec toute l'apparence d'un châtiment du ciel, n'en est pas moins notre seul et libre ouvrage. Nos parens ne voient-ils pas leurs enfans, qui donnoient de si heureuses espérances, et dont ils attendoient une continuité de bonheur qui devoit s'étendre dans toutes les branches de la famille, à l'époque même où ils entrent dans l'âge de réaliser ces espérances, se soulever, le visage en fureur, les uns contre les autres, et arracher pour ainsi dire, par la racine, tous les germes de prospérité, au moment où ils étoient prêts à donner leurs fruits ? (♭)

Votre partiale amitié vous portera toujours à m'absoudre de toutes fautes *capitales* ou *volontaires*. Mais hélas ! ma chère,

mes disgraces commencent à m'humilier assez, pour me faire tourner sur moi-meme mes yeux trop remplis de vaines illusions, et les plonger vers le fond de mon cœur. Et qu'y ai-je découvert? plus de vanité, ma chère amie, plus d'orgueil secret que je n'aurois cru en cacher dans ce cœur que je négligeois d'approfondir.

Si je suis choisie pour être ma punition et celle d'une famille, dont l'autre jour encore on me nommoit l'ornement, priez pour moi, ma chère, demandez au ciel que je ne sois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même; et qu'il me reste la force de soutenir mon caractère, de manière à éviter du moins de me rendre coupable de fautes volontaires et réfléchies. Que la volonté de la providence s'accomplisse dans tout le reste. Que je suive, sans impatience et sans répugnance, l'impulsion que je recevrai d'elle. Je ne vivrai pas toujours. Fasse le ciel seulement que la dernière scène de ma vie soit heureuse!

Mais je ne veux pas, ma très-chère amie, vous attrister par des réflexions si sombres. Je veux les renfermer toutes dans moi-même. J'ai sûrement une ame qui ne manque point d'espace pour les contenir. Mes peines sont trop aiguës pour être de longue durée. La crise approche. Vous me donnez l'espérance d'un temps plus heureux. Je *veux* espérer.

Cependant l'impatience me prend quel-

quefois, en me voyant poussée comme je le suis, ma réputation si dépréciée, si rabaissée, que dans la supposition du plus heureux avenir, je ne pourrois sans honte lever la tête et montrer mon visage au public! et le tout par l'instigation d'un frère intéressé et d'une sœur jalouse.

Arrêtons. Appelons la réflexion au secours. Ces cuisans retours sur moi-même ou sur autrui ne viennent-ils pas de l'orgueil secret que je viens de censurer? Déja si impatiente! J'étois si résignée il n'y a qu'un moment, si disposée à profiter de ma disgrace, et des réflexions qu'elle faisoit naître! -- oui. Mais il est difficile, bien difficile, de soumettre un cœur aigri et plein d'amertume, sur-tout dans les plus rudes instans de l'épreuve! ô frère cruel!... mais quoi! mon impatience renaît? Je veux quitter une plume que je suis si peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, et qui pourroit m'entraîner dans des erreurs encore plus punissables.



Je reprends un sujet dont je ne puis m'écarter dix minutes de suite, rappelée surtout, comme je le suis, par les trois alternatives qui font la conclusion de votre dernière lettre.

A la première, c'est-à-dire à la proposition de me réfugier à Londres, je répondrai que l'offre dont elle est accompagnée, me remplit d'épouvante. Assurément, ma chère, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d'indulgence par un mère qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement pareille proposition. Que je serois une misérable créature si j'y pouvois prêter l'oreille un seul instant! Moi, devenir l'occasion du malheur d'une si bonne mère pour le reste de ses jours, et qui peut-être, les abrègeroit! Vous *annoblir*, mon cher amour! ah! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, douteuse et secrète dans ses motifs, quand ils seroient par eux-mêmes excusables, seroit propre au contraire à vous avilir! Mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée: passons, passons pour votre propre intérêt.

A l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M.... et des dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déja fait, que sans pouvoir me déguiser à moi-même, qu'aux yeux du public, ce seroit me mettre en effet sous celle de M. Lovelace même; je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il étoit bien évident qu'il ne me reste pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre et honnête pour m'établir dans ma maison. Il ajoute qu'il la remplira bientôt de dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur visite. C'est une proposition que je trouve fort inconsidérée, et sur laquelle je ne puis guère m'expliquer avec lui. Ne seroit-ce pas m'établir, tête levée, dans l'indépendance ? si j'étois femme à l'écouter, sans jeter la vue plus loin sur les suites naturelles où m'entraîneroit un pareil conseil, dans combien d'actions violentes pourroient m'engager de douces et flatteuses paroles ! car, quel autre moyen de me mettre en possession de ma terre, que par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je serois disposée à y recourir, ce qui ne sera jamais, ou par la force ouverte, en chassant les personnes de confiance, que mon père y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles ; gens qui lui sont dévoués et qui ont reçu depuis peu, je le sais, de bonnes instructions de mon frère ?

Votre troisième alternative de joindre et d'épouser Lovelace, sur-le-champ... un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me satisfaire.... Une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de pardon ni de réconcilia-

tion avec ma famille, ... et contre laquelle mille objections s'élèvent dans mon esprit; .... c'est à quoi il ne faut pas penser.

Le parti qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, si je dois être poussée jusqu'à cette extrêmité, c'est de me réfugier à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur, dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement, aveuglée par la plus tendre amitié. Si je pouvois arriver sûrement à Londres, et trouver une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, et libre de traiter avec mes parens; ou s'ils me rejetoient de leur sein, et qu'il ne me restât pas d'autre ressource, de composer avec lui, supposé que M. Morden, à son arrivée, dût se ranger du parti de ma famille. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre de me réduire au célibat, en renonçant à Lovelace; et lorsqu'ils me la verroient renouveler en pleine liberté, ils seroient convaincus du moins que je la faisois de bonne foi. En vérité, ma chère, je l'exécuterois fidèlement, quoique dans vos accès de plaisanterie vous paroissiez persuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous pouvez vous procurer une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule; mais croyez-vous le pouvoir sans

vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un carosse, une chaise, un fourgon, un cheval, n'importe, pourvu que vous ne paroissiez pas prêter les mains à mon évasion. Seulement, si c'étoit l'un des deux derniers, je crois devoir vous demander quelque habit de servante, des plus communs, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le meilleur. On pourra le faire passer dans le bûcher, où je m'en revêtirai; et je me laisserai glisser ensuite de la terrasse qui sépare la cour du bûcher de l'allée verte. Mais, hélas! ma chère, cette alternative n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presque insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger.

Premièrement, je crains de n'avoir pas le temps nécessaire pour les préparatifs de mon évasion.

Si j'étois malheureusement surprise en les faisant, ou poursuivie et arrêtée dans ma fuite, et ramenée sur mes pas, on se croiroit alors doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes; et dans la confusion d'une faute préméditée, peut-être ne serois-je pas capable de la même résistance.

Mais, je me suppose arrivée en sûreté à Londres: je n'y connois personne que de nom, et point d'autres que les marchands

qui fournissent notre famille ; et il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, et qu'on ne les engage à me découvrir. Que M. Lovelace vienne à trouver ma retraite, et qu'il rencontre mon frère, quels désastres n'en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au château d'Harlowe !

Supposons encore que je puisse demeurer cachée : à quoi ma jeunesse et mon sexe ne m'exposeront-ils pas dans cette ville immense et corrompue, dont j'ignore les rues et les quartiers ? À peine oserois-je sortir pour aller à l'église, par la crainte d'être découverte. Mes hôtes seront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une maîtresse entretenue ? et quand je ne recevrois aucune visite chez moi, ne pourroit-on pas imaginer que, chaque fois que je sors, c'est pour aller à un rendez-vous ?

Vous-même, ma chère, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On observeroit tous vos mouvemens et tous vos messages. Votre mère, qui n'est déja pas trop satisfaite aujourd'hui de notre correspondance, auroit alors raison de s'en offenser ; et ne pourroit-il pas s'élever entre vous des différens qui me rendroient vraiment malheureuse si je venois à les apprendre ?

Si Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme

si j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Car croyez-vous qu'on pût lui persuader de s'abstenir de me voir ? Quel pouvoir aurois-je pour lui interdire les visites ? Et sa malheureuse réputation (un homme aussi dissipé !) n'est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune personne qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques personnes que je puisse trouver une retraite, on le croiroit au fait du mystère, et tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles sont les difficultés qui se présentent à moi, en réfléchissant sur ce plan ; difficultés qui pourtant pourroient ne pas paroître insurmontables à un caractère plus hardi que le mien, dans la situation où je suis. Si vous croyez, ma chère, qu'elles puissent être franchies, prenez la peine de me rassurer, en m'expliquant vos idées librement et en détail. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n'ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chère amie, ce seroit alors que de votre part et de celle de M. Hickman les asyles ne manqueroient pas à une malheureuse fille, qui, faute d'un ami, d'un protecteur, est à demi perdue dans ses propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes disgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes parens ne revinssent pas par degrés,

en reconnoissant mon antipathie pour leur Solmes ? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la pensée de lui écrire ; mais je me suis flattée en même temps que l'orage seroit dissipé sans laisser aucune trace, avant que je pusse recevoir sa réponse. Cette espérance m'a fait ainsi différer de jour en jour, de semaine en semaine. Après tout, je puis craindre avec autant de raison de voir passer mon cousin dans le parti opposé, que plusieurs de ceux que vous connoissez.

D'un autre côté, pour en appeler au jugement d'un cousin, il falloit écrire avec chaleur contre un père. Et puis, je n'avois pas, comme vous le savez, une seule ame de mon parti. Ma mère elle-même s'est déclarée contre moi. Il est certain que M. Morden auroit du moins suspendu son jugement jusqu'à son retour. Peut-être ne se seroit-il pas hâté de revenir, dans l'espérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eût écrit, ses lettres auroient été probablement celles d'un médiateur, qui m'auroit conseillé à moi de me soumettre et à mes parens de se relâcher : ou s'il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on n'auroit pas eu d'égard à ses raisons ; et s'il arrivoit, disposé à prendre ma défense, on ne l'écouteroit peut-être pas lui-même. Vous voyez quelle est la force de leur résolution, et comment ils ont subjugué par la crainte, ou gagné tous les esprits. Personne n'a la hardiesse d'ouvrir la bouche

en ma faveur. Vous savez que mon frère ne pousse ses mesures avec tant de violence, que pour me réduire et terminer tout avant le retour de M. Morden.

Mais vous me dites que, pour gagner du temps, je dois avoir recours à la dissimulation, et feindre d'entrer dans quelque composition avec mes parens. Composer? Dissimuler? Vous ne voudriez pas, ma chère, que j'employasse mes efforts à leur faire croire que je consens à leurs vues, lorsque je suis résolue de n'y consentir jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du temps, avec l'intention de les tromper. Il est défendu de faire le mal dont il peut résulter un bien. Voudriez-vous que je commisse un mal certain, sans savoir quel bien en peut revenir? Non, non, le ciel préserve Clarisse Harlowe de penser jamais à faire son avantage, ou même à éviter son malheur, aux dépens de sa sincérité, et par un artifice étudié!

Est-il donc vrai, après tout, qu'il ne me reste pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger moi-même dans un autre? Quelle malheureuse destinée est la mienne! Priez le ciel pour moi, ma très-chère Nancy! Dans le trouble où je suis, il m'est presqu'impossible de prier pour moi-même.

LETTRE LXXXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi au soir, 6 Avril.

LES alarmans mouvemens dont je vous parlois hier au soir, et le langage obscur de l'insolente Betty, n'avoient pas d'autre cause que celle que devinoient mes conjectures, c'est-à-dire, l'avis que M. Lovelace a imaginé de faire donner à ma famille de son *insolente* résolution d'empêcher que je ne sois conduite chez mon oncle ; je ne puis la nommer autrement : j'ai jugé, dans le temps, qu'elle étoit aussi mal conçue pour ses vues personnelles, qu'elle doit paroître *insolente* ; car, a-t-il pu penser, comme Betty l'a fort bien observé, et vraisemblablement d'après ses maîtres, que des parens se laissassent ravir le droit de disposer de leur fille, par un homme violent qu'ils détestent, et qui ne peut avoir aucun prétexte plausible de contester leur autorité, à moins qu'il ne prétendît l'avoir reçu de *celle* qui n'en a point sur elle-même ? Combien cette extravagante *insolence* n'a-t-elle pas dû les irriter contre moi, sur-tout chargée des couleurs dont mon frère est capable de la revêtir.

Le téméraire est effectivement parvenu à son but, qui est de leur inspirer assez

d'effroi pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle, mais il leur a fait naître un projet plus sûr et plus désespéré, qui m'a jetée moi-même dans un autre aussi désespéré ; et les suites qu'il n'a pu prévoir (*) ne répondront que trop peut-être à sa principale vue, quoiqu'il mérite si peu que le dénouement tourne à son avantage. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche que j'aie jamais hasardée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, et l'action suivra d'elle-même.

Ce soir, vers les six heures, ma tante qui passe ici la nuit, sans doute à mon occasion, est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle est entrée, et voici son début. --- Je viens vous voir encore une fois, mais bien contre mon inclination : c'est uniquement pour vous déclarer des résolutions qui sont de la dernière importance pour vous et pour toute la famille.

Eh ! que pense-ton, Madame, à faire de moi, lui ai-je dit en prêtant une extrême attention ?

(*) [¶] Clarisse se trompe. M. Lovelace n'a que trop bien prévu les suites. Tous ses plans tendoient à ce but, et toute la famille, comme il s'en vantoit, n'étoit que des automates, qui se mouvoient au gré des ses fils, sans en rien savoir. Voyez Lettre XXXI, vol. I. [♭]

Vous ne serez pas menée chez votre oncle, mon enfant ; que cette nouvelle vous console. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez point chez votre oncle.

Vous me rendez la vie, Madame ! (je ne pensois guère à ce qui devoit suivre cette condescendance supposée) votre promesse est un baume sur les plaies de mon cœur : et j'ai continué de bénir le ciel d'une si bonne nouvelle, me félicitant de moi-même, de l'idée que mon père ne pouvoit se résoudre à me pousser à la dernière extrêmité. Ma tante m'a laissé quelque temps jouir de cette douce satisfaction en gardant le silence.

Ecoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne soyez pas surprise, ma chère.... Pourquoi me regardez-vous, mon enfant, d'un air si tendre et si empressé ? Il n'en est pas moins sûr que vous serez Mde Solmes.

Je suis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris, par des informations dignes de foi, qu'un certain *brigand* (elle m'a priée d'excuser ce terme) avoit armé et attroupé d'autres gens de son espèce, pour attendre sur le chemin mon frère et mes oncles, et pour me saisir et m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence qui peut être suivie de quel-

que meurtre, d'un côté ou de l'autre, et peut-être même des deux côtés.

Je gardois le silence.

Votre père plus irrité qu'auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mère; et il faut, car il est inutile de vous déguiser une résolution dont l'exécution est si proche : il n'est pas question de disputer plus long-temps, il faut que mercredi vous donniez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déja donnés pour les permissions ecclésiastiques; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, sous les yeux de tous mes parens, à l'exception de mon père et de ma mère, qui se proposoient de ne revenir qu'après la célébration, et de ne me voir que sur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Les mêmes avis, ma chère, les mêmes que j'ai reçus de Lovelace!

Mon silence duroit toujours : il n'étoit interrompu que par les plus violens soupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me consoler; elle m'a représenté le mérite de l'obéissance; elle m'a dit que, si je le désirois, Mde. Norton seroit présente à la cérémonie, et qu'on m'accorderoit cette faveur; que pour un caractère tel que le mien, le plaisir de me

réconcilier

réconcilier avec tous mes parens, et de recevoir leurs félicitations, devoit l'emporter sur la considération de la différence des figures et des personnes, quelque préférence que je puisse avoir pour l'un des deux; que l'amour n'étoit qu'une illusion passagère, une chimère honorée d'un beau nom, lorsque la vertu et les bonnes mœurs ne distinguoient pas son objet; qu'un choix auquel il avoit présidé seul, étoit rarement heureux, ou du moins ne l'étoit pas long-temps; ce qui n'étoit pas fort surprenant, parce que le propre de cette folle passion étoit de grossir le mérite de son objet, et d'aveugler sur ses défauts, quoique visibles pour tous les yeux qui n'étoient pas prévenus; d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuroient souvent étonnées de leur erreur, et l'indifférence prenoit la place de l'amour, et alloit beaucoup plus loin que lui; que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes et leur inspiroient trop de vanité, lorsqu'elles se reconnoissoient vaincues par le cœur; que cette préférence déclarée étoit généralement payée par l'insolence et le mépris; au lieu que d'un homme qui se croyoit obligé à sa femme des sentimens qu'elle lui accordoit, on ne devoit attendre que reconnoissance et respect: et d'autres réflexions de cette nature.

Vous croyez, ma chère, m'a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M. Solmes : votre famille pense le contraire. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fussiez malheureuse avec M. Lovelace, dont on sait, à n'en pas douter, que les mœurs sont corrompues. Supposons que ce fût votre triste sort de ne pas être heureuse, ni avec l'un ni avec l'autre, je vous prie de considérer quelle consolation ce seroit pour vous, de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parens, et quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher, en suivant votre penchant, que votre malheur est votre propre ouvrage.

Si vous vous en souvenez, ma chère, cet argument est un de ceux par lesquels Mde. Norton m'a le plus pressée.

Ces observations et quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens et de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plupart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parens, et doivent être d'un grand poids ; mais non pas vis-à-vis de moi. Après les sacrifices que j'ai offert de faire, il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe, et à la différence de ma position. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mère avant ma prison, et depuis à mon frère, à ma sœur, et même à ma tante, j'ai senti l'inutilité

des répétitions ; et dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jetée, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je ne me suis senti, ni le pouvoir, ni la volonté de lui répondre; si elle ne s'étoit pas arrêtée d'elle-même, je l'aurois laissé parler une heure encore sans l'interrompre.

Elle m'observoit. J'étois assise, pleurant, le visage couvert de mon mouchoir, et le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvoit remarquer au soulèvement continuel de mon sein. Quoi, ma chère, vous ne me répondez rien ! Pourquoi cette douleur si taciturne ? vous savez que je vous ai toujours aimée. Vous savez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Vous ne voulez pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace ! Vous apprendrai-je quelques-uns des faits dont on l'accuse ? dites, ma chère, vous les apprendrai-je ?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes et mes soupirs. Hé bien, ma nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre ; et vous sentirez alors la joie d'apprendre de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d'excuse pour la conduite que vous avez tenue avec M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, que Lovelace fût une ame si vile.

J'étois transportée d'impatience et de colère, d'entendre supposer mon mariage avec ce Solmes, comme une chose accomplie. Cependant, j'ai préféré de me taire. Si j'avois parlé, je n'aurois pu garder de modération.

Etrange silence, a repris ma tante! comptez, chère nièce, que vos chagrins et vos inquiétudes sont infiniment plus grands, avant le jour, qu'ils ne le seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer. Voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles stipulés en votre faveur? Vos lumières sont fort au-dessus de votre âge. Jetez un coup-d'œil sur le contrat. Oui, ma chère, lisez-le. Il est au net depuis quelque temps, et en état d'être signé. Pardonnez-moi, mon amour; mon intention n'est pas de vous causer de la peine: votre père m'a ordonné de vous l'apporter, et de le laisser entre vos mains. Il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce; je n'y vois aucune difficulté, puisqu'il est au net, et qu'il y étoit même avant le temps où l'on n'étoit pas encore sans espérance.

Aussi-tôt, et j'ai été frappée d'effroi, elle a tiré quelques parchemins de son mouchoir, qu'elle avoit tenus cachés, sans que je l'eusse remarqué, sous son tablier; et se levant, elle les a placés sur la fenêtre qui étoit devant moi. Un serpent qu'elle auroit

fait sortir de son mouchoir, ne m'auroit pas causé plus de frayeur.

O ma très-chère tante! (en détournant le visage, et levant les deux mains) cachez, cachez à mes yeux ces horribles parchemins. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendresse, du sang et de votre ancienne affection pour moi; dites-moi, sont-ils absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à cet homme-là?

Ma chère, je vous l'ai déja dit, vous aurez M. Solmes.

Non, Madame, je ne l'aurai jamais. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon père dans l'origine. Je ne serai jamais à M. Solmes, et c'est ma seule réponse.

Telle est néanmoins aujourd'hui la volonté de votre père: et quand je considère jusqu'où vont les bravades de M. Lovelace, et la résolution qu'il a prise de vous enlever à votre famille, je ne puis m'empêcher de dire, qu'ils ont bien le droit d'empêcher qu'on ne leur ravisse leur enfant.

Eh bien, Madame, je n'ai rien à dire de plus; je suis au désespoir. Je ne connois plus rien qui soit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chère, et le caractère vicieux de M. Lovelace, joint à ses audacieux outrages, à ses insolentes menaces, qui doivent vous causer autant d'indignation qu'à nous, rassurent

parfaitement votre famille. Nous sommes sûrs d'un temps où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos parens jugent nécessaire, pour faire échouer les vues d'un homme qui s'est attiré si justement leur haine.

Elle est sortie, me laissant en proie à l'indignation et à la douleur; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions, aggrave mes disgraces, m'ôte l'espoir de gagner du temps pour recevoir vos avis et les moyens de me rendre à Londres, et ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix, que de me jeter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un et l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty, (que ma tante s'est hâtée de faire monter, dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il n'y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même.) Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves, pour découvrir par ses réponses, s'il n'étoit pas du moins probable que mes larmes et mes ardentes prières pussent faire suspendre le fatal dénouement dont j'étois menacée. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante; en se réjouissant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que M.

Lovelace donnoit lui-même, pour me sauver promptement et pour jamais de ses mains. Elle s'est étendue sur les nouveaux équipages qui sont commandés, sur les transports de mon frère et de ma sœur, en voyant approcher le moment où toute la famille seroit paisible et réconciliée ensemble ; joie qui s'est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu'on attend de l'Evêque, sur une visite que je dois recevoir du docteur Lewin, ou d'un autre ecclésiastique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entreprise ; enfin sur d'autres préparatifs, avec tant de circonstances particulières, qu'elles me font craindre qu'on ne pense à me surprendre et que le jour ne soit encore plus prochain que mercredi.

Ces éclaircissemens ont porté mon inquiétude à l'excès. Je suis tombée dans une cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai je pensé un instant, que d'aller me jeter sans délai sous la protection de Milady Lawrance ? Mais aussi-tôt mon ressentiment contre ses *belles* inventions, qui ont déconcerté si odieusement mes desseins, m'a fait passer à la résolution contraire. A la fin, j'ai pris le parti de faire demander à ma tante, la faveur d'une demi-heure d'entretien. J'ai chargé Betty de lui porter ma prière.

Elle est venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus pressans, de me dire si

je ne pouvois pas obtenir un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré qu'il ne me seroit pas accordé.

Huit jours du moins ! on ne me refusera sûrement pas huit jours.

Elle m'a dit qu'elle croyoit qu'on pourroit me les accorder, si je voulois me lier par deux promesses : la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maison, pendant cette semaine, parce qu'on me soupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un* ; l'autre, d'épouser M. Solmes à l'expiration du terme.

Impossible ! impossible ! me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ? je n'obtiendrai pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde !

Elle alloit descendre, m'a-t-elle dit, pour me prouver qu'elle ne m'imposoit pas de son chef des loix qui me paroissoient si dures. Elle est descendue ; et je l'ai vue bientôt rentrer avec cette réponse. « Voulois-je donner au plus vil de tous les » hommes l'occasion d'exécuter ses sanglans projets ? il étoit temps de mettre » une fin à ses espérances et à mon obstination. Ils étoient fatigués de moi. On » ne m'accordoit pas d'autre délai que jusqu'à mardi, ou mercredi au plus tard, » à moins que je n'acceptasse sur ma parole d'honneur les conditions auxquelles » ma tante avoit eu la bonté de m'en offrir » un plus éloigné. »

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de mon innocence, des suites que pourroit avoir cette violence, cette *barbare* violence, c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère qu'elle n'ait jamais fait, pour me reprocher mon emportement; tandis que moi, dans une sorte de frénésie, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon père. Un traitement si barbare, ai-je répété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Ce seroit une joie pour moi de lui devoir ma mort, comme je lui dois ma vie. Et volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvemens, pendant quelques minutes, étoient une vraie frénésie. Mais entendant la voix de mon frère qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée et j'ai entendu le barbare machinateur dire à ma sœur: cette aventure, ma chère Arabelle, produit un effet charmant. -- Oui, oui, a-t-elle répondu, avec l'accent d'une joie triomphante. -- Ne nous relâchons pas, a repris mon frère. L'infame est pris dans son propre piège. Elle est à nous, et sera désormais ce que nous voudrons. -- Soutenez

seulement mon père, a dit Bella; je me charge de ma mère. -- Ne craignez rien, a-t-il répliqué. Un éclat de rire que j'ai pris pour une félicitation mutuelle de l'un à l'autre, et une dérision de moi, m'a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante ayant eu le temps de me joindre, et de me prendre par la main, je me suis laissé reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'appaiser. Mon transport s'étoit changé en humeur sombre et taciturne. Elle m'a prêché la patience et la soumission. Je ne répondois rien. A la fin, alarmée de mon silence, elle m'a demandé ma parole que je n'entreprendrois rien contre moi-même. -- J'espère, lui ai-je dit, que le ciel m'a fait trop de graces pour présumer que je me rende coupable d'une si horrible extrêmité. Rassurée, elle a pris congé de moi, mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins. Me voyant dans cette humeur noire, et que je la pressois si vivement de les reprendre, elle les a repris, mais en me disant, que mon père ne sauroit pas que j'eusse refusé de les lire, et qu'elle espéroit que je ferois mes réflexions, et que je serois plus calme la première fois qu'on me les offriroit à lire.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frère et de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d'insulte et de triomphe,

et j'ai senti naître dans mon cœur une animosité toute nouvelle pour moi, et que je n'ai pu vaincre. En rassemblant toutes les circonstances, et si proche du jour fatal, quel parti me restoit-il à prendre ? trouverez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé ? Si je suis condamnée par ceux qui ne connoissent pas à quel excès je suis poussée, puis-je espérer du moins d'être justifiée à vos yeux ? Si je ne le suis pas, je suis vraiment bien malheureuse ; car voici ce que j'ai fait.

Après m'être promptement débarrassée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace pour lui faire savoir « que toutes les violences dont » j'étois menacée chez mon oncle, doivent » s'exécuter ici ; que j'étois forcée d'en » venir à la résolution de me retirer chez » l'une ou l'autre de ses deux tantes, c'est-» à-dire, chez celle qui aura la bonté de » me recevoir : en un mot, que lundi je » ferois mes efforts pour obtenir la permis-» sion de dîner dans le berceau d'été ; et » que je le joindrois en dehors de la porte » du jardin sur les trois, quatre ou cinq » heures d'après midi, si je n'étois pas arrê-» tée par des obstacles invincibles : que » dans l'intervalle, il eût à m'apprendre » de laquelle de ces deux dames je pouvois » espérer de la protection ; et que si l'une » ou l'autre consentoit à me recevoir, » j'exigerois absolument qu'il partît pour » Londres, ou qu'il se retirât chez son

» oncle ; qu'il s'abstînt de me rendre
» aucune visite avant que j'eusse bien vé-
» rifié qu'il n'y avoit rien à me pro-
» mettre de ma famille par les voies de la
» douceur, et que je ne pouvois obtenir la
» possession de ma terre, avec la liberté
» d'y vivre. J'ai ajouté, que s'il pouvoit en-
» gager une des Miss Montaigu à m'hono-
» rer de sa compagnie dans le voyage, mon
» esprit seroit plus tranquille sur une dé-
» marche, que dans l'excès de mes mal-
» heurs même, je ne hasarderois pas sans
» la plus extrême inquiétude et la plus
» grande répugnance, qui jetteroit sur ma
» réputation, une tache qu'il me seroit peut-
» être impossible d'effacer jamais. »

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, moi, qui dans un autre temps, n'aurois pas eu le courage de braver les ténèbres ; je l'ai mise au dépôt, et suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, de si terribles pressentimens sont venus alarmer mon imagination que pour calmer un peu mon trouble qui ne faisoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume cachée, et je vous ai fait en très-peu de temps toute cette longue lettre. A présent que me voici arrivée au principal sujet de mes agitations, je sens renaître mon trouble avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire ?

Je crois que la première chose que je ferai demain au matin, sera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire ?

Et qui sait s'ils n'ont pas arrêté dans leur intention un jour plus prochain encore que ce mercredi, qui ne viendra que trop tôt !

J'espère porter cette lettre pour vous, demain au matin, en allant reprendre l'autre, si je la reprends, comme tous mes pressentimens m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis bien tentée de descendre encore une fois pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande salle qui sont presque de plein-pied avec le parterre, et il m'est aisé de sortir.

Et cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude ? Quand ma lettre partiroit, le pis aller seroit de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes est trop éloignée de lui, pour qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée en route d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le désirois; et peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble,

lorsque je puis aussi reprendre ma lettre demain de grand matin, avant qu'il lui vienne l'idée de venir la chercher ? Il avoue néanmoins que depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son temps autour de nos murs, sous divers déguisemens ; sans compter que lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais ces étranges pressentimens qui me poursuivent ! --- Je pourrois, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carosse qu'il m'amènera, et suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce seroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, et vous mettre à couvert aussi, du côté de votre mère, du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis. J'attends aussi votre approbation, et je vais terminer cette lettre. Adieu, chère amie, adieu !

LETTRE LXXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 7 Avril, à 7 heures du matin.

MA tante Hervey, qui est fort matinale, étoit déja à se promener au jardin, accompagnée de Betty, comme je l'ai vu de ma

fenêtre, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits, passées dans l'insomnie, a malheureusement prolongé aujourd'hui mon sommeil au-delà de mon heure ordinaire. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, je n'ai pas eu la hardiesse de m'avancer plus loin que ma volière, pour mettre en dépôt ma lettre d'hier et de cette nuit. Je suis rentrée aussitôt chez moi, la voyant toujours dans le jardin, et je n'ai pu trouver le moment d'aller reprendre l'autre, comme j'y suis toujours résolue. Mais j'espère encore qu'après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Je vous ai dit que j'avois eu le malheur de ne me réveiller que trop tard. Il étoit deux heures passées lorsque je me suis mise au lit; j'ai compté les quarts-d'heures jusqu'à cinq. Ensuite, je suis tombée dans un profond sommeil, dont je ne me suis éveillée qu'après six heures, et je me suis trouvé l'imagination remplie, à mon réveil, des horreurs d'un songe funeste. Quoique je n'aie d'un songe que l'idée qu'on en doit avoir, il a fait tant d'impression sur moi que je ne puis m'empêcher de vous en faire le récit.

« Il m'a semblé, que mon frère, mon
» oncle Antonin et M. Solmes, avoient
» formé un complot pour se défaire de
» M. Lovelace; qui l'ayant découvert, et
» se persuadant que j'y avois trempé, avoit

» tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai
» cru voir, l'épée à la main, les poursui-
» vant et les forçant de fuir du royaume :
» ensuite s'étant saisi de moi, il m'a me-
» née dans un cimetière ; et là, sans être
» touché de mes pleurs, de mes prières
» et de mes protestations d'innocence, il
» m'a plongé un poignard dans le cœur ;
» il m'a jetée dans une fosse profonde,
» tout nouvellement creusée, entre deux
» ou trois carcasses à demi-pourries : il
» s'est servi de ses propres mains pour me
» couvrir de fange et de poussière, et de
» ses pieds pour raffermir la terre en mar-
» chant sur moi. »

Je me suis réveillée, baignée d'une sueur froide, tremblante, et souffrant toutes les douleurs d'une mortelle agonie. Ces affreuses images ne sont pas encore sorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux imaginaires, lorsque j'en ai de si réels à combattre ? Ce songe est venu sans doute du trouble de mon imagination, qui a fait un mélange bizarre des inquiétudes et des terreurs dont l'avoient remplie les discours et les confidences de ma tante, l'idée de ma lettre à M. Lovelace, et mes appréhensions du redoutable et fatal mercredi.

à 8 heures.

Ce Lovelace, ma chère, a déja la lettre. Quelle étrange diligence ! Je souhaite que

ses intentions ne soient pas malfaisantes pour moi, puisqu'elles lui coûtent tant de peine ; et pour être de bonne foi, j'avoue même que je serois fâchée qu'il en prît moins. Cependant, je le voudrois à cent milles d'ici. Quel avantage je lui ai donné sur moi !

A présent que ma lettre est hors de mes mains, j'en sens croître mon inquiétude et mon regret. J'avois douté jusqu'à ce moment si elle devoit partir ou non ; à présent il me semble que j'aurois dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie néanmoins pour me garantir de Solmes ? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, si je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire ?

Ma plus chère amie, dites-moi, suis-je coupable ? Mais non ; si vous croyez que je le sois, ne me le dites pas ; car, en me supposant condamnée de tout le monde, il me restera une consolation, si je ne le suis pas de vous. C'est la première fois de ma vie que je vous prie de me flatter. N'est-ce pas déja un indice que je suis coupable, et que je redoute d'entendre la vérité ? Ah! dites-moi . . . mais non, ne me dites pas si j'ai fait une démarche coupable.

Vendredi, à 11 heures.

Ma tante m'a rendu une nouvelle visite. Elle m'a déclaré d'abord que mes parens me croient toujours en correspondance avec M. Lovelace ; ce qui est visible, m'a-

t-elle dit, par les discours qui lui échappent, et qui font assez connoître qu'il est informé de plusieurs circonstances qui se passent entre ma famille et moi, et souvent presqu'aussi-tôt qu'elles sont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour se procurer ces informations, il ne seroit cependant pas prudent de me justifier par la ruine d'un valet corrompu ; quoique je n'aie aucune part à sa basse trahison, que je ne favorise ni n'approuve : ce seroit exposer le secret de ma propre correspondance, et me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant, il y a assez d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue un double rôle entre mon frère et lui. Comment se figurer autrement que ma famille puisse être si-tôt informée des discours et des menaces dont ma tante m'a fait le récit ?

Je l'ai assurée, qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer M. Lovelace, autant pour l'honneur des autres que pour le mien ; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes où il ne se feroit pas scrupule de faire quelques visites qui me causeroient d'extrêmes frayeurs. Personne n'ignoroit, lui ai-je

dit, que je n'avois aucune communication avec les domestiques de mon père, à l'exception de Betty Barnes, parce que, malgré la bonne opinion que j'avois d'eux tous, et quoique persuadée qu'ils seroient disposés à me servir, s'ils avoient la liberté de suivre leur inclination, jugeant bien par leur conduite réservée qu'on leur avoit imposé des loix sévères, j'avois évité même de leur parler, depuis le départ de ma pauvre Hannah, si honteusement congédiée, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à perdre aussi leurs places. C'étoit par conséquent entr'eux-mêmes qu'il falloit chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frère, ni ma sœur, comme je le savois de Betty, qui en tiroit un éloge de la franchise de leurs ames, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faisoient point assez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorsqu'ils parloient mal de lui ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs sarcasmes.

Il étoit fort naturel, m'a répondu ma tante, que mes parens fissent tomber sur moi le soupçon de ces intelligences, du moins pour une partie. Dans l'opinion que j'étois injustement maltraitée, si ce n'étoit pas à lui que j'avois adressé mes plaintes, j'avois pu les écrire à Miss Howe, ce qui revenoit peut-être au même. On savoit que Miss Howe s'expliquoit aussi librement sur

leur compte, qu'ils pouvoient le faire sur M. Lovelace. Il falloit bien qu'elle eût appris les détails qu'elle débitoit, de quelqu'un qui étoit au fait de tout ce qui se passoit ici. C'étoit cette raison qui avoit déterminé mon père à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d'un plus long retard.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur (et en effet je m'y disposois.) Pour moi, je suis sûre que si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d'enflammer un esprit aussi violent. Mais ce n'est pas l'objet particulier de ma visite.

Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre père ne veuille absolument être obéi. Plus vous opposez de résistance à ses volontés, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mère me charge de vous dire, que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission à votre devoir, elle est disposée à vous recevoir et à ce moment même, dans son cabinet, tandis que votre père est allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante persévérance ! me suis-je écriée. Je suis lasse de répéter sans fin mes déclarations et de plaider éternellement sur ce sujet : je m'étois flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, Miss, a-t-elle

repris en tenant une contenance plus grave. Jusqu'à présent on vous a sollicitée, on vous a priée d'obéir à vos parens et de les obliger : le temps des prières est passé. Ils renoncent à cette voie. Aujourd'hui, il est décidé que votre père sera obéi et il est juste qu'il le soit. On vous accuse sourdement d'avoir quelque part à la menace que M. Lovelace a fait de vous enlever. Votre mère ne veut pas le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire combien elle vous aime encore, et vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occasion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'exposer à des oppositions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit avoir auparavant de votre part l'assurance que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grace, ce qu'il faut que vous fassiez, de bonne grace ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelque avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre père et avec toute la famille. Voulez-vous descendre, Miss Clary, ou ne le voulez-vous pas ?

Je lui ai dit qu'après un si long bannissement, je m'estimerois heureuse de reparoître aux yeux de ma mère ; mais que je ne pouvois le désirer à cette condition.

Est-ce là votre réponse, Miss ?

Il m'est impossible d'en faire d'autre ; Madame. Quoi qu'il puisse arriver, jamais

je ne serai à M. Solmes. Il est cruel pour moi d'être si souvent pressée sur ce sujet. Non, je ne serai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y sais aucun remède. Ma patience est lassée de tant d'efforts continuellement redoublés. J'admire que celle de mes persécuteurs ne le soit pas aussi. Si peu de variation dans les sentimens ! Pas un seul point sur lequel on se soit relâché d'un autre côté !

Je vais descendre et porter cette lettre au dépôt sur-le-champ ; car Betty s'est apperçue que j'avois écrit. L'impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau, et me la présentant d'un air railleur : Miss, puis-je vous offrir.... Pourquoi donc, lui ai-je dit ? seulement, Miss, pour un doigt de votre main droite, s'il vous plaît d'y regarder. En effet, j'avois un doigt taché d'encre. Je lui ai lancé un regard sans lui répondre. Mais, dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je ferme ici ma lettre.

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, à 1 heure.

JE reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de transports, de vœux et de pro-

messes. Vous l'aurez avec celle-ci, vous verrez comme il m'engage sa parole pour la protection de sa tante Lawrance, et pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu. Je ne dois penser, dit-il, qu'à m'affermir dans mes résolutions, et à recevoir personnellement les félicitations de toute sa famille. Mais vous verrez avec quelle présomption il en conclut déja que je suis à lui.

Le carosse à six chevaux se trouvera ponctuellement au lieu qu'il indique. A l'égard des craintes qui m'alarment si vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardiesse de ses raisonnemens. Ce n'est pas de générosité que je l'accuse de manquer, si je devois être à lui, ou si je lui avois donné lieu de croire que j'y pense. Mais je m'en suis bien gardée.

Qu'un pas en amène facilement un autre avec ce sexe audacieux ! Qu'une jeune personne qui donne à un homme la moindre espèce d'encouragement, est bientôt emportée au-delà de ses intentions, et trop loin pour être libre de revenir sur ses pas ! Vous vous imagineriez, sur ce qu'il m'écrit, que je l'ai autorisé de croire que mon aversion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en comparant les avis de son espion (quoiqu'il paroisse ignorer le jour fatal) avec les assurances que je reçois de ma tante et de

Betty, j'y trouve une cruelle confirmation, que si je demeure ici plus long-temps, il ne me reste aucune espérance de pouvoir éviter d'être à M. Solmes.

J'aurois mieux fait d'aller chez mon oncle Antonin : j'aurois du moins gagné du temps : voilà le fruit de ses belles inventions !

Il ajoute « que je serai satisfaite de tou-
» tes ses mesures ; que nous ne ferons rien
» sans délibération ; qu'il sera soumis à
» toutes mes volontés et que je dirigerai
» à l'avenir toutes les siennes ; » langage, comme j'ai dit, d'un homme qui se croit sûr de moi. Cependant, ma réponse est à-peu-près dans ces termes : « que malgré
» le dessein que je lui ai montré de recou-
» rir à la protection de sa tante, comme
» il reste encore trois jours jusqu'à lundi,
» et qu'il peut arriver que mes parens et
» M. Solmes se relâchent sur un point
» qu'ils reconnoîtront l'impossibilité d'em-
» porter, je ne me crois pas absolument
» liée par ma dernière lettre, et que j'es-
» père qu'il ne me demandera pas compte
» des motifs de ma conduite, si j'aban-
» donne cette résolution ; qu'il me paroît
» nécessaire de l'avertir aussi, qu'en me
» mettant sous la protection de sa tante,
» s'il se figure que mon intention soit de
» me livrer directement dans sa dépen-
» dance, il est dans l'erreur, parce qu'il
» reste quantité de points sur lesquels je
» veux

» veux être satisfaite, et divers articles qui » demandent d'être éclaircis, même après » que j'aurai quitté cette maison, s'il arrive » que je m'y détermine, avant que je puisse » écouter d'autres propositions de sa part; » qu'il doit s'attendre, en premier lieu, » que je n'épargnerai rien pour me récon- » cilier avec mon père, et pour lui faire » approuver mes démarches futures; aussi » déterminée à me gouverner entièrement » par ses ordres, que si je n'avois pas quitté » sa maison : que s'il peut s'imaginer que » je ne me réserve pas cette liberté, et » qu'il ait à se promettre de ma fuite » quelque avantage dont il n'auroit pu se » flatter autrement, je suis résolue de » demeurer où je suis et de risquer l'évè- » nement, dans l'espérance que mes parens » accepteront enfin l'offre tant de fois » répétée, de ne me marier jamais, ni à » lui, ni à aucun autre sans leur consen- » tement. »

Je vais me hâter de porter cette lettre. Comme il sait que je suis si près des instans critiques, je suis persuadée qu'il ne me fera pas attendre long-temps sa réponse.

Vendredi, à 4 heures.

Je suis bien réellement malade. J'avois coutume de dissimuler de mon mieux les petites indispositions qui pouvoient me survenir, dans la crainte d'alarmer des parens qui m'aimoient alors tendrement : mais aujourd'hui, je crois devoir affecter

de paroître un peu plus mal que je ne suis, dans l'espérance d'obtenir un délai qui éloigne l'affreux malheur dont je suis menacée mercredi : et si je l'obtiens, je renvoie plus loin mon entrevue avec M. Lovelace.

Betty les a déja informés que je suis fort indisposée. Mais je n'excite la pitié de personne. Je crois que je suis devenue l'objet de l'aversion générale, et qu'ils seroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois ! " On entend dire à l'un : qu'a „ donc cette perverse créature ? à l'autre, „ est-elle malade d'amour ? „

J'étois dans le cabinet d'ifs du jardin ; le froid m'a saisie, et j'en suis revenue avec un tremblement qui ressembloit à la fièvre. Betty qui l'a remarqué, l'a aussi-tôt annoncé dans la maison. " Oh ! le mal n'est » pas grand. Laissez-la trembler ; le froid » ne sauroit lui nuire. L'opiniâtreté sera sa » sauve-garde. C'est une cuirasse pour les » filles amoureuses ; elle les fortifie bien » plus que le bain froid, quelque délicate » que soit leur constitution. „ Voilà les discours d'un frère cruel, entendus tranquillement par les plus chers parens d'une infortunée, pour qui l'on craignoit, il y a peu de mois, le souffle du moindre vent !

Il faut avouer que Betty a une mémoire admirable dans ces occasions. Les propos de cette nature, qu'elle répète, ne perdent pas une syllabe dans sa bouche. Elle

rend jusqu'à l'air des personnages, et l'on devine, sans qu'elle les nomme, de qui vient telle ou telle dureté.

Vendredi, à 6 heures.

Ma tante, qui passe encore la nuit ici, ne fait que de me quitter. Elle est venue m'apprendre le résultat des nouvelles délibérations de mes parens. Les voici.

Mercredi au matin, ils doivent s'assembler tous, c'est-à-dire, mon père, ma mère, mes oncles, elle-même et mon oncle Hervey, mon frère et ma sœur, comme de raison. La bonne Mde. Norton doit en être aussi. Le Docteur Lewin se trouvera au château, pour m'exhorter apparemment, si l'occasion le requiert; mais ma tante n'a pu me dire s'il sera de l'assemblée, ou s'il attendra qu'on le fasse appeler.

Lorsque ce redoutable tribunal aura pris séance, la pauvre prisonnière doit être amenée par Mde. Norton, qui m'aura donné d'avance les instructions qu'on lui aura dictées, pour me rappeler les devoirs d'une fille, qu'on suppose que j'ai tout-à-fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on se croit sûr du succès. On est persuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le cœur assez endurci pour résister aux décisions d'une cour si vénérable, quoique j'aie soutenu en particulier les efforts du plus grand nombre, d'autant plus que mon père se propose de me traiter avec une condescendance extraordinaire. Mais quel-

les condescendances, quelles bontés, de mon père même, peuvent jamais m'engager au sacrifice qu'on attend de moi!

Cependant je prévois que mes esprits ne soutiendront pas l'aspect d'un pareil tribunal, sur-tout lorsque je verrai mon père à la tête. Je m'attendois bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas, sans que j'eusse paru encore une fois en sa redoutable présence.

On espère de moi, dit ma tante, que mardi au soir, ou peut-être plutôt, je consentirai de bonne grace à signer les articles, et que par cette première démarche, l'assemblée solemnelle de tous mes parens deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permissions ecclésiastiques, et m'offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reste aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que ce seroit mon père lui-même, qui m'apporteroit les articles à signer.

O ma chère! quelle épreuve que celle-là! comment refuserai-je à mon père d'écrire mon nom! (mon père! que je n'ai pas vu depuis mon exil! que je verrai, peut-être, menacer et prier à la fois sa fille!) Comment lui refuserai-je d'écrire mon nom!

On est sûr, dit-elle, qu'il se machine quelque chose du côté de M. Lovelace, et peut-être du mien; et mon père me traîneroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai représenté que je ne me trouvois pas bien ; que la seule appréhension de ces terribles extrêmités me causoit déja des maux insupportables : qu'ils ne feroient qu'augmenter à mesure que le temps approcheroit, et que je craignois de me trouver extrêmement mal.

On étoit préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices (c'est de ma tante que j'ai entendu cette dure expression) et je pouvois compter qu'ils ne me serviroient à rien.

Des *artifices !* ai-je répété, et c'est de la bouche de ma tante Hervey que j'entends ce langage cruel !

Après tout, ma chère, a-t-elle répondu, prenez-vous tous vos parens pour des dupes ? Ne voient-ils pas comment vous affectez de faire entendre dans la maison des soupirs lamentables ? (c'est le terme dont il lui a plu de se servir) comme vous penchez votre beau visage sur votre sein, comme vous vous traînez d'un pas chancelant, vous appuyant tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaise, lorsque vous croyez être apperçue de quelqu'un ? (Cette accusation, ma chère Miss Howe, ne peut venir que de mon frère ou de ma sœur, pour jeter sur moi le mépris et le reproche d'hypocrisie : je ne suis pas capable d'un artifice si bas.) Mais vous n'êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que

vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit *trotter* d'un pas léger, et mettre dans tous vos mouvemens une agilité surprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, si j'étois capable de m'abaisser à cette honteuse ruse, et je ne serois pas moins insensée que méprisable ; car n'ai-je pas assez éprouvé que le cœur de mes parens est incapable de se laisser attendrir par des motifs bien plus touchans ? Mais vous verrez en quel état je serai mardi.

On ne vous soupçonne pas, ma nièce, de desseins violens contre vous-même. Le ciel vous a fait la grace d'être élevée dans d'autres principes.

J'ose m'en flatter, Madame ; mais les violences que j'ai essuyées, et celles dont je suis menacée, suffisent bien pour affecter ma santé ; et on le verra bien, sans que j'aie besoin ni de cette malheureuse ressource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reste qu'une chose à vous dire, ma chère, et la voici : c'est qu'en bonne santé ou non, la cérémonie sera probablement accomplie avant mercredi au soir. Mais j'ajouterai, quoiqu'en passant les bornes de ma commission, que M. Solmes s'est engagé, si vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laisser chez votre père après la cérémonie qui anéantira pour jamais les espérances de Lovelace, et de retourner chez lui tous les soirs ; jusqu'à

ce qu'on vous ait ouvert les yeux sur votre devoir, et que vous ayez consenti à prendre un autre nom.

Que répondre à cette affreuse déclaration ! je suis demeurée muette.

Voilà, chère Miss Howe, voilà ceux, quelques-uns du moins, qui m'ont traitée de fille romanesque ! Voilà l'ouvrage de deux têtes prudentes, celles de mon chimérique frère, et de ma discrète sœur, qui ont réuni ensemble toutes leurs lumières ! Cependant ma tante m'a dit que c'est la dernière partie de ce plan qui a déterminé ma mère. Jusqu'à l'invention de cet expédient, elle avoit insisté sur ce que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son aversion paroissoit capable d'altérer sa santé, et de troubler ses sens.

Ma tante s'est efforcée plusieurs fois d'excuser une violence si déclarée, sur certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complots de M. Lovelace, (*) prêts à éclater. C'est une contre-

(*) On a vu dans une de ses lettres, et la suite fera voir encore mieux, qu'il employoit toute son adresse pour leur inspirer, par son agent Leman, de fausses alarmes sur des projets qu'il n'avoit ni l'intention, ni le pouvoir d'exécuter, dans la vue de rendre leurs persécutions plus pressantes contre Miss Clarisse, et de les faire servir ainsi au succès de ses desseins.

ruse, disent-ils, qui renversera tous ses desseins.

Vendredi, à 9 heures du soir.

Hé bien, ma chère! A quelle résolution m'arrêterai-je? Vous voyez à quel point ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez tôt vos avis, pour me fixer dans mes irrésolutions?

Je reviens du jardin, où j'ai déja trouvé une nouvelle lettre de M. Lovelace. Je crois, en vérité, que cet homme loge au pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire savoir si je persiste ou non, dans le dessein de m'échapper lundi prochain. Lui marquer que j'ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, et plus fortes en faveur de Solmes que dans le temps où je lui ai assigné le rendez-vous, n'est-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, si je suis forcée d'épouser cet homme odieux? Et s'il arrive quelqu'accident tragique produit par la rage et le désespoir de M. Lovelace, n'est-ce pas sur moi qu'on fera tomber le reproche? Ajoutez qu'il y a tant de générosité dans ses offres! D'un autre côté, néanmoins, m'exposer à la censure du public, comme une créature écervelée! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déja livrée. A quoi me résoudre! Plût au ciel que mon cousin Morden... Mais, hélas! que servent les souhaits!

Je veux vous rendre ici en substance la

lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j'y aurai fait réponse ; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque prétexte pour me rétracter du rendez-vous sur lequel il compte si fort. Et cependant, il est nécessaire que vous ayez sous les yeux toute la suite de ma conduite, afin que vous soyez plus en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort.

« Il me demande pardon de l'air d'assurance qui règne dans son style. C'est » l'effet, dit-il, d'un transport qui n'a » point de bornes ; mais il se soumet sans » réserve à mes volontés. Les alternatives » et les propositions ne lui manquent pas. » Il offre de me conduire directement » chez Milady Lawrance, ou si je l'aime » mieux, à ma propre terre, où Milord » M. . . . . me promet sa protection. » (Il ignore, ma chère, les raisons qui me font rejeter cet avis inconsidéré.) « Dans l'un » ou l'autre cas, aussi-tôt qu'il me verra » sans danger, il partira pour Londres, ou » pour tout autre lieu. Il n'approchera » point de moi sans ma permission, et sans » avoir satisfait à tous les points sur lesquels il me reste des doutes, sur sa réforme, sur les articles, etc. »

« Me conduire chez vous, ma chère, est » une autre de ses propositions ; ne doutant » pas, dit-il, que votre mère ne consente

» à me recevoir ; ou s'il se trouve quelque » difficulté de sa part, de la vôtre ou de » la mienne, il me mettra sous la protec- » tion de M. Hickman, qui s'empressera » sans doute de plaire à Miss Howe ; et » l'on publiera que je suis partie pour » Bath, pour Bristol, pour les pays étran- » gers ; en un mot, tout ce que je vou- » drai qu'on publie.

« Si j'ai plus d'inclination pour Londres, » il offre de m'y conduire secrètement, et » de m'y procurer un logement conve- » nable, où je serai reçue par ses deux » cousines Montaigu, qui ne me quitte- » ront pas un moment, jusqu'à ce que les » affaires soient ajustées à mon gré, et que » la réconciliation soit heureusement ter- » minée. Il m'assure qu'il n'épargnera rien » de ce qui pourra l'accélérer, malgré » toutes les insultes qu'il a reçues de ma » famille.

« Il propose cette variété de mesures à » mon choix, parce qu'étant si pressé par » le temps, il n'y a pas d'apparence qu'il » puisse recevoir assez tôt, de la propre » main de Milady Lawrance, une lettre » d'invitation pour prendre un logement » chez elle, à moins que lui-même il ne » prenne la poste, pour se rendre chez elle » avec la dernière diligence : mais dans » une conjonture si délicate, où il attend » à chaque instant mes ordres, il est im- » possible qu'il s'éloigne.

« Il me conjure du ton le plus sérieux, » si je ne veux pas le jeter dans l'excès du » désespoir, d'être ferme dans la parole » que je lui ai donnée.

« Cependant, loin de menacer ma » famille ou Solmes, si je change de des- » sein, il est persuadé, m'assure-t-il res- » pectueusement, que ce changement ne » peut arriver que par des raisons dont la » justice le satisfera; telles, espère-t-il, » qu'une parfaite certitude de me voir » entièrement libre de suivre mes inclina- » tions. Alors, quelle que soit ma détermi- » nation, il prendra le parti d'une soumis- » sion absolue, et tous ses efforts tendront » à mériter mon estime et ma faveur, par » la régularité de sa conduite.

« En un mot, il proteste solemnellement » que son unique vue, dans les circons- » tances présentes, est de me délivrer de » ma prison, et de me rendre la liberté de » suivre mon penchant, dans un point qui » intéresse si essentiellement le bonheur » de ma vie. Il ajoute que l'espérance » même dont il se flatte, d'obtenir un » jour mon estime, son propre honneur et » celui de sa famille, ne lui permettent » pas de me faire la moindre proposition » qui ne s'accorde avec mes plus scrupu- » leuses maximes; que, pour la tranquil- » lité de mon esprit, il seroit à désirer pour » lui, de pouvoir obtenir ma main dans » des conjonctures plus heureuses, où je

» n'eusse rien à redouter de la violence de » mes parens ; mais qu'avec un peu de » connoissance du monde, il est impossi- » ble de s'imaginer que leur conduite n'ait » pas déja attiré sur eux les censures qu'elle » mérite, et que la démarche, dont je me » fais un si grand scrupule, ne soit généra- » lement attendue, comme la suite juste » et naturelle du traitement qu'ils me font » essuyer. »

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, et que si M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourroit dire là-dessus, je n'en aie l'obligation à sa politesse. Car je ne doute nullement que je ne sois devenue le sujet de tous les entretiens dans la moitié de la province, et que mon nom n'y soit peut-être l'objet des malignes allusions du public. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne pouvoir rien faire, qui me déshonore plus que je ne suis déja déshonorée par leur indiscrète persécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, j'aurai beau faire, je ne me laverai jamais de la tache que ma captivité et ce rigoureux traitement que j'ai essuyé m'ont comme imprimée, du moins, ma chère, dans ma propre opinion.

Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille à laquelle cet homme est allié, je souhaite qu'il ne s'y trouve personne qui prenne occasion de ma disgrace pour m'es-

timer moins. En ce cas, peut-être, est-ce à lui que j'en aurai obligation. Voyez-vous, ma chère amie, à quel point ce cruel et dur traitement m'humilie ! Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant.

Il conclut par des instances redoublées, pour obtenir de moi une entrevue, « qu'il » demande dès ce soir à la nuit, s'il est pos- » sible. C'est un honneur, dit-il, qu'il sol- » licite avec d'autant plus de confiance, » que je lui ai déja permis de l'espérer deux » fois. Mais, soit qu'il l'obtienne, ou que » de nouvelles raisons me portent à le refu- » ser, il me supplie de choisir une des alter- » natives qu'il me propose, et de ne pas » me départir de la résolution de m'échap- » per lundi prochain, si les mêmes motifs » subsistent, et si je n'ai pas la certitude de » rentrer en grace avec mes parens, ou du » moins celle de me voir rendre la liberté » de ma personne et de mon choix. »

Enfin, il renouvelle tous ses vœux, toutes ses promesses sur ce point, avec des expressions si fortes, que son propre intérêt, l'honneur de ses proches, et leur favorable disposition pour moi, se réunissant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me rester aucun doute de sa sincérité.

LETTRE LXXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 8 Avril, à 8 heures du matin.

SI vous me blâmerez, ou non, c'estce que je ne puis dire ; mais j'ai porté au dépôt une lettre, qui confirme ma première résolution de quitter cette maison lundi prochain, à la même heure, s'il est possible, que j'avois marquée dans ma précédente. Je n'en ai point gardé de copie, mais voici en substance ce que je lui écris.

Je lui avoue « qu'il ne me reste plus d'autre voie, pour éviter l'exécution du projet déterminé de mes parens, que d'accepter son secours pour abandonner cette maison. »

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui de cette résolution ; car je lui déclare avec la même franchise « que si je pouvois me donner à volonté la mort sans commettre un crime irrémissible, je la choisirois de préférence à une démarche qui sera condamnée du monde entier, si je n'en trouve pas encore la condamnation dans mon propre cœur. »

Je lui dis, « que dans la crainte d'être soupçonnée, je ne tenterai point d'emporter d'autres habits que ceux que j'aurai sur moi, et qui sont mes habits ordi-

» naires : que je dois m'attendre à me voir » refuser la possession de ma terre ; mais » que dans quelques extrêmités que je » puisse tomber, je ne me déterminerai » jamais à plaider contre mon père ; de » sorte que la protection que je suis obligée » d'accepter, ne doit être accordée qu'à » l'infortune : qu'ainsi cette démarche ne » doit rien ajouter aux espérances qu'il » avoit déja ; et qu'en toutes sortes de sens, » je me réserve le droit d'accepter ou de » refuser ses soins, suivant l'opinion qu'il » me fera prendre de ses sentimens et de » sa conduite. »

Je lui dis, « que le parti que je préfère » est de choisir une maison particulière » dans le voisinage de Milady Lawrance, » mais autre que la sienne, afin qu'il ne » paroisse pas dans le monde que j'aie » cherché un asyle dans sa famille, et que » cette raison ne devienne point un obsta- » cle à ma réconciliation avec la mienne : » que je ferai venir pour me servir, ma » fidelle Hannah, et que Miss Howe sera » seule dans le secret de ma retraite ; que » pour lui, il me quittera sur-le-champ, » pour se rendre à Londres, ou dans quel- » qu'une des terres de son oncle ; et que » se contentant, comme il l'a promis, d'un » simple commerce de lettres, il n'appro- » chera point de moi sans ma permission.

« Que si je me trouve en danger d'être » découverte, ou enlevée de force, je me

» jetterai alors sous la protection de Lady
» Betty, ou de Lady Sarah, mais dans le
» cas seulement d'une nécessité absolue,
» parce qu'il sera toujours plus avantageux,
» pour ma réputation, d'employer du fond
» de ma retraite une seconde ou une troi-
» sième main pour traiter sans éclat et me
» réconcilier avec mes parens.

« Que je ne veux pas néanmoins lui dé-
» guiser, que si dans ce traité mes parens in-
» sistent sur ma promesse de ne pas l'épou-
» ser, je m'engagerai à les satisfaire, pourvu
» que de leur part, ils me laissent la liberté
» de lui promettre, qu'aussi long-temps
» qu'il sera au monde et sans engagement,
» je n'accepterai point la main d'un autre
» homme : que c'est un retour que je lui
» paie d'inclination, en reconnoissance de
» toutes les peines qu'il s'est données, pour
» les mauvais traitemens qu'il a soufferts à
» mon occasion, quoiqu'il doive s'en pren-
» dre à lui-même, et au peu d'égard qu'il
» a toujours eu pour sa réputation, des
» mépris qu'il a reçus de ma famille.

« Je lui dis que, dans cette retraite,
» mon dessein est d'écrire à M. Morden,
» et de lui inspirer, s'il est possible, du
» zèle pour mes intérêts.

« J'entre ensuite dans quelque explica-
» tion sur ses alternatives. »

Vous jugez bien, ma chère, que cette malheureuse rigueur qu'on exerce sur moi, et ce projet de fuite, me mettent dans la

nécessité de lui rendre compte, bien plutôt que mon cœur ne le voudroit, de toutes les circonstances de ma conduite.

« Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je, » que Mde. Howe veuille s'attirer des » embarras, ni qu'elle souffre que sa fille » ou M. Hickman s'en attirent à mon occa- » sion. Quant au voyage de Londres, qu'il » me propose, je ne connois personne dans » cette grande ville; et j'en ai d'ailleurs » une si mauvaise opinion, qu'à moins que » dans quelque temps les dames de sa » famille ne m'engagent à les y accompa- » gner, il n'y a point d'apparence que je » goûte jamais cette idée. Je ne vois pas » non plus la nécessité ni la convenance » de l'entrevue qu'il désire, sur-tout lors- » qu'il est si vraisemblable que je pourrois » bientôt le voir. Mais s'il arrive quelque » nouvel évènement, qui me fasse abandon- » ner le dessein de partir, je saisirai alors » la première occasion de le voir, pour lui » expliquer les raisons de ce changement.»

Je n'ai pas fait scrupule, ma chère, de lui donner cette espérance, dans la vue de lui inspirer un peu de modération, si je change en effet de pensée. D'ailleurs, vous vous souvenez qu'il n'y eut rien à lui reprocher, lorsqu'il me surprit il y a quelque temps seule dans le bûcher.

« Enfin je me recommande à son hon- » neur, et à la protection de ses tantes, » comme une personne infortunée et uni-

» quement à ce titre. Je répète (assurément
» du fond du cœur!) combien il m'est dou-
» loureux de me voir forcée à des démar-
» ches si éloignées de mes principes, et si
» nuisibles à ma réputation. Je lui marque
» que je tâcherai de me procurer la permis-
» sion de dîner lundi dans le cabinet d'ifs
» (*); que j'écarterai Betty par quelque
» commission, et que là j'abandonne le
» reste à ses soins; mais que j'imagine que,
» vers les quatre heures, il pourra me faire
» connoître, par quelque signal, qu'il est
» à la porte du jardin, dont j'irai tirer
» aussi-tôt le verrouil.

« J'ajoute en forme de *post-scriptum*,
» que les soupçons paroissant augmenter

(*) [¶] Le *cabinet d'ifs*, ou le berceau d'ifs, comme on l'appeloit quelquefois dans la famille des Harlowes, étoit un lieu où Miss Clarisse se plaisoit de préférence, dès ses tendres années. Elle avoit coutume, dans les mois d'été, d'aller y passer ses heures à travailler à l'aiguille, à lire, à écrire, à dessiner; et lorsqu'on le lui permettoit, elle y prenoit son déjeûner, son dîner et quelquefois son souper, sur-tout lorsque Miss Howe, qui aimoit aussi beaucoup ce berceau, venoit lui rendre visite, et restoit avec elle. -- Elle en fait la description dans une autre lettre qu'on n'a pas publiée : elle dit qu'il avoit vue sur un paysage des plus diversifiés, et qui offroit des bois, des eaux et des collines pittoresques. En un mot, il lui parut si charmant, qu'elle en fit le dessin, qu'elle suspendit dans son parloir au milieu de quelques autres ouvrages de son crayon. [¶]

» de la part de ma famille, je lui conseille
» d'envoyer, ou de venir le plus souvent
» qu'il lui sera possible jusqu'à lundi au
» matin vers dix ou onze heures, parce
» qu'il seroit possible encore qu'il arrivât
» quelque évènement qui pourroit me faire
» changer de résolution. »

O chère Miss Howe! quel horrible nécessité, que celle qui peut me forcer à des préparatifs et à des mesures de cette nature! mais il est à présent trop tard! comment? *trop tard*, ai-je dit? que signifie ce mot? hélas! si j'étois menacée de finir quelque jour par le repentir, qu'il seroit terrible de trouver en effet *qu'il est trop tard* pour remédier au mal que je redoute!

Samedi, à dix heures.

M. Solmes est ici. Il doit dîner avec sa *nouvelle famille*, car Betty m'apprend qu'il emploie déja ce terme. A mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jeter dans mon passage, mais je suis remontée brusquement à ma prison, pour l'éviter.

J'ai eu la curiosité, pendant ma promenade, d'aller voir si ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas avec l'intention de la reprendre; car si je l'eusse trouvée, je ne vois pas comment j'aurois pu faire autrement que je n'ai fait. Cependant, quel caprice! En voyant qu'elle avoit disparu, j'ai commencé à regretter, comme hier au matin, qu'elle fût partie, sans autre raison, je crois, que parce qu'elle n'étoit plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent ! Il dit lui-même qu'il loge pour ainsi dire à cet endroit, et je le crois aussi. Il parle, comme vous le verrez dans sa dernière lettre, de quatre déguisemens, dont il change dans le même jour. Je suis cependant surprise qu'il n'ait point encore été remarqué par quelqu'un de nos fermiers, car il est impossible qu'il puisse sous aucun travestissement cacher l'éclat et les graces de sa figure. On peut dire aussi que toutes les terres voisines du parc étant de notre dépendance, et n'ayant point de sentier, du moins de ce côté du jardin, qui traverse le parc et le taillis, il est peu d'endroits plus détournés et moins fréquentés.

D'un autre côté, on veille peu sur mes promenades au jardin, et sur les visites que je rends à ma basse-cour. On se repose apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu'on s'est tant efforcé de me faire prendre du caractère de M. Lovelace. Cela seul, dans leur idée (et leur idée est juste) doit me remplir de défiance. Les égards aussi qu'on sait que j'ai eus jusqu'ici pour ma réputation, leur paroissent une autre sûreté. Sans ces deux raisons, on ne m'auroit jamais traitée avec tant de rigueur, en me laissant en même temps les facilités que j'ai presque toujours eues de me dérober par la fuite, si j'avois été disposée à m'en servir : et leur confiance dans ces

deux (*) motifs auroit été bien fondée, s'ils avoient gardé le moindre ménagement dans leur conduite avec moi.

Peut-être encore ne se souviennent-ils point de la porte de derrière, qui s'ouvre rarement, parce qu'elle conduit dans un lieu désert (**) et sans aucun sentier. Au fond, je ne connois pas d'autre endroit

(*) [¶] Sa famille comptoit sans doute sur ces motifs, mais leur principale confiance s'appuyoit sur la prétendue vigilance de Joseph Leman, qu'ils étoient loin d'imaginer être l'agent de M. Lovelace. [♭]

(**) [¶] Voici la description qu'elle en fait dans une autre lettre qui n'a point été insérée avec les autres. « Elle est dominée par les ruines d'une vieille chapelle, qu'on a rebâtie depuis au milieu du taillis : de place en place s'élèvent des chênes d'une grosseur prodigieuse, entourés de lierre et de guy, qui sont crûs là d'eux-mêmes, comme pour donner une horreur plus sombre et plus sacrée de la majesté du lieu : on parle aussi d'un homme qu'on y trouva pendu il y a quelques années, et c'étoit un lieu redouté de nous dans notre enfance, comme il l'est encore des femmes qui nous servent ; c'est, selon elles, un lieu hanté par les fantômes, les lutins et les spectres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il sert de retraite aux chouettes, aux corbeaux et autres oiseaux sinistres. Ces contes sont provenus naturellement de l'ignorance, et de la solitude de ce réduit sauvage ; et ces idées de l'enfance laissent encore dans un âge raisonnable des impressions de terreur, même dans les ames assez fortes pour mépriser dans autrui ces rêveries de la folle crédulité. » [♭]

par lequel on pût s'évader, excepté néanmoins cette allée marécageuse, si remplie de sources, par où passe votre domestique pour gagner le bûcher solitaire : pour entrer dans cette allée, il faut descendre de la haute terrasse, qui borne ma basse-cour du même côté. Car pour les autres parties du jardin en face, vous savez qu'il faut traverser en vue des parloirs, et de la salle des domestiques, et ensuite la grande cour ouverte de toute part, et qu'au moyen de la grille de fer, on est vu pendant la longueur d'un quart de mille, à cause des jeunes plantations d'ormes et de tilleuls qui ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet d'ifs, que vous connoissez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choisir pour ce projet dont mon cœur est si ému. Il n'est pas loin de la porte de derrière, quoiqu'il soit dans une autre allée, comme vous pouvez vous le rappeler. Hors le temps des grandes chaleurs, son extrême fraîcheur en éloigne ordinairement tout le monde. Lorsqu'on avoit quelque tendresse pour moi, on s'alarmoit de m'y voir quelquefois trop long-temps. Mais à présent, on s'inquiète peu de ma santé. D'ailleurs, le froid, disoit hier mon frère, endurcit.

Je vais finir ici et porter ma lettre au dépôt. Avec vos plus ferventes prières, je vous demande, ma chère amie, votre

approbation ou votre censure, sur les démarches que j'ai hasardées. Il n'est pas encore trop tard pour révoquer mes engagemens.

CL. HARLOWE.

Sous l'adresse, et avec un crayon. Comment pouvez-vous envoyer votre messager les mains vides ?

LETTRE LXXXVII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, après-dîner.

LA dernière date de votre lettre, qui est dix heures du matin, m'assure qu'elle ne pouvoit être depuis long-temps au dépôt, lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, et je l'ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez avec raison, d'envoyer mon messager les mains vides ; et c'est néanmoins cette situation même, si critique, qui en est en partie la cause. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J'ai employé secrètement tous mes soins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d'Harlowe, sans paroître en rien, parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, et désobliger dans la manière, c'est n'obliger qu'à demi. D'ail-

leurs, les soupçons et l'inquiétude de ma mère ne font qu'augmenter. Elle y est excitée de plus en plus par les visites journalières de votre oncle Antonin, qui ne cesse de lui répéter, que la conclusion approche, et qu'on espère que sa fille ne viendra point à la traverse pour vous dégoûter du parti de la soumission. Je suis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, sans m'expliquer d'une manière qui ne leur plairoit ni à l'un ni à l'autre. Nous n'avons pas besoin de cela, ma mère et moi, pour être en querelle ensemble presqu'à toute heure.

Pressée comme je suis par le temps, par la nécessité du secret, et privée, par vos pressantes instances, de la satisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des mesures avec ma mère, j'aurois pu facilement vous rendre ce service. Je pourrois, sur le moindre prétexte, prendre notre carosse, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeois à propos, et une fois arrivées à Londres, le renvoyer, sans que personne en fût mieux informé du logement qu'il nous auroit plu de choisir. Plût au ciel que vous y eussiez consenti! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin pour votre situation. Vous attendez-vous donc à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire? et pouvez-

vous

vous vous promettre de n'être pas un peu agitée, par l'ouragan qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgraces, j'en jugerois peut-être autrement ; mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, cela change bien les choses.

Comment pouvez-vous me nommer heureuse, lorsque je vois ma mère aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chère amie, que votre tante ou les autres, et cela par l'instigation de cette tête folle et bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie (le plat personnage qu'il est) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, et le tout, s'il vous plaît, pour m'effrayer par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, et pour justifier le désir que j'ai de partir avec vous, lorsque notre amitié mutuelle est si bien connue de tout le monde ?

Oui, ma chère, plus je considère l'importance de l'occasion, plus je crois devoir vous répéter que votre délicatesse est excessive. Ne sont-ils pas deja persuadés que votre résistance à leurs odieux projets, est en grande partie l'effet de mes conseils ? N'est-ce pas sous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correspondance ? et si ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raison de m'embarrasser de ce qu'ils pensent ?

D'ailleurs, quelle disgrace ai-je donc à redouter de cette démarche? Quelle sorte de tache? Croyez-vous qu'Hickman en prît occasion de me refuser? et s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin? Qui sont ceux, pour peu qu'ils aient une ame, qui ne seroient pas touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre sexe?

Mais, je jetterois ma mère dans la peine et l'affliction! Cette objection a quelque force. Cependant, lui causerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espèce de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour nuire à ma plus chère amie? Malheur à tous deux, s'il y vient dans une double vue! Grondez-moi, si vous voulez, cela m'est égal.

J'ai dit, je répète hardiment, qu'une telle démarche annobliroit votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enleverai à Lovelace l'honneur de vous rendre ce service, et demain au soir, ou lundi, avant le temps marqué pour son rendez-vous, je serai à la porte de votre jardin avec un carosse ou une chaise. Et alors, ma chère, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons à tous des conditions, et des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mère sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis: Hickman pleurera de joie à mon retour, ou je saurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si sérieusement de ma proposition, et vous êtes toujours si féconde en raisonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, ayez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, et d'examiner, s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma réputation. Une femme fuir avec une autre femme, et dans la seule vue d'éviter cette race d'hommes, cela n'est pas un si grand sujet de reproche! Je vous le répète, ayez la bonté de peser cette idée; et si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me regarde, de grace, mettez-vous-y. C'est tout ce que j'avois à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le temps viendra, j'espère, où je serai capable de lire vos touchantes narrations, sans cette impatience et cette amertume qui m'échauffent le sang, et qui se communiqueroient à ma plume si je m'attachois à toutes les circonstances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil, ou de vous dire ce que je ferois à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle seroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal! je ne me le pardonnerois jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l'embar-

ras où j'étois pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, et vous voyant rejeter la seule voie qu'il y ait... Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrive quelque malheur, j'en ferai toute ma vie un reproche à ma mère. Oui, je l'en accuserai, --- et peut-être vous-même, si vous n'acceptez pas mon offre.

Voici le seul conseil que j'aie à vous donner dans votre situation et dans vos vues : si vous partez avec M. Lovelace, prenez la première occasion convenable pour vous marier. Et pourquoi hésiteriez-vous, lorsque, dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bientôt que c'est par son secours et avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle? Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque temps, jusqu'à ce que les articles soient dressés, et que vous soyez satisfaite sur les autres arrangemens que vous désirez. Mais ces considérations mêmes doivent avoir moins de poids pour vous dans votre position, qu'elles n'en auroient pour une autre dans d'autres circonstances; d'abord, parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité; ensuite, parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous

rendre justice, et une justice entière, en qualité d'exécuteur testamentaire, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre; parce que de son côté, il jouit d'une fortune considérable; parce que toute sa famille vous estime, et souhaite ardemment votre alliance; parce qu'il ne fait lui-même nulle difficulté de vous accepter sans aucune condition. Vous voyez comme il a toujours bravé vos parens: c'est une faute que moi je trouve pardonnable, et qui même n'est peut-être pas sans noblesse. J'ose avancer qu'il aimeroit mieux vous voir à lui sans un schelling, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raisons d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit que ses propres parens ne peuvent soumettre cet esprit fier à leur devoir la moindre faveur?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister moins sur les articles préliminaires. Ainsi, c'est mon opinion absolue que si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée: et en ce cas, c'est lui que vous devez laisser juge du temps auquel il pourra vous quitter avec sûreté. *Remarquez bien cela.*

Faites là-dessus les plus sérieuses réflexions. Vous devez dire adieu aux délicatesses, du moment que vous aurez quitté la maison de votre père. Je n'ignore pas le jugement sévère, mais juste, que vous

portez de ces créatures inexcusables, qui n'écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, sautent, pour ainsi dire, de la fenêtre de leur père dans la couche d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répète, qu'avec un homme du caractère de Lovelace, votre réputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, je n'ai pas besoin de donner plus de force à ce conseil.

Vous voulez excuser ma mère ! mais la chaleur de mon amitié ne me dispose guère à goûter vos raisons. On ne doit pas blâmer les autres, dites-vous, de ne pas faire pour nous ce qu'ils sont parfaitement libres d'accorder ou de refuser. Cette maxime dans l'amitié, admet bien des distinctions. Si la chose qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend, et qu'il s'agît, par exemple, s'il faut employer ici l'expression proverbiale, *pour ôter une épine du pied de son ami, de se l'enfoncer dans le sien*, cela demanderoit des réflexions. Il me semble même qu'il y auroit un air d'égoïsme, à demander de son ami une faveur qui l'exposeroit aux mêmes inconvéniens qu'on veut éviter. Ce seroit l'autoriser par notre propre exemple, et avec beaucoup plus de raison, à nous

payer d'un refus, et à mépriser une amitié qui n'en auroit que le nom. Mais si sans avoir à craindre qu'un léger inconvénient pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un grand danger, le refus que nous ferions nous rendroit indignes de la qualité d'ami. Je n'en admettrois pas un de cette nature, pas même à la superficie de mon cœur.

Je suis bien sûre que c'est-là votre façon de penser en amitié, comme c'est la mienne ; car c'est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu'elle m'a sauvé d'un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été de trouver des excuses pour les autres, dans des cas où vous n'en admettriez aucune pour vous-même.

Je dois vous avouer que si ces excuses pour l'indifférence ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, et qui l'est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle désireroit la protection ; moi, qui m'efforce, comme vous l'avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause, je pencherois à la soupçonner d'une inclination secrète et désavouée, qui, balançant, surmontant même tous les inconvéniens dans son cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître, au succès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chère? Tant mieux encore pour moi, si vous ne m'entendez pas; car je crains que cette réflexion jetée au hasard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déja faite dans un autre cas: « c'est ne pouvoir » s'empêcher, m'avez-vous dit, de faire » montre de pénétration, quoiqu'aux dé» pens de cette tendresse qui est un devoir » de l'amitié et de la charité. »

Que sert, m'allez-vous dire, de reconnoître ses fautes, si l'on ne s'en corrige pas? d'accord, ma chère; mais ne savez-vous pas que j'ai toujours été une impertinente créature, et que j'ai toujours eu besoin de beaucoup d'indulgence? Je sais aussi que ma chère Clarisse en a toujours eu pour moi, et c'est là-dessus que je me repose aujourd'hui. Elle n'ignore pas jusqu'où va mon affection pour elle. Je vous aime, ma chère, en vérité plus que moi-même, s'il est possible, croyez-en cette expression, ma chère, et par conséquent, jugez combien je suis touchée d'une situation aussi cruelle, aussi critique que la vôtre. C'est la force de ce sentiment qui me fait tourner ma censure jusque sur vous, c'est-à-dire, sur ce caractère philosophique de réserve et de modération que vous avez dans vos propres intérêts, et qui vous abandonne dans la cause d'autrui; qualité qui vous a toujours, vous le savez, fait admirer.

Mes vœux, mes prières continuelles, seront employés à demander au ciel que vous puissiez sortir de ces épreuves, sans aucune tache pour cette belle réputation, qui a été jusqu'à présent aussi pure que votre cœur : ardentes prières vingt fois répétées, et par où finit votre éternelle amie.

ANNE HOWE.

P. S. Je me suis pressée d'écrire, et je ne me hâte pas moins de faire partir Robert, afin que dans une situation si critique, vous ayez le temps de considérer ce que je vous marque, sur deux points qui me paroissent les plus importans. Je veux vous les remettre sous les yeux en deux mots.

« Si vous ne devez pas vous déterminer » plutôt à partir avec une personne de » votre sexe, avec votre Anne Howe, » qu'avec une personne de l'autre, avec » M. Lovelace ? »

Supposé que vous partiez avec lui :

« Si vous ne devez pas vous marier le » plutôt qu'il vous sera possible ? »

LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, après midi, avant la réception de la lettre précédente.

LA réponse ne s'est pas fait attendre. C'est une lettre d'extases, si je puis lui donner ce nom.

« Il promet une soumission entière à » mes volontés. Il approuve tout ce que » je propose, sur-tout le choix d'un logement particulier. C'est un expédient qui » lui paroît heureux, pour prévenir la » censure des curieux et des esprits légers » qui jugent sans réflexion. Cependant, il » est persuadé que, traitée comme je le » suis, je pourrois me mettre sous la protection de l'une de ses deux tantes, sans » avoir rien à craindre pour ma réputation. Mais tout ce que je désire, tout ce » que j'ordonne est une loi suprême, et » le meilleur parti sans doute pour la sûreté de ma réputation présente et future, » dont il se flatte que sa conduite prouvera, qu'après moi il n'est personne qui » en prenne plus de soin. Il m'assure seulement que le désir de toute sa famille » est de tirer avantage des persécutions » que j'essuie, pour me faire leur cour, » et pour s'acquérir des droits sur mon

» cœur par les services les plus tendres et
» les plus empressés : heureux, s'ils peu-
» vent contribuer par quelque moyen au
» bonheur de ma vie !

« Il écrira dès cette après-midi à son
» oncle et à ses deux tantes, qu'il a main-
» tenant la perspective de se voir le plus
» fortuné de tous les hommes, s'il ne
» ruine pas cet espoir par sa faute ; puisque
» la seule personne qui puisse faire son
» bonheur sur la terre, sera bientôt hors
» du danger d'être la femme d'un autre,
» et qu'elle ne pourra lui rien prescrire
» qu'il ne se reconnoisse dans l'obligation
» d'exécuter.

« Il commence à se flatter, depuis que
» j'ai confirmé ma résolution par ma der-
» nière lettre, qu'il n'a plus à craindre de
» ma part aucun changement de résolution,
» à moins que mes parens ne changent de
» conduite avec moi, ce qu'il est sûr qu'ils
» ne feront jamais (*). C'est à présent que
» toute sa famille, qui partage ses intérêts
» avec tant de zèle et de tendresse, com-
» mence à se glorifier de l'heureuse pers-
» pective qu'il a devant les yeux.

Voyez avec quel art il s'efforce de m'at-
tacher à ma résolution !

(*) [¶] Il en doit être bien sûr, d'après l'art qu'il a eu de les jouer par son agent corrompu, et de les faire conspirer tous ensemble pour ses vues ignorées d'eux, comme on l'a vu dans ses lettres précédentes. [¶]

« A l'égard de la fortune, il me supplie » d'être sans inquiétude. Son bien suffit » pour nous deux. Il jouit de deux mille » guinées de rentes effectives, et qui valent » bien d'autres terres estimées un tiers » davantage, et qui n'ont jamais été gré- » vées de la moindre charge; qu'il ne doit » absolument rien ni en arrêtés ni en bil- » lets; graces peut-être à son orgueil plus » qu'à sa vertu. (¶) Son oncle est résolu d'y » ajouter mille autres guinées le jour de » son mariage, et il peut dire que c'est » moins de sa part une générosité qu'une » justice, parce qu'il doit regarder ce don » comme l'équivalent d'un bien dont » Milord s'étoit mis en possession, quoique » Mde. Lovelace sa mère y eût un droit » égal (♭). Il doit encore lui donner le » choix d'un de ses châteaux dans le Comté » de Hertford, ou dans celui de Lancastre, » à son choix, ou à celui de sa femme, sur- » tout si c'est moi qu'il épouse. Il dépendra » de moi, si je le désire, de m'assurer de » tous ces articles, avant que de prendre » avec lui d'autres engagemens.

« Il me dit que le soin de l'habillement » doit être le moindre de mes embarras; » que ses tantes et ses cousines s'empresse- » ront de me fournir toutes les commodi- » tés de cette nature, comme il se fera » lui-même le plaisir le plus sensible et le » plus grand honneur de m'offrir toutes » les autres, si je veux lui faire cette faveur.

« Que pour le succès d'une parfaite » réconciliation avec mes parens, il sera » gouverné dans toutes ses actions par mes » propres désirs ; et qu'il sait à quel point » j'ai cette réconciliation à cœur.

« Il appréhende que le temps ne lui » permette pas de me procurer, comme il » se l'étoit proposé, la compagnie de Miss » Charlotte Montaigu à St. Albans ; parce » qu'il apprend qu'un rhume violent et un » grand mal de gorge l'obligent de garder » sa chambre. Mais aussi-tôt qu'elle sera » rétablie, son premier empressement la » conduira dans ma retraite avec sa sœur. » Elles m'introduiront toutes deux chez » leurs tantes, ou leurs tantes chez moi, » selon que je paroîtrai le désirer. Elles » m'accompagneront à la ville, si j'ai du » goût pour ce voyage ; et pendant tout » le temps qu'il me plaira d'y demeurer, » elles ne s'éloigneront pas un moment » de moi.

« Milord M.... ne manquera pas de » prendre mon temps et mes ordres pour » me rendre aussi sa visite, publique ou » secrète, suivant mon inclination. Pour » lui, lorsqu'il me verra dans un lieu sûr, » soit à l'ombre de sa famille, soit dans la » solitude que je préfère, il se fera la vio- » lence de me quitter, pour ne me revoir » qu'avec ma permission. En apprenant » l'indisposition de sa cousine Charlotte, » il avoit pensé, dit-il, à faire remplir sa

» place par Miss Patty sa sœur ; mais c'est » une fille *timide* et sans courage, qui ne » feroit qu'augmenter notre embarras. »

Ainsi, ma chère, l'entreprise, comme vous voyez, demande de la hardiesse et du courage. Oui, oui, elle en demande. Hélas ! que vais-je entreprendre !

Il est clair qu'il paroît persuadé lui-même qu'il me seroit nécessaire d'être accompagnée de quelque personne de mon sexe. N'auroit-il pas pu me proposer, du moins, une des femmes de ses tantes ? Que le Ciel ait pitié de moi ! que vais-je entreprendre !



Après tout, quoique je me sois avancée si loin, je ne vois pas qu'il soit trop tard encore pour revenir sur mes pas : si je recule, il faut m'attendre à une mortelle querelle. Mais qu'en arrivera-t-il ? Si j'entrevoyois seulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une rupture avec Lovelace, qui m'ouvriroit le chemin au célibat, seroit le plus cher de mes désirs; et je défierois alors tout son sexe, car je vois qu'il ne cause au nôtre que trouble et chagrins : et lorsqu'on est une fois engagée, on est obligé de marcher avec des pieds trop tendres sur des épines, et des épines les plus aiguës, jusqu'à la fin d'une pénible route.

Mon embarras augmente à chaque moment ; plus j'y pense, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes

se fortifient à mesure que le temps s'écoule, et que l'heure fatale approche.

Mais je veux descendre et faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les siennes, à la réserve des deux dernières, que je mettrai sous ma première enveloppe, si je suis assez heureuse pour trouver le moment de vous en écrire une autre. Dans l'intervalle, ma chère amie..... mais quel objet proposerai-je à vos prières? Adieu donc. Qu'il me soit permis seulement de vous dire.... Adieu.

LETTRE LXXXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

En réponse à la Lettre LXXXVII ci-dessus.

Dimanche, 9 Avril, au matin.

NE vous imaginez pas, très-chère amie, que votre réflexion d'hier, quoique le trait le plus sévère que j'aie jamais éprouvé de, je dois dire, votre impartiale affection, m'ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce seroit m'exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition des rois, c'est-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes et de pouvoir m'en corriger; et renoncer par conséquent au plus précieux fruit de la plus ardente et la plus sincère amitié. Avec quel noble et

brillant éclat le feu sacré de l'amitié doit-il brûler dans votre sein, vous à qui il inspire de reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de se détacher assez d'elle-même, pour laisser aux autres la libre option qu'ils ont droit de faire à leur gré pour lui prêter ou lui refuser leurs secours ? Dois-je, ma chère, vous blâmer de cette ardeur ? Ne dois-je pas plutôt l'admirer ?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon, qui, tout en prenant sa source dans votre amitié, me rendroit inexcusable, s'il avoit quelque fondement; je me dois à moi-même la justice de vous déclarer, que je ne connois pas mon propre cœur, s'il recèle cette *inclination secrète ou désavouée, que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Et je suis également éloignée *d'être si indifférente* sur le succès de l'espérance que j'ai eue du côté de votre mère. Mais je crois devoir l'excuser, ne fût-ce que sur cette seule raison, qu'étant d'un autre âge que le mien et mère de ma plus chère amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes sentimens d'amitié que de sa fille. Ceux que je lui dois sont le respect et la vénération, qu'il est difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui est un des plus indispensables et des plus sacrés liens dont votre cœur et le mien soient unis. Ce que je pourrois atten-

dre de ma chère Anne Howe, je ne dois pas me le promettre de sa mère : en effet, ne seroit-il pas bien étrange qu'une femme de son âge et de son expérience fût exposée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à son propre jugement, dans une occasion où elle n'auroit pu le faire, sans offenser une famille avec laquelle elle a toujours bien vécu, et se déclarer pour l'enfant, sans blesser les droits des parens, sur-tout lorsqu'elle est mère, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute, plus qu'elle ne le devroit, le vif et charmant caractère? Crainte maternelle, à la vérité, qui lui fait plus appréhender de votre jeunesse, qu'elle n'espère de votre prudence, qu'elle sait néanmoins, avec tout le monde, être fort au-dessus de votre âge.

(¶) Et permettez-moi d'ajouter que, malgré tout ce que votre générosité et l'ardeur de votre affection peuvent vous suggérer sur cet article en faveur d'une amie infortunée, ou contre ceux qui pourroient me refuser leur protection dans les circonstances extraordinaires où je suis, j'éprouve du plaisir à me sentir capable de vaincre le penchant que j'aurois à attendre plus qu'il ne m'est dû de la bonté de mes parens, quelle que puisse être l'issue de ma position. Je serois extrêmement mortifiée, si par un excès de présomption et d'amour-propre je méritois le reproche

d'avoir entretenu dans mon cœur une espérance déraisonnable, ou pu souhaiter, suivant le proverbe que vous citez, de m'ôter une épine du pied, pour l'enfoncer dans le pied de mon ami; et je serois bien mécontente de moi-même, si oubliant ce que m'a enseigné ma bonne madame Norton, que la meilleure école est celle de l'adversité, je ne recueillois d'autres fruits des leçons forcées qu'elle me donne, qu'un esprit moins résigné et plus porté à l'impatience, si je ne jugeois du mérite des autres que sur la mesure de leurs bontés pour moi, et cela aux dépens même de leur bien-être ou de leur tranquillité. Ne seroit-ce pas en effet tomber dans l'orgueil de me croire la seule juste et raisonnable, en accusant perpétuellement d'injustice ou de folie, ceux qui n'agiroient pas comme moi; en un mot, faire de ma cause, la cause de Dieu, dans le sens du pitoyable argument que M. Solmes employoit avec moi?

Combien de fois, ma chère, avons-nous uni nos efforts pour découvrir et blâmer dans les autres cet esprit de partialité? mais je sais que vous ne vous contentez pas toujours de dire sur une chose tout ce qu'on peut dire sans sortir des bornes exactes de la justice, et que pour montrer l'étendue de votre pénétration, qui sait approfondir tous les sujets, vous vous plaisez à dire ou écrire tout ce qu'on peut imaginer dans chaque cas particulier, et peut-être ce

penchant vient-il du désir que vous avez (pardon, ma chère,) de paroître posséder une sagacité qui va au-devant des évènemens. Mais qui pourroit souhaiter de tarir un torrent rafraîchissant,par la seule raison qu'en se débordant, il peut nous causer quelquefois de légers inconvéniens? et qui ne fera pas grace à la charmante vivacité d'un esprit, qui pour une petite peine qu'il peut causer à une trop grande sensibilité, lui procure en revanche cent plaisirs délicieux, et qui en sont même l'effet naturel? (b).

Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paroissent aussi importans qu'à vous.

Vous établissez ainsi la question, « si je » ne dois pas me déterminer plutôt à partir » avec une personne de mon sexe, avec » ma chère Anne Howe, qu'avec une per- » sonne de l'autre, avec Lovelace? »

Et supposé que je parte avec lui:

« Si je ne dois pas me marier le plutôt » qu'il me sera possible? »

Vous savez, ma chère, les raisons qui m'ont fait rejeter vos offres, et qui me font même désirer très-ardemment que vous ne paroissiez point dans une entreprise, à laquelle je n'ai pu penser que dans la contrainte d'une nécessité cruelle, et pour laquelle vous n'auriez pas la même excuse. A ce compte, votre mère auroit eu raison de s'alarmer de notre correspondance,

dans l'incertitude des évènemens auxquels elle pouvoit l'exposer elle et sa fille. Si j'ai peine à concilier avec mon devoir, la pensée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes parens; qu'allégueriez-vous pour votre défense, en abandonnant une mère pleine de bonté? Soupçonneroit-elle que l'ardeur de votre amitié pourroit vous conduire à quelque petite indiscrétion? et ce soupçon vous offenseroit-il? Voudriez-vous, pour l'en punir, faire voir, à elle et à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans le plus grand écart dont notre sexe puisse être coupable?

Et je vous le demande, ma chère, est-il digne de votre générosité, de hasarder une fausse démarche, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre mère se croiroit trop heureuse de vous revoir?

Je vous assure que si je peux être forcée moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques, que de souffrir que vous m'accompagniez dans ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou tripler ma faute aux yeux du public; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais justifiée par les cruels traitemens que j'essuie, parce qu'il ne les connoît pas tous?

Mais, très-chère, très-tendre amie,

apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une pareille démarche. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que votre avis est, que je ne dois point la risquer. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne; et je vous rends graces de m'avoir ainsi convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre dernière lettre. Hé bien, je vous déclare qu'elle me détermine absolument à ne pas partir, ou du moins, à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chère, vous jugez que le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mère a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi lorsque vous me représentez que *toutes les délicatesses doivent s'évanouir* du moment que j'aurai quitté la maison de mon père; lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire, lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas; quelle est celle qui pourroit passer pardessus ces réflexions, qui pourroit

s'exposer à ces périls, tant que la décision de la question dépendroit d'elle-même ?

Tandis que je n'ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes, que je me suis remplie de l'idée que ma réputation avoit deja souffert de mon emprisonnement, et que j'aurois toujours le choix, ou d'épouser M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui, quelque hardiesse que je trouvasse dans cette démarche, je me suis figuré que, traitée comme je le suis, elle pouvoit être excusée, sinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux; et se voir absoudre par son propre cœur, c'est un bonheur à préférer à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui, dans la même heure, fuient de leur chambre, et vont se présenter à l'autel qui doit être témoin de leur témérité; après avoir stipulé avec Lovelace, non-seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussi-tôt que je serai dans un lieu de sûreté (ce dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge;) après lui avoir imposé toutes ces loix, et reçu l'engagement de la soumission, loix qu'il ne seroit plus temps de changer quand je le souhaiterois, me marier aussi-tôt que je serai entre ses mains! Vous voyez, ma chère, qu'il ne me reste pas d'autre réso-

lution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiser, après cette rétractation ? comment ? en faisant valoir le privilège de mon sexe. Avant le mariage, je ne lui connois aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de rétrograder, si je le juge à propos ? Que serviroit la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mère, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avoient droit de s'en plaindre ? Ceux à qui l'ancienne loi donne le droit d'absoudre ou de confirmer l'engagement d'un enfant, seroient bien éloignés de ratifier le mien, quelque solemnel qu'il pût être (*).

(*) [¶] Voyez les *Nombres* xxx. On y trouve la distinction des promesses qui lient et de celles qui ne lient pas. La promesse d'un homme ou d'une veuve est déclarée indispensable, parce qu'ils sont indépendans et libres. Mais les engagemens d'une fille qui a son père, et d'une femme qui a son mari, si le père ou le mari les désapprouvent, sont sans force et nuls.

Ces notions doivent être connues, sur-tout des jeunes Demoiselles dont les prétendus amans s'efforcent de les lier par des promesses indiscrètes; et en appellent ensuite à leur conscience et à leur honneur, sur l'obligation de les accomplir : voici le texte, même pour les deux cas.

Vers. 3. Si une femme fait un vœu au Seigneur, et se lie par une promesse écrite, tandis qu'elle est jeune et dans la maison de son père ;

Mais c'étoit plutôt un arrangement conditionnel qu'une promesse positive. Et en supposant même la promesse la plus formelle, et que je ne me fusse pas réservé la liberté de la révoquer, devoit-elle exclure des réflexions plus justes et plus approfondies? Si cela étoit, il ne convenoit donc pas de la donner; et alors combien il seroit peu généreux d'en exiger l'accomplissement! et ce seroit un crime de la remplir. Est-il sur la terre un homme raisonnable, qui doive trouver mauvais qu'une femme, qu'il se propose d'appeler son épouse, refuse de tenir sa promesse, lorsqu'après la plus mûre délibération, elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérairement?

4. Et si son père approuve son vœu et la promesse dont elle a lié son ame, et que son père lui donne son consentement; alors tous les vœux tiendront, ainsi que toute promesse à laquelle elle se sera engagée.

5. Mais si son père la désapprouve le jour qu'il est instruit de son vœu, aucun de ses vœux, ni de ses engagemens, dont elle aura lié son ame, ne subsistera; et le Seigneur lui pardonnera, parce que son père l'a désavouée.

C'est la même chose pour l'épouse. Voyez *Vers*. 6, 7, 8, etc. Et voici la sanction solemnelle de ces décisions.

Vers. 16. Tels sont les décrets que le Seigneur a commandés à Moïse entre l'épouse et l'époux, entre le père et sa fille, qui est dans sa jeunesse et dans la maison paternelle. (b)

Je

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain, ou peut-être de mardi au soir, dois-je plutôt dire, si mon père n'abandonne pas le dessein de me faire lire et signer les articles devant lui. C'est-là, c'est-là, ma chère, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir, alors, juste ciel! tout ce qui m'épouvante, doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prières, peut-être par mes évanouissemens, (car après un si long bannissement, la seule présence de mon père me jettera dans une extrême agitation) que mes parens abandonnent leurs vues, ou qu'ils reculent le jour fatal, sinon d'une semaine, au moins de deux ou trois jours, l'épreuve du mercredi en sera plus légère. Ils m'accorderont sûrement quelque temps pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne pourra être prise pour une *promesse*. Comme je n'ai fait nul effort pour m'échapper, ils n'ont aucune raison de me soupçonner de ce dessein; ainsi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour dernière ressource. Mde. Norton doit m'accompagner dans l'assemblée; et dût-elle en être réprimandée, elle prendra aussi ma défense, me voyant à l'extrêmité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mère ne se laissera pas attendrir? Je me jetterai aux

pieds de tous mes juges. J'embrasserai les genoux de chacun d'eux, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles ? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison, et de m'abandonner à mon mauvais sort, peut être renouvelé et être accepté. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de la disgrace de mes parens ; et ce sera pour moi une grande consolation que ce ne soit pas par ma faute, si je les quitte pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentimens moins terribles, lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je songe à l'autre ; et dans un écart aussi violent et aussi forcé, le cœur et ses mouvemens, sont, on peut le dire, la conscience. C'est le plus sage de tous les hommes qui nous en assure. --- (¶) « Attache-toi au conseil de ton propre cœur, car tu n'as point d'ami plus fidèle que lui. Souvent le cœur de l'homme lui en dit cent fois plus que les sept gardes de nuit, qui veillent au haut d'une tour. » (§) [*]

Je vous demande grace, ma chère, pour

(*) Eclés. XXXVII. 13, 14.

cet amas de raisonnemens mal digérés. Je m'arrête ici, et je vais faire sur-le-champ une lettre de révocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve que je ne suis pas fâchée de faire de sa modération, et qui est d'ailleurs pour moi d'une importance infinie. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je venois à changer de pensée?

CL. HARLOWE.

LETTRE XC.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche, 9 Avril, au matin.

PERSONNE, à ce qu'il semble, ne se propose d'aller à l'église aujourd'hui. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du ciel à espérer pour des vues si profanes, et j'ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'y ai trouvée, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chère! Elle a changé de couleur, et j'ai remarqué sa confusion de se voir surprise. Mais je me suis contentée de lui dire que je m'accoutumerois peu-à-peu à toutes sortes de traitemens; que si

elle avoit des ordres, c'en étoit assez pour la justifier.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, et que le rapport qu'elle alloit faire, ne me seroit point désavantageux. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever, si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui, et que si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre; et si ce c'est pas votre intention, a ajouté cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paroît étrange. Elle n'avoit qu'un moyen de la concilier : « vous êtes allée » si loin, m'a-t-elle dit, que votre embar- » ras est de revenir décemment sur vos » pas; mais je m'imagine que mercredi, » en pleine assemblée, vous donnerez la » main à M. Solmes; et suivant le texte » du docteur *Brand*, dans son sermon de » dimanche dernier, *la joie sera grande* » *alors dans le ciel.* »

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace : « que des raisons de la plus

» grande importance pour moi-même, et
» dont il sera satisfait lorsqu'il les con-
» noîtra, m'obligent de suspendre ma ré-
» solution de quitter la maison paternelle;
» que j'ai quelque espérance de voir ter-
» miner heureusement les choses, sans
» recourir à une démarche qui ne peut
» être justifiée que par la dernière néces-
» sité; mais qu'il doit compter sur ma
» promesse de souffrir plutôt la mort,
» que de consentir à me voir la femme de
» M. Solmes. »

Ainsi, je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les évènemens dont je suis menacée mardi ou mercredi. Ce sont-là maintenant les craintes qui occupent toutes mes penseés, et qui me font déja manquer le cœur.

Dimanche, à 4 heures après midi.

Ma lettre n'est pas encore enlevée! Si malheureusement il ne pensoit point à la prendre, ou à l'envoyer chercher, et que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eût l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je, grand Dieu! Ah! chère amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe! moi qui menois une vie si heureuse avant de connoître cet homme!

(¶) J'ai dîné dans le cabinet d'ifs:

cette demande m'a été accordée à ma première requisition. Pour faire voir que je ne médite aucun projet, je suis rentrée dans la maison avec Betty, aussi-tôt que j'ai eu dîné : j'ai cru qu'il n'étoit pas mal-à-propos de demander cette permission, sur-tout le temps étant au beau. Qui sait ce que peut amener mardi ou mercredi ? (b)

Dimanche, à 7 heures du soir.

Je retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être encore occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens à ses ordres. Se croit-il si sûr de moi, qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution ? Il sait comment je suis assiégée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement que jamais. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement ! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, et toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur

cet article. Dans quelque temps qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date fera foi qu'il auroit pu l'avoir à temps ; et si le peu de temps qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui, mais ce sera sa faute.

Dimanche, à 9 heures.

Il paroît qu'on est résolu de faire avertir Mde. Norton d'être ici mardi à l'heure du dîner, et qu'elle doit y demeurer une semaine entière avec moi.

Elle sera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader ; et lorsque la violence aura tout consommé, son rôle sera de me consoler et de me réconcilier avec mon sort. « On s'attend, me » dit insolemment Betty, à des feintes, à » des évanouissemens, à des plaintes et des » cris *sans nombre*. Mais tout le monde y » sera préparé, et lorsque la scène sera fi- » nie, elle sera finie : je redeviendrai calme » et tranquille, quand j'aurai reconnu qu'il » n'y a plus de remède. »

Lundi, à 7 heures du matin.

O ma chère ! la lettre y est encore, dans le même état où je l'ai laissée !

Est-il possible qu'il se croie si sûr de moi ? Il se figure peut-être que je n'ose changer de résolution. Je voudrois ne l'avoir jamais connu ! Je commence à voir cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l'auroit vue, si je m'en étois rendue coupable. Mais quel parti prendre,

s'il vient aujourd'hui à l'heure marquée? S'il vient sans avoir reçu la lettre, je suis obligée de le voir; sans quoi il ne manquera pas de juger qu'il m'est arrivé quelque chose de funeste, et je suis sûre qu'il entrera aussi-tôt au château. Il n'est pas moins certain qu'il y sera insulté: et quelles seront les suites! D'ailleurs, je me suis presque engagée, si je changeois d'avis, à saisir la première occasion de le voir et de lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne le mettent de fort mauvaise humeur... Mais il vaut mieux qu'il me quitte mécontent de moi, que de partir moi-même, mécontente de mon cœur et de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'il reste bien peu de temps, il peut envoyer encore et recevoir la lettre. Qui sait s'il n'a pas été retardé par quelque accident que j'ignore, et qui le rendra peut-être excusable? Après avoir trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entrevue, il est impossible qu'il n'eût pas eu du moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé, et si je suis ferme dans une occasion bien plus importante.-- D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'elle ne lui ait ôté toute espèce de doute.

A 9 heures.

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi en me voyant revenir du jardin. Elle

m'a glissé dans la main une lettre que je vous envoie.

Très-chère cousine,

« J'ai su d'une personne qui se prétend bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-elle fait cette confidence que pour me chagriner; car c'est l'insolente Betty Barnes: les dispenses, dit-elle, sont obtenues; et m'ayant recommandé le secret, quoiqu'elle sût bien que je ne le garderois pas, elle m'a même assuré que c'est M. Brand qui doit faire la cérémonie. Le Docteur Lewin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction, si l'on ne peut obtenir votre consentement. Il a déclaré, et ils l'ont su, qu'il n'approuve point la manière dont on en use avec vous. Pour M. Brand, Betty ajoute que mon oncle Harlowe et les autres lui ont promis de faire sa fortune.

« Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumières, car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, et dont elle s'attend bien que je vous informerai (*). Miss Harlowe et

(*) (¶) Le lecteur attentif aux stratagêmes de M. Lovelace, supposera aisément, d'après cette confidence de Miss Hervey, qu'il avoit chargé son agent à double face d'engager sa dulcinée Betty à jeter l'alarme dans l'esprit de Miss Hervey, dans l'espérance qu'elle ne man-

cette fille se parlent sans cesse à l'oreille; et j'ai remarqué qu'aussi-tôt qu'elles ont fini, Betty vient à moi, et a toujours quelque chose à me dire sous le sceau du secret. Elle sait, comme tout le monde, combien je vous aime, et je suis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chère cousine, qui a toujours fait la gloire de toute la famille.

« Mais je puis vous assurer, d'après une autorité plus certaine que celle de Betty, (et je vous supplie de brûler ma lettre) qu'on doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes et de votre encre, parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question. Il faudroit que ce fût un homme bien vil, et d'un bien méchant caractère, pour s'être vanté des bontés qu'une femme a pour lui, et être capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné d'une si basse ingratitude.

« Ils ont une idée qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque dro-

queroit pas de la communiquer à sa chère cousine, ce qui ne manqua pas d'arriver; et cela dans la vue de la maintenir ferme dans la promesse du rendez-vous qu'elle lui avoit donné. (b)

gue pour vous rendre malade, et ils doivent chercher dans tous vos tiroirs, des fioles, des poudres, et les choses de cette nature.

« Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre papa, le jour que vous paroîtrez devant leur assemblée générale.

« Cependant, malade ou non, hélas! ma chère cousine, c'est une chose inévitable; vous serez mariée. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les soirs, jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec lui : ainsi la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

« Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous ferez une excellente femme. C'est ce que je ne serois pas, moi, si je n'avois pas du goût pour mon mari. M. Solmes leur répète sans cesse, comment il obtiendra -- votre amour, à force de bijoux et de riches présens. Le vil flatteur! je souhaiterois le voir marié avec Betty Barnes, et qu'il prît la peine de la battre tous les jours. Après ce que je viens de vous dire, je vous conseille de mettre en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux; brûlez cette lettre, je vous en conjure, et je vous en prie, très-chère cousine, ne prenez rien qui puisse nuire à votre santé, car cela ne vous serviroit à rien. D. H. »

A la première lecture de cette lettre, il

s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet; sur-tout voyant que ma lettre de révocation n'est point encore partie, et chagrinée de l'idée des disputes auxquelles mon refus va m'exposer avec lui : car je ne pourrai guère me dispenser de le voir un moment, ne fût-ce que par la crainte qu'il ne se porte à quelque violence, sur-tout étant en quelque sorte fondé à attendre cette entrevue. Mais le souvenir de votre phrase, *que toutes ces délicatesses ne sont plus de saison, dès que j'aurai quitté la maison de mon père*, joint aux motifs encore plus pressans du devoir et de ma réputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes évanouissemens, qui ne pourroient jamais arriver plus à propos, ou quelque délire désiré ne viendroient pas à mon secours, il est bien difficile que je n'obtienne pas un mois, quinze jours, une semaine au moins; et mes espérances de gagner quelque délai, augmentent depuis que je sais de ma cousine, que ce bon docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon consentement, et qu'il juge qu'on me traite avec cruauté. Sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, et je demanderai le temps de consulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée

par ma mère. Ma tante Hervey et Mde. Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, et il n'est guère possible que je ne trouve ensuite quelque moyen d'échapper au danger.

Mais s'ils sont déterminés à me faire violence! s'ils ne m'accordent aucun délai! si personne ne se laisse attendrir! s'il est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante et forcée! alors... hélas! que ferai-je alors? je ne puis que... mais que puis-je? O ma chère! ce Solmes ne recevra jamais mes sermens. J'y suis résolue. Je ne prononcerai que *non*, *non*, aussi long-temps que j'aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence? Il est impossible qu'un père et une mère puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie exercée sur leur enfant. Mais si les miens se retirent, et s'ils abandonnent l'exécution à mon frère et à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer d'eux.

Voici quelques petits artifices auxquels j'ai recours; le ciel sait avec quelle répugnance.

Je leur ai donné une sorte d'indice par un bout de plume que j'ai laissé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions cachées, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laissé, comme par négligence, deux

ou trois essais de ma propre écriture, dans un endroit où ils doivent être apperçus.

J'ai abandonné aussi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je vous exprime mon espérance, que malgré les apparences qui sont contre moi, mes parens se relâcheront. Ils savent de votre mère, par mon oncle Antonin, que par quelque voie, je reçois de temps en temps une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme résolution de renoncer à l'homme qui leur est si odieux, dès qu'ils m'auront délivrée des persécutions de l'autre.

Près de ces essais, j'ai laissé la copie de ma lettre à Lady Drayton (*) qui contient divers argumens convenables à ma situation. Peut-être que les lisant ainsi par hasard, ils y trouveront quelque motif de faveur et d'indulgence pour moi.

J'ai mis en réserve, comme vous pouvez le croire, assez d'encre et de plumes pour mon usage; et j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement, pour me distraire, si je le puis, des idées noires et des craintes qui m'obsèdent de plus en plus, à mesure que je vois approcher ce mercredi, ce grand jour d'épreuve.

CL. HARLOWE.

(*) Voyez Lettre LVIII, vol. 2.

LETTRE XCI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

IL n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écarter mon officieuse geolière, pour me procurer le temps nécessaire à l'entrevue proposée, et que je croyois avoir imaginé un expédient sûr, ma tante est entrée soudain, et m'en a fourni un bien meilleur. Elle a vu ma petite table préparée pour mon dîner solitaire; et elle m'a dit qu'elle espéroit que ce seroit le dernier jour que mes parens seroient privés de ma compagnie à table.

Vous pouvez juger, ma chère, que l'idée de voir arriver M. Lovelace, et la crainte d'être découverte, avec les avis que j'avois reçus de ma cousine Dolly, m'ont jetée dans une grande et visible émotion. Elle s'en est apperçue: pourquoi ces soupirs, pourquoi vois-je soulever ce sein agité, m'a-t-elle dit, en mettant la main sur mon cou? Ah! ma chère nièce, qui se seroit défié que tant de douceur naturelle résistât si obstinément à la persuasion?

Je n'ai pu lui répondre. Elle a continué: « la commission qui m'amène sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques

discours qui nous ont été rapportés hier, et qui viennent de la bouche du plus désespéré et du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre père et toute la famille que vous trouvez encore les moyens d'écrire au-dehors. M. Lovelace est informé de tout ce qui se passe ici, et à l'heure même, on appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt que personne à prévenir. Votre mère a des craintes qui vous regardent personnellement, et qu'elle veut croire encore mal fondées; cependant elle ne sauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre et vos tiroirs. On vous saura bon gré de me livrer volontairement toutes vos clés. J'espère, ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On s'est prêté d'autant plus facilement à votre désir de dîner ici, qu'on a voulu prendre ce moment pour la recherche. »

Je me suis crue fort heureuse d'y avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, et d'y joindre des plaintes assez amères; après quoi non-seulement j'ai donné mes clés, mais j'ai vidé officieusement mes poches devant ma tante, et je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucuns papiers.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frère et ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mère seroit charmée de l'occasion que je lui donnois, de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, et quelques-uns même des miens, par l'insouciance avec laquelle il les communiquoit, et par la vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desseins dans des cas particuliers, jusque devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frère l'étoit autant que lui, et réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois cru jusqu'alors que les ruses dont elle faisoit honneur à l'un et à l'autre méritoient plus de mépris que d'applaudissement. (¶) Moi-même j'aurois pu employer aussi les artifices, mais que mon cœur dédaignoit, si j'avois écouté mon ressentiment, qui, j'osois le dire, étoit bien plus fondé, que les actions qui l'avoient occasionné. (b) Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regar-

doient ne pouvoient venir que de cet esprit supérieur qu'on supposoit à mon frère ; et sans doute aussi du témoignage qu'on se rendoit, que le traitement que j'ai essuyé m'autorise à donner lieu à ces soupçons : qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frère : qu'il seroit bien plus honorable pour lui d'aspirer à montrer un bon cœur, qu'une tête à stratagêmes : que je souhaitois néanmoins qu'il se connût lui-même aussi parfaitement que je croyois le connoître, qu'alors peut-être il auroit moins de présomption de ses talens, parce que j'étois persuadée qu'on en feroit bien moins de cas, s'ils n'étoient pas surpassés de beaucoup par sa méchanceté et son pouvoir de nuire.

J'étois irritée. Je n'ai pu retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous considérez qu'il est probablement la dupe de l'autre, par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Leman sans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit m'a tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frère. C'étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir et des talens.

Assez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes ; mais pas assez de talens pour rendre son savoir utile à lui-même, ou aux autres.

Elle lui auroit souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur et de bon naturel : mais elle craignoit que je n'eusse aussi trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frère qu'une sœur y est obligée, depuis qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame, lui ai-je dit ? j'ignore ce qu'on en doit croire : mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qu'il convient d'être et de faire à des gentilshommes, et aux principes d'une belle éducation : l'un et l'autre ne feroient pas gloire de ce qui devroit les faire rougir de honte.

Ensuite changeant de sujet, il n'étoit pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (art que je déteste ! ou plutôt odieuse nécessité qui m'y contraint !) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert : mais puisqu'on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit m'en consoler ; et je l'ai assurée, que quelque temps qu'il leur plût d'employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin, dans le cabinet d'été, ou dans la salle des cèdres, ou vers ma basse-cour, ou près de la grande cascade, l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté avec la même ruse, que cette recherche ne

se feroit apparemment qu'après le dîner des domestiques, parce que je ne doutois pas qu'on n'y employât Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Elle espéroit, m'a dit ma tante, qu'on ne trouveroit rien qui pût donner prise contre moi; car elle pouvoit m'assurer que le motif de cette recherche, sur-tout de la part de ma mère, étoit l'espérance de se procurer des lumières plus propres à me justifier qu'à m'accuser, et d'engager mon père à me voir demain au soir ou mercredi matin, sans emportement : je devrois dire avec tendresse, a-t-elle ajouté; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveau sujet d'offense.

Ah Madame! ai-je répondu, en secouant la tête.

Pourquoi cet *ah Madame*, et ce geste si expressif?

Je souhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon père, qu'à espérer le retour de sa tendresse.

C'est, ma chère, ce que vous ne savez pas. Les choses peuvent prendre un tour... Peut-être ne vont-elles pas aussi mal que vous le croyez.

Très-chère Madame! avez-vous quelque chose de consolant à m'apprendre?

Enfin, il peut arriver, ma chère, que vous deveniez plus complaisante.

Pourquoi, Madame, me faire naître des

espérances ? Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle pour une nièce qui l'aime et qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai peut-être, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croyez-vous qu'on trouve quelque chose à votre désavantage ?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers ; mais je me suis déja résignée à toutes les suites. Mon frère et ma sœur seront là avec leurs charitables interprétations. -- Je suis désespérée, et peu m'importe ce qu'on trouvera.

J'espère, oui, j'espère, a-t-elle dit, qu'on ne trouvera rien qui puisse compromettre votre discrétion. Et alors... mais je crains d'en trop dire...

Et elle m'a quittée d'un air mystérieux, qui a augmenté mes incertitudes.

Mais ce qui m'occupe à présent toute entière, c'est l'approche de cette entrevue ; je ne puis songer à autre chose. Plût au Ciel qu'elle fût passée ! Se voir pour se quereller ! Mais qu'il prenne les résolutions qu'il lui plaira, s'il n'est pas tout-à-fait calme et résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, et qu'une partie de mes caractères portent les marques d'une

main tremblante ? C'est ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entrevue que de mon sujet.

Mais après tout, pourquoi le voir ? le dois-je ? Comment me suis-je persuadée que je dois le voir ? Je voudrois que le temps me permît de recevoir là-dessus votre conseil. Mais vous êtes si lente à vous expliquer nettement ! Je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que dans le cours de cette conversation, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie, de hasarder un mot en ma faveur, sur le jour de l'épreuve qui s'approche, et de tâcher d'obtenir quelque temps pour mes réflexions, si je ne puis rien obtenir de plus !

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie achevée, j'aurois tout le temps que je pourrois désirer pour m'accoutumer à mon sort : odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grace de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille et les sentimens d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; et quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon père, ma

mère, mes oncles, mon frère, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me serrer tour-à-tour contre leurs cœurs, et se féliciter mutuellement du retour de la paix et du bonheur commun ! L'excès de sa joie, a-t-elle dit, pourroit bien d'abord lui ôter le mouvement et la parole ; et sa Dolly, cette chère fille, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, se verroit rentrer aussi dans les bonnes graces de tout le monde.

Douterez-vous, ma chère amie, que cette épreuve ne soit la plus forte et la plus sensible que j'aie encore essuyée ?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, et j'ai été sur-tout si touchée d'intérêt pour ma cousine Dolly, que malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pu me défendre d'en être extrêmement émue. Cependant, je n'ai pu lui témoigner que par mes soupirs et par mes larmes, combien je désirois cet heureux évènement, s'il pouvoit arriver à des conditions qu'il me fût possible d'accepter.

Je vois venir Betty Barnes qui m'apporte mon dîner.

La Betty vient de me laisser libre. Je touche au moment de l'entrevue. Oh ! plaise au ciel qu'il ne vienne pas ! Ah ! puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir ? Que fais-je, ma

chère? pourquoi vous interroger, sans qu'il y ait de possibilité de recevoir à temps votre réponse?

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, s'est vantée à moi qu'elle devoit être *employée* (c'est le terme dont elle s'est servi) après son dîner; elle auroit beaucoup de regret, a-t-elle dit, qu'on découvrît quelque chose; mais on n'avoit en vue que mon bien, et avant mercredi au soir, il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, et s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, comme je lui en ai donné l'ordre d'un ton colère, elle m'a fait des excuses; mais.... mais.... (et l'insolente a recommencé à rire) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même, en demandant à dîner dans le cabinet de verdure, ce qui avoit fait naître l'idée de me surprendre, et de visiter les cachettes de ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle a vu mon frère consentir si promptement à me faire porter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que son jeune maître étoit une partie trop forte pour quiconque s'avisoit de lutter avec lui. M. Lovelace lui-même, qui passoit pour avoir tant d'esprit, n'étoit rien auprès



près de l'imagination vive et fertile de son jeune maître.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses domestiques. Peut-être a-t-il cette petitesse. Mais pour mon frère, il s'est toujours fait une gloire de paroître homme de talent et de savoir, aux yeux des nôtres. J'ai souvent pensé qu'on peut dire de l'orgueil et de la bassesse, ce qu'un poëte dit de l'esprit et de la folie : qu'ils s'allient ensemble, ou qu'ils se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter à ces impertinentes folies d'autrui, dans le moment d'une si terrible crise ? Cependant, je voudrois, s'il étoit possible, oublier cette entrevue, qui est le plus proche de mes maux Je crains que m'en étant trop occupée d'avance, et sentant mes craintes augmenter à mesure que l'heure fatale s'avance, je n'en aie l'esprit trop rempli, et que je ne sois moins propre à la soutenir. Et alors mon embarras lui donnera sur moi d'autant plus d'avantage, qu'il aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'inconstance dans mes résolutions.

Vous savez, ma chère, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité, tandis que celui à qui il s'adresse, sans qu'il l'ait mérité, est découragé, déconcerté par l'embarras de sa conscience.

Je sais que cet esprit fier et hardi se

rendra, s'il le peut, et son juge et le mien. Mais il ne sera pas le mien. Je prévois que notre conversation va être une querelle sanglante. Après tout, je m'en embarrasse peu. Il seroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de résister à mon père et à mes oncles, je n'eusse pas la force de...mais, qu'entends-je ? Il est à la porte du jardin...

Je me suis trompée. Comme la crainte vous fait voir dans la plus vaine chimère l'objet qu'on redoute ! Pourquoi donc la folle créature est-elle si tremblante ?

Je vais porter cette lettre au dépôt, de-là j'irai voir, pour la dernière fois, si celle qu'il devroit avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne le verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai, pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle servira, si je puis m'exprimer ainsi, à rompre la glace, et m'épargnera bien des détours et d'inutiles raisonnemens, et je n'aurai plus qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte ; car si j'allois être apperçue, ce seroit un nouveau prétexte pour le malheur dont je suis menacée après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être la proie de ce misérable Solmes ? Mais non,

non; c'est ce qui n'arrivera jamais, tant qu'il me restera l'usage de mes sens.

Si votre messager ne trouve rien de moi au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible et de vous écrire, et de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi, et conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie et mon unique consolation.

CL. HARLOWE.

LETTRE XCII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

A St. Albans, Mardi 11 Avril, après minuit.

O Ma très-chère amie! Après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, que dois-je, ou que puis-je vous écrire! De quel front me présenter à vous, même par une lettre? Vous serez bientôt informée, si vous ne l'êtes déja par le bruit public, que votre Clarisse Harlowe a pris la fuite avec un homme!

Je suis bien empressée de vous détailler au long toutes les circonstances. Les vingt-quatre heures du jour, et de chaque jour, seront employées à cette grande occupation, jusqu'à ce qu'elle soit entière-

ment finie : j'entends les heures que cet importun me laissera libres, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en sacrifier un grand nombre. Le sommeil a fui de mes yeux. Je n'ai plus de moyen de le rappeler. Et lui n'a plus de baume qui puisse guérir les plaies de mon ame. Ainsi, vous aurez toutes ces heures, sans interruption, jusqu'à ce que je vous aie fini mon triste récit.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres ?

O ma chère amie ! .... mais il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espère qu'il ne sera pas très-désavantageux. Cependant, je n'en suis pas moins convaincue que j'ai fait, en hasardant cette entrevue, une action téméraire, et qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses sermens ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chère, a ordre de vous demander la petite portion de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures et de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge ; à moins que vous ne soyez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, et que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication

entière que je vous promets. Je me suis hâtée de vous écrire sans délai, afin que si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâtiez de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie! Je vous conjure de m'aimer encore. Mais, hélas! que dira votre mère! que dira la mienne! que diront tous mes proches! et que va dire ma chère Mde. Norton! comme mon frère et ma sœur vont triompher!

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu vous devez m'adresser vos lettres. Je dois partir d'ici (*) de grand matin, harassée et fatiguée à mourir: (¶) mais l'habitude fait que j'écris toujours facilement, lors même que je suis incapable de toute autre occupation. Celle-là a fait long-temps, bien long-temps mon amusement et mon plaisir: mais je n'y aurois pas trouvé tant de charme, si je ne vous avois pas eu, ma tendre amie, pour vous écrire. (§) Adieu, encore une fois. Accordez votre pitié et vos prières à votre

CL. HARLOWE.

(*) St. Albans est une petite ville à sept lieues au nord de Londres.

LETTRE XCIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi à 9 heures du matin.

Je vous écris, parce que vous me l'ordonnez. -- Si je vous aime encore ! pourrois-je m'empêcher de vous aimer, quand je le voudrois? Vous pouvez vous figurer comme je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m'apprend la première nouvelle... Grand Dieu du ciel et de la terre ! mais.... mais que puis-je dire ? Je meurs d'impatience dans l'attente des détails.

Que le ciel ait pitié de moi ! Mais est-il possible. . . .

Oui, ma mère sera bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet évènement ? Hier au soir encore, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avoit mises dans la tête, je l'assurois, fondée sur vos propres déclarations si positives, que ni homme ni démon ne vous feroit jamais faire un pas qui dérogeât aux plus scrupuleuses loix de l'honneur.

Mais encore une fois, est-il possible.... Quelle femme, à ce compte. . . . Mais je prie le ciel qu'il vous conserve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adressez-les-moi néanmoins chez

Mde. Knollis, jusqu'à de plus amples éclaircissemens.

Observez, ma chère, que toutes mes exclamations ne sont point une manière de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos parens. Cependant, je ne conçois pas comment vous avez pu changer de résolution.

Mon embarras est extrême pour faire cette ouverture à ma mère. Cependant, si je lui laisse le temps d'être informée par quelque autre, et qu'elle apprenne ensuite que je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui persuaderai jamais que je n'aie pas eu de part à votre évasion. Et cependant que je meure, si je sais qu'elle voie prendre pour le lui annoncer.

Mais c'est vous causer de la peine, quoi que ce soit, bien sûrement, sans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon ancien conseil : si vous n'êtes point encore mariée, gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où sont les choses, je souhaiterois qu'on pût penser que vous étiez mariée secrètement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, et souvent pour notre malheur, le mot d'*autorité*, lorsque nous sommes à eux, pourquoi ne tirerions-nous pas quelque avantage de ce mot détesté, dans un cas tel que le vôtre, pour le soutien de notre réputation, lorsqu'ils nous

engagent à violer les droits d'une autorité bien plus naturelle ?

Ce qui me chagrine presque autant que tout le reste, c'est que votre frère et votre sœur sont maintenant au comble de leurs vœux. Je ne doute pas qu'à présent, on ne soit occupé à changer les testamens, et à d'autres pareils actes de dépit.

On m'avertit en ce moment que Miss Lloyd et Miss Bidulph demandent à me voir. Leur impatience, dit Killy (*), est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les amène. -- Il faut que je voie ma mère, avant que de leur parler. Je n'ai d'autre moyen de me justifier que de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu'à ce qu'elle se soit mise elle-même hors d'haleine. Pardon, ma chère. C'est la surprise qui me dicte tout ce que j'écris. Si votre messager étoit moins pressé, et si je n'avois pas ici nos deux amies qui m'attendent, je r'écrirois une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au messager. Si vous désirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, ordonnez sans réserve à votre fidèle

ANNE HOWE.

(*) Diminutif de *Catherine*.

LETTRE XCIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi, au soir.

JE sens combien je vous dois de remercimens, ma chère *Miss Howe*, pour votre bonté qui daigne s'intéresser encore au sort d'une créature, dont la conduite est devenue pour vous l'occasion d'un si grand scandale. Je crois, en vérité, que cette considération m'afflige autant que le mal même.

Apprenez-moi.... mais je crains de le savoir ! ce que votre mère a dit.

Je suis encore tourmentée, et de la même impatience, et de la même crainte, d'apprendre ce que mes jeunes compagnes, qui peut-être cesseront pour jamais de l'être, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent, après tout, rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Vous me verrez m'accuser sans ménagement, à chaque ligne de mon récit, sur tous les points où je me croirai justement répréhensible. Si le récit que j'ai à vous faire peut fournir quelque excuse qui diminue ma faute (car c'est tout ce que peut espérer une infortunée, qui ne sauroit s'excuser à ses propres yeux) je sais ce que je peux me promettre de

votre amitié ; mais je n'attends pas la même indulgence de la charité des autres, dans un temps où je ne doute point que toutes les bouches ne soient ouvertes contre moi, et que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlowe* ne condamnent l'imprudente fugitive.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, et qui m'a occupée, je puis le dire, jusqu'à la dernière heure, je retournai au cabinet de verdure, où je commençai par reprendre, dans la fente du mur, ma lettre à M. Lovelace ; et là, je m'efforçai, aussi paisiblement que ma situation le permettoit, de me rappeler et de rassembler diverses circonstances de l'entretien que j'avois eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de ma *cousine Dolly*, je commençai à me flatter que ce mercredi, qui s'approchoit, n'étoit pas aussi redoutable pour moi que je l'avois cru : et voici comment je raisonnai avec moi-même.

« Mercredi ne sauroit être absolument le » jour qu'on a fixé pour mon malheur ; » quoique dans la vue de m'intimider, on » puisse souhaiter que je le croie. Le con» trat n'est pas signé, et on ne me l'a pas » encore présenté à signer. Je puis refuser » encore de le souscrire ; malgré la diffi» culté d'y résister, si c'est mon père qui » me le présente. D'ailleurs, mon père et

» ma mère ne se proposent-ils pas, si je
» les oblige à prendre le parti de la vio-
» lence, de se rendre chez mon oncle
» Antonin, pour s'épargner le chagrin
» d'entendre mes cris et mes appels ? Ce-
» pendant ils doivent être présens à l'as-
» semblée de mercredi ; et quelque sujet
» d'effroi que je puisse trouver dans la
» pensée de paroître solemnellement de-
» vant tous mes parens assemblés, c'est
» peut-être ce que j'ai de plus heureux à
» souhaiter, puisque mon frère et ma sœur
» me croient tant de crédit sur le cœur de
» toute la famille, qu'ils ont regardé mon
» éloignement comme une première pré-
» caution nécessaire au succès de leurs
» vues.

» Je ne dois pas douter non plus que
» mes prières et mes larmes, comme je
» me le suis déja promis, ne touchent
» quelques-uns de mes proches en ma fa-
» veur ; et lorsque je paroîtrai devant eux
» avec mon frère, j'exposerai avec tant
» de force la malignité de ses intentions,
» que j'affoiblirai nécessairement son pou-
» voir.

» Et puis, dans les plus fâcheuses sup-
» positions, lorsque j'adresserai ma récla-
» mation au Ministre, comme j'y suis ré-
» solue, il n'aura pas la hardiesse de passer
» outre. M. *Solmes* n'aura pas non plus
» celle d'accepter une main forcée, qui
» ne cessera pas de repousser la sienne.

» Enfin, s'il ne me reste que ce moyen,
» je puis alléguer des scrupules de cons-
» cience, et faire même valoir des obliga-
» tions précédentes ; » car, ma chère, j'ai donné lieu à M. Lovelace, comme vous le verrez dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'espérer que s'il ne me donne volontairement aucun sujet de plainte ou d'offense, je ne serai jamais à un autre homme, tant qu'il ne sera point engagé lui-même. C'est une démarche qui m'a paru nécessaire, pour contenir des ressentimens qu'il croit justes contre mon frère et mon oncle. « J'en appellerai donc,
» ou j'abandonnerai le jugement de mes
» scrupules au sage docteur Lewin : et il
» est impossible que du moins ma mère et
» ma tante ne soient pas touchées d'une
» si forte raison. »

En me rappelant à la hâte tous ces motifs de confiance et de courage, je me félicitai moi-même d'avoir renoncé au dessein de partir avec M. *Lovelace*.

Je vous ai dit, ma chère, que je ne m'épargnerois pas dans mon récit ; et je ne m'arrête à ce détail, que pour le faire servir à la condamnation de la démarche dans laquelle j'ai été si malheureusement entraînée. C'est un argument qui conclut contre moi avec d'autant plus de force, que dans tout ce que ma cousine Dolly m'avoit écrit, d'après le témoignage de *Betty* et de ma sœur, j'avois cru recon-

noître qu'on avoit eu dessein, par cette voie, de me précipiter dans quelque résolution désespérée, et peut-être de me porter à quelque témérité telle que celle où j'ai été engagée, comme le plus sûr moyen de me perdre auprès de mon père et de mes oncles. Que le ciel me pardonne si je porte un jugement trop désavantageux de leurs vues! mais si ce jugement est juste, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les pièges, et que j'y suis tombée. Et ils peuvent triompher aujourd'hui, si ce peut être un triomphe pour eux, que la ruine d'une sœur qui ne leur a jamais fait ni souhaité aucun mal.

Mes raisonnemens, en diminuant mes craintes du mercredi, augmentèrent celle de mon entrevue avec M. Lovelace. Il me parut alors, non seulement le plus prochain, mais le plus grand de mes maux: le plus grand à la vérité, parce qu'il étoit le plus prochain; car dans le trouble où j'étois, assiégée de toutes parts, je ne songeois guère que l'évènement de cette entrevue pût devenir ce qu'il est devenu. M. *Lovelace* n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendois bien à une dispute avec lui; mais après avoir tenu ferme contre des personnes si respectables, des autorités si sacrées, lorsqu'elles m'avoient paru blesser la justice et la raison, je pensois qu'il seroit bien étrange que je n'eusse pas assez de courage pour une épreuve bien moins forte,

sur-tout ayant si fort à me plaindre de sa négligence de n'avoir pas envoyé prendre ma lettre.

Comme un rapide instant peut quelquefois décider notre sort pour la vie ! Si j'avois eu deux heures de plus pour continuer mes réflexions et pour étendre et approfondir ces nouvelles lumières... Mais peut-être alors même j'aurois pu encore lui donner un rendez-vous. Insensée que j'étois ! qu'avois-je besoin de lui faire espérer que s'il m'arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois de vive voix les raisons ? Hélas, ma chère ! un caractère obligeant est un caractère bien dangereux : en nous portant à satisfaire les autres, il nous mène souvent à nous désobliger nous-même.

Lorsque la cloche eut sonné le dîner des domestiques, *Betty* vint et me demanda si j'avois quelques ordres à lui donner avant qu'elle allât se mettre à table, me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, et qu'elle croyoit qu'on s'attendoit que je ne remonterois pas à ma chambre qu'elle n'en fût descendue, ou que je n'eusse vu ma tante ou Miss Hervey. Je lui fis diverses questions sur la cascade qui avoit été réparée depuis peu ; et je témoignai quelque désir de la voir jouer, dans le dessein (que d'adresse pour me tromper moi-même, comme l'évènement l'a vérifié !) qu'à son retour elle fût portée à me chercher

dans cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit.

A peine avoit-elle eu le temps de rentrer au château, que j'entendis le premier signal. Dans quelle agitation fut mon cœur ! mais il n'y avoit pas de temps à perdre. Je m'avançai vers la porte du jardin, et ne voyant personne aux environs, je tirai le verrouil ; il avoit déja ouvert avec sa clé. Et je le trouvai là qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre et le plus animé.

A sa vue un mortel effroi me saisit : je fus prête à m'évanouir. Les mouvemens de mon cœur me sembloient convulsifs : j'étois si tremblante, que s'il ne m'eût présenté le bras pour me servir d'appui, je n'aurois pu me soutenir sur mes jambes.

Ne craignez rien, très-chère Clarisse, me dit-il. Le carosse est à deux pas : cette charmante condescendance me lie à vous au-delà de mes expressions et de toute reconnoissance.

Reprenant un peu mes esprits, tandis qu'il me tenoit la main et me tiroit après lui : -- Oh ! M. *Lovelace*, lui dis-je, je ne puis vous suivre ; je ne le puis absolument ; -- je vous l'ai marqué par une lettre. Laissez-moi, et je vais vous la montrer : elle étoit-là depuis hier au matin ; je vous avois recommandé d'y veiller jusqu'au dernier moment, dans la crainte de me voir obli-

gée à rétracter ma promesse. Vous l'auriez trouvée, si vous aviez suivi cet avis.

Il me répondit presque hors d'haleine, « j'ai moi-même été veillé, ma très-chère amie ; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidèle valet n'a pas été moins observé depuis samedi, et n'a jamais osé s'approcher de vos murs. -- Et dans un moment, nous allons être découverts ici. Hâtons-nous, charmante Clarisse ; cet instant doit être celui de votre délivrance. Si vous négligez cette occasion, vous n'en retrouverez jamais une semblable. »

Quel est votre dessein, Monsieur ? quittez ma main ; car je vous déclare (*en me débattant avec force*) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu ! qu'entends-je ? avec un regard plein de trouble et de surprise, mais sans cesser de me tirer après lui, en s'éloignant toujours de la porte. Ce n'est pas le moment de contester ensemble. Sûrement vous ne pouvez pas douter de mon honneur, et vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. Lovelace, cessez de me presser davantage. Je suis venue ici avec une résolution fixe et déterminée ; laissez-moi vous donner la lettre que je vous avois écrite : j'y ajouterai d'autres raisons, et toutes vous convaincront que je ne dois pas partir.

Rien, Madame, rien ne peut me convaincre... Par tout ce qu'il y a de sacré, je ne vous quitte pas! Vous quitter en ce moment, c'est vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainsi violentée? repris-je avec une force égale à mon indignation. Quittez mes mains, Monsieur. Je suis décidée à ne point partir avec vous, et je vous convaincrai que je ne le dois pas.

Tous mes parens vous attendent, Mademoiselle! Tous les vôtres sont déterminés contre vous! Mercredi prochain est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal! Voulez-vous rester pour être la femme de *Solmes*? Est-ce là votre dernière résolution?

Non, jamais, jamais je ne veux être à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. --- Ne me tirez pas ainsi malgré moi. -- Comment êtes-vous assez hardi, Monsieur... Je ne suis venue ici que pour vous déclarer que je ne veux point partir. -- Je ne vous aurois pas vu, si je n'avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous? . . . . faisant toujours mes efforts pour dégager ma main d'entre les siennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange! quittant mes mains, et prenant un ton plus doux. Quoi! après tant d'odieux traitemens de la part de vos proches, des vœux si solemnels de la mienne, une affec-

tion si ardente, vous me poignardez par le refus de tenir vos promesses !

Nous n'avons pas le temps de nous expliquer, M. Lovelace ! Je vous ferai connoître mes raisons dans des circonstances plus favorables. Je ne puis partir avec vous à présent. Encore une fois, ne me pressez plus : je ne dois pas sans doute être exposée à la violence de tout le monde ?

Je vois ce que c'est, me dit-il, d'un air abattu, mais passionné. Quelle est la barbarie de mon sort ! Enfin, vous êtes réduite ; votre frère et votre sœur ont prévalu : et il faut que j'abandonne mes espérances au plus méprisable de tous les hommes.

Je vous répète encore, en l'interrompant, que je ne serai jamais à lui. Tout peut prendre Mercredi une issue à laquelle vous ne vous attendez point....

Ou ne la pas prendre ! Alors, juste ciel !

Ce sera leur dernier effort : j'ai de fortes raisons de le croire.

Et j'ai des raisons de le croire aussi, --- puisqu'en demeurant plus long-temps, vous serez inévitablement la femme de *Solmes*.

Non, non, répondis-je. -- Je me suis fait quelque mérite auprès d'eux sur un point ; ils seront mieux disposés pour moi ; j'obtiendrai du moins un délai, je suis sûre de l'obtenir : j'ai plus d'un moyen pour gagner du temps.

Eh ! que serviront les délais, Mademoiselle ? il est clair que vous n'avez pas d'espérance au-delà : il est clair que vous n'en avez pas d'autre, dès que vous mettez tout au hasard de cette issue, si incertaine... O ma chère, ma très-chère vie ! laissez-moi vous conjurer de ne pas vous exposer à des risques de cette importance. Je suis en état de vous convaincre que si vous retournez sur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir Mercredi la femme de *Solmes*. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les évènemens funestes, qui seront la suite de cette horrible certitude.

Aussi long-temps qu'il me restera quelque jour à l'espérance, votre honneur, M. Lovelace, demande, comme le mien (du moins si vous avez pour moi l'estime que vous prétendez avoir, et si vous désirez que je me le persuade,) que ma conduite, dans une affaire si importante, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence, Mademoiselle ! Eh ! quand a-t-elle été jamais soupçonnée ? Cependant, voyez-vous que votre prudence, que votre respect aient été comptés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés ?

Là-dessus, il me fit une énumération pathétique des mauvais traitemens que j'ai soufferts, avec le soin continuel de les attribuer tous au caprice et à la mali-

gnité d'un frère, qui, d'un autre côté, soulève tout le monde contre lui ; insistant particulièrement sur la nécessité où j'étois, pour me réconcilier avec mon père et mes oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. « Toute la confiance de votre frère, continua-t-il, se fonde sur votre facilité à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entière s'empressera de vous rechercher, quand vous vous serez affranchie de cette cruelle oppression. Elle ne vous verra pas plutôt avec ceux qui ont le pouvoir et le dessein de vous faire rendre justice, qu'elle vous restituera votre terre. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi, et recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi hésiter un moment ? Voici le temps... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chère Clarisse ! fiez-vous à l'homme qui vous adore et qui est persécuté avec vous ! N'avons-nous pas souffert pour la même cause ? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de consentir (et je vous convaincrai que je le mérite) d'être à moi : et croyez-vous qu'alors je ne sois pas capable de défendre, et votre personne, et votre réputation ? »

Ne me pressez pas davantage, M. Lovelace, je vous en conjure. Vous venez de toucher un article sur lequel je veux m'expliquer, avec plus de liberté, que la prudence ne me le permettroit peut-être dans

une autre occasion. Je suis convaincue que Mercredi prochain (si j'avois plus de temps, je vous en donnerois les raisons) ne sera pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; et si, ce jour passé, je trouve mes parens toujours déterminés en faveur de M. Solmes, j'imaginerai quelque moyen de vous rejoindre, accompagnée de Miss Howe, qui n'est pas votre ennemie. Et la célébration une fois accomplie, je ne verrai plus qu'un devoir dans une démarche, qui auparavant me paroîtroit criminelle, parce que, jusqu'à ce moment, l'autorité de mon père n'est pas surmontée par des droits encore plus sacrés.

Très chère Clarisse.....

En vérité, M. Lovelace, si vous disputez encore.... si cette déclaration, plus favorable que je n'avois intention de la faire, ne vous satisfait pas, je saurai alors ce que je dois penser de votre reconnoissance et de votre générosité.

Le cas, Mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnoissance ; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerois heureux de la charmante espérance que vous me donnez, s'il n'étoit certain qu'en demeurant ici plus long-temps, vous serez mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très-chère Clarisse, quel surcroît de douleur l'espérance même que vous m'offrez dans l'ave-

nir est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée sous cette face.

Soyez sûr, bien sûr que je souffrirois plutôt la mort que d'être à M. Solmes : si vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien ?

Ce n'est pas de votre honneur, Mademoiselle, que je doute, c'est de votre pouvoir : jamais, jamais vous n'aurez la même occasion... très-chère Clarisse, permettez... et sans attendre ma réponse, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, Monsieur ? quittez-moi sur-le-champ. Cherchez-vous à me retenir, pour rendre mon retour dangereux ou impossible ? Je suis très-irritée. Laissez-moi tout-à-l'heure, si vous voulez que je ne juge pas mal de vos intentions.

Mon bonheur, Mademoiselle, et présent et futur, et la sûreté de votre implacable famille, dépendent de cet instant.

Allez, Monsieur ; je me repose de la sûreté de mes parens sur la providence et sur les loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur comdamne. Irai-je, pour assurer ce que vous nommez votre bonheur, sacrifier pour toute ma vie le repos de mon ame?

Ah ! ma chère ame, vous nous faites perdre des momens précieux, dans le temps que la perspective du bonheur commence

à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre; il l'est encore : mais un instant peut vous le fermer. --- Quels peuvent être vos doutes? Je me dévoue à la damnation éternelle, si toutes vos volontés ne font pas ma loi suprême. Toute ma famille vous attend. Votre parole engagée vous somme de la tenir. Mercredi prochain...très-chère créature! pensez à ce fatal Mercredi! Eh! que prétends-je par mes instances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tous ceux de vos proches que vous estimez le plus?

Laissez-moi, Monsieur, être mon juge moi-même dans ce qui m'intéresse. Vous qui blâmez la violence de mes parens, ne cherchez pas vous-même à me violenter ici. Je ne le souffrirai pas. Vos instances augmentent ma répugnance et mes craintes : je veux me retirer. Allons... laissez-moi me retirer, avant qu'il soit trop tard; avant que nous ayons sujet de nous repentir tous deux.... Laissez-moi; comment osez-vous employer la force? Est-ce ainsi que vous me ferez croire à cette soumission sans réserve, à laquelle vous vous êtes engagé par tant de sermens? Quittez ma main tout-à-l'heure, ou je vais appeler du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chère Clarisse, et laissant ma main libre, il retira la sienne, avec un regard plein d'une si tendre résignation, que connoissant la violence de

son caractère, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retirois à grands pas, lorsque d'un air sombre, jetant un regard sur son épée, mais se hâtant en quelque sorte d'en écarter sa main, il plia ses deux bras sur sa poitrine comme si quelque réflexion subite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. -- Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendresse! Arrêtez un seul moment. Votre retraite est libre et sûre, si vous êtes résolue de rentrer. La clé est demeurée au pied de la porte. Mais Mademoiselle, Mercredi prochain..... Vous êtes Mde. Solmes..... Ne me fuyez pas avec cet empressement! Ecoutez-moi.... quelques mots encore.

Lorsque je fus à la porte du jardin, je m'arrêtai; d'autant plus tranquille, que je voyois effectivement la clé, dont je pouvois me servir pour rentrer à ma volonté. Mais commençant à craindre qu'on ne s'apperçût de mon absence, je lui dis que je ne pouvois demeurer plus long-temps; que je m'étois déja trop arrêtée; que je lui expliquerois toutes mes raisons par écrit. Et comptez sur ma parole, M. Lovelace, ajoutai-je, en me baissant pour prendre la clé et ouvrir, je mourrai plutôt que d'être à cet homme-là. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, Mademoiselle, encore un seul mot! en s'approchant de moi, les bras toujours croisés, pour me persuader ap-

paremment

paremment qu'il renonçoit à tout dessein violent contre lui-même. Rappelez-vous seulement que je suis venu ici à votre ordre, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos geoliers et de vos persécuteurs ; avec la résolution, le ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abîmer à vos yeux! (telle fut sa terrible imprécation) de vous tenir lieu de père, d'oncle, de frère ; et dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui d'époux, en abandonnant à vous-même le choix du temps et des conditions. Mais puisque je vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire, à appeler sur moi la vengeance de votre famille entière, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi : je veux vous accompagner dans le jardin, et jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. -- Que cette résolution ne vous étonne pas, Mademoiselle ; oui, j'irai avec vous au-devant du secours que vous auriez voulu appeler. Je leur ferai face à tous, mais sans aucun dessein de vengeance, s'ils ne poussent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir encore pour vous : et nous essaierons tous deux, si nos justes plaintes, si les instances et les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement qu'un homme d'honneur a droit d'attendre d'eux.

S'il m'avoit menacée de tourner son épée contre lui-même, et qu'il m'eût supposée assez novice pour espérer de m'intimider par un si misérable artifice, j'étois bien préparée à n'y répondre que par le mépris. Mais cette résolution de m'accompagner jusque devant mes parens, prononcée d'un air si sérieux, me pénétra de terreur. -- Quel dessein, M. Lovelace ! Au nom de Dieu, laissez-moi, Monsieur ; laissez-moi, je vous en conjure.

Pardon, Mademoiselle ; mais dispensez-moi, je vous prie, de vous obéir. J'erre depuis assez long-temps, comme un voleur, autour de ces murs solitaires. Assez et trop long-temps, j'ai souffert les outrages de votre frère, et de vos autres parens. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je suis au désespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie ; car, n'est-ce pas après-demain Mercredi ? Je n'ai fait qu'encourager leur haine par ma douceur et ma patience ; et je ne veux pas néanmoins en sortir encore : vous verrez, Mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée dans son fourreau sera remise entre vos mains, et (il me pressa effectivement de la prendre) mon cœur, si vous le voulez (en appuyant une main sur son sein) servira de fourreau à celle de votre frère. La vie n'est rien pour moi, si je vous perds. Daignez, Mademoiselle, me montrer la route au travers du jardin (en s'avançant

vers la porte.) Je vous suivrai, au risque d'y périr : trop heureux, quelque mort qui m'attende, de la recevoir en votre présence ! Servez-moi de guide, chère Clarisse ! (remettant son épée dans le ceinturon.) Venez voir ce que je puis supporter pour vous : et ramassant la clé, il la posa dans la serrure ; mais il la laissa retomber, sans avoir ouvert, sur mes pressantes instances.

Quelles peuvent être vos vues, M. Lovelace, lui dis-je ? voulez-vous exposer votre vie ? A quoi voulez-vous m'exposer moi-même ? Est-ce là votre générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma douceur ! -- et je me mis à pleurer, sans qu'il me fût possible de m'en empêcher.

Il se jeta aussi-tôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, et qui étinceloit dans ses yeux.--- Qui pourroit résister à la vue d'une si touchante émotion ? O divinité de mon cœur ! (toujours à mes pieds, et prenant respectueusement dans ses deux mains la mienne qu'il pressa de ses lèvres) ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, tout ce que vous voudrez, je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais j'en appelle à tout ce que vous connoissez de la cruauté que vos parens exercent contre vous, de leur haine déterminée contre moi, de leur faveur aussi déterminée pour l'homme que

vous haïssez ; (¶) (eh ! Madame, si vous ne le haïssiez pas, j'aurois peine à attacher quelque prix à votre estime, quelque part que vous l'eussiez placée.) (¶) J'en appelle à tout ce que vous savez, à tout ce que vous avez souffert, et je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce Mercredi qui fait ma terreur ! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais renaître une si belle occasion ! Le carosse à deux pas ; mes amis qui attendent impatiemment l'effet de vos propres résolutions ; un homme, dont la volonté est en tout soumise à la vôtre, qui vous conjure ici à genoux de demeurer maîtresse de vous-même ; voilà tout, Mademoiselle ; et je ne vous demanderai votre estime que lorsque j'aurai pu vous convaincre que j'en suis digne ; une fortune, des alliances à l'épreuve de toute objection : ô ma chère *Clarisse !* (pressant encore une fois ma main de ses lèvres) ne laissez point échapper cette occasion. Jamais, jamais vous n'en retrouverez une pareille.

Je le priai de se lever. Il se leva ; et je lui dis que sans le trouble extrême où il m'avoit jetée, je ne doutois pas de le convaincre que lui et moi, nous avions envisagé ce Mercredi avec plus de frayeur qu'il ne convenoit. J'allois lui expliquer mes raisons ; mais se hâtant de m'interrompre : si j'avois, me dit-il, Mademoiselle, la moindre probabilité, une ombre de l'es-

pérance dont vous vous flattez, je ne serois qu'obéissance et résignation. Mais la dispense est obtenue. Le Ministre est averti : c'est ce pédant de *Brand* qui s'est offert. O ma très-chère Clarisse ! ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on se proposeroit les dernières extrêmités, vous ne savez pas, Monsieur, toute foible que vous me supposez, de quelle fermeté je suis capable. Vous ne savez pas quel est mon courage, et comment je sais résister, lorsque je me crois indignement persécutée, ou maltraitée sans raison. Et vous ignorez ce que j'ai déja souffert, ce que j'ai eu la force de soutenir, depuis que je sais que c'est à des instigations peu fraternelles que je dois attribuer tous mes maux.

Je dois tout attendre, Mademoiselle, de la noblesse de votre ame. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre du caractère inflexible d'un père si absolu avec une fille si soumise ! Un évanouissement ne vous sauvera pas ; et peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous serviront les plaintes, après la célébration accomplie ? Le coup fatal ne sera-t-il pas porté, avec toutes les suites inévitables, dont la seule idée met mon cœur à la torture ? A quel tribunal appellerez-vous ? Que vous servira votre résistance contre les conséquences d'un engagement qui

n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcée, et qui seront vos plus proches parens ?

J'étois sûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avois plus d'un moyen pour obtenir ce délai. Rien ne pouvoit nous être plus fatal à tous deux, que d'être surprise en ce moment avec lui. Cette crainte, lui dis-je, m'agitoit au point que mon cœur étoit près d'y succomber. Je ne saurois que penser de lui, s'il cherchoit à me retenir plus long-temps ; et en me laissant la liberté de me retirer, il s'assuroit des droits à ma reconnoissance.

Alors, ayant ramassé lui-même la clé pour ouvrir la porte, et me laisser rentrer dans le jardin, il fit un mouvement de surprise, comme s'il eût entendu quelqu'un de l'autre côté du mur ; et il porta la main sur son épée. Ce mouvement me causa tant de frayeur, que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussi-tôt. Il avoit cru, me dit-il, entendre quelque bruit derrière le mur : mais ce n'étoit sans doute que l'effet de son inquiétude pour ma sûreté : le bruit auroit été bien plus fort, s'il y avoit eu réellement quelqu'un.

Ensuite, il me présenta la clé. Si vous êtes déterminée, Mademoiselle.... Cependant je ne puis, je ne dois pas vous quitter : il faut que j'entre avec vous. Pardon ; mais il faut absolument que j'entre dans le jardin avec vous.

Eh quoi, Monsieur, serez-vous assez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes craintes -- et du désir que j'ai de prévenir de nouveaux malheurs? Folle que je suis, de m'occuper de la satisfaction de tout le monde, tandis que personne ne pense à la mienne !...

Très-chère Clarisse ! (en m'interrompant, et retenant ma main qui portoit en tremblant la clé à la serrure) c'est moi-même qui vais ouvrir la porte, si vous voulez rentrer. Mais encore une fois, considérez qu'en obtenant même ce délai qui fait votre unique espérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je suis informé que vos parens ont déja délibéré là-dessus. Toute correspondance alors ne vous sera-t-elle pas fermée, avec *Miss Howe*, comme avec moi? De qui recevrez-vous des secours, si la fuite vous devient nécessaire? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, sans avoir la liberté d'y descendre, comme vous regretterez alors l'occasion qui s'offre à vous aujourd'hui, si votre haine se soutient contre M. Solmes! Mais hélas! il est impossible qu'elle se soutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur prêt à céder. (Vous direz que c'est par obéissance et par devoir.) Mais ce sera réellement parce que sa propre volonté lui pèse, et qu'il est déja fatigué de sa résistance.

Je ne puis souffrir, Monsieur, de me

voir sans cesse arrêtée. Ne serai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Que les conséquences soient ce qu'il plaira au ciel : je ne peux souffrir de me voir ainsi violentée ; et dégageant ma main, je présentai encore la clé à la serrure. -- En un clin d'œil le souple suppliant fut à mes genoux entre la porte et moi. -- Eh ! Mademoiselle, pouvez-vous, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite ? après les outrages que j'ai essuyés, après le triomphe insultant qu'on va remporter sur moi, si votre frère parvient à ses vues ! mon propre cœur frissonne quelquefois à l'idée de tous les malheurs qui peuvent arriver. Et le vôtre y peut-il être indifférent ? Je vous supplie, très-chère Clarisse, de considérer ces suites, et de ne pas perdre la seule occasion... Mes intelligences ne m'apprennent que trop....

Jamais, M. Lovelace, ne donnez jamais tant de confiance aux paroles d'un traître. Votre donneur d'avis n'est qu'un vil valet. Il peut se vanter d'en savoir plus qu'il n'en sait, pour gagner le salaire de la corruption. Vous ne savez pas quelles ressources je puis trouver.

J'avois mis enfin la clé dans la serrure, lorsque se levant tout-à-coup, il me crie à l'oreille, avec l'accent de l'effroi, et d'une voix étouffée, comme s'il eût été suffoqué,



ils sont à la porte, ma chère bien-aimée, et m'ôtant la main de la clé, il la tourna quelques momens, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Aussi-tôt une voix se fit entendre de l'autre côté, et dans l'instant plusieurs coups violens contre la porte, comme si l'on eût voulu l'enfoncer. *Vîte, vîte; à moi, à moi; ils sont ici, ils sont ensemble: vîte, vos pistolets, vos fusils.* Et les coups continuoient en même temps contre la porte. Lui, de son côté, avoit tiré son épée, qu'il mit nue sous son bras; et prenant mes deux mains tremblantes dans la sienne, il me tira de toute sa force après lui. -- Fuyez, fuyez, ma chère Clarisse; vous n'avez qu'un instant pour fuir; votre frère! vos oncles! ou ce Solmes, peut-être... ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très-chère vie, si vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais... si vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. -- Fuyez, fuyez, je vous en conjure!

O dieu! s'écria la pauvre insensée, au secours, au secours! dans une terreur, dans une confusion qui ne lui permettoient de s'opposer à rien! Mes yeux pleins d'effroi se tournoient presque en même temps autour de moi, devant, derrière, attendant à voir ici un frère furieux, là des domestiques armés, une sœur en furie poussant des cris aigus, un père étincelant de fureur,

plus terrible dans son aspect que l'épée que je voyois nue, et que toutes celles que j'appréhendois. Je courois aussi vîte que lui, sans m'appercevoir de ma course. Ma crainte donnoit des ailes à mes pieds, en même temps qu'elle m'ôtoit le pouvoir de la réflexion. Ma crainte ne m'auroit pas permis de choisir un chemin plutôt qu'un autre, si je ne l'avois eu là pour me presser et me tirer continuellement après lui; sur-tout lorsque ne cessant de tourner la tête, j'apperçus un homme qui devoit être sorti par la porte du jardin, et qui nous suivoit des yeux, tantôt courant vers nous, tantôt retournant sur ses pas vers le jardin, faisant des signes, et paroissant en appeler d'autres, que je supposois qu'il voyoit, tandis que l'angle d'un mur m'empêchoit de voir, et que mon imagination me faisoit prendre pour mon père, mon frère, mes oncles et les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors, quoique je fusse hors d'haleine, par la fatigue et l'effroi, il prit mon bras sous le sien, son épée nue dans l'autre main, et me fit courir encore plus vîte. Ma voix néanmoins contredisoit mon action. Je ne cessois de crier, *non*, *non*, *non*, et de m'agiter, et de forcer ma tête à se tourner en arrière, aussi long-temps que je pus voir les murs du jardin et du parc, et jusqu'à ce qu'il m'eût conduite au carosse,

qui étoit escorté par deux de ses gens, et deux domestiques de son oncle, tous à cheval.

Il me faut, ma chère Miss Howe, suspendre ici ma relation. A ce triste endroit de mon récit, toute mon indiscrétion se présente en face à mes yeux. Ma confusion et mon chagrin me pénètrent d'une douleur plus aiguë et plus poignante, que si j'avois un poignard dans le cœur, quand je songe que j'ai eu l'imprudence de m'engager dans une entrevue, qui, avec un peu de réflexion sur son caractère et sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à la merci de ses résolutions, et me mettre hors d'état de suivre ma raison.

Car, ne devois-je pas prévoir que se croyant avec fondement en danger de perdre une personne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes et de peines, il n'épargneroit rien pour empêcher qu'elle ne sortît de ses mains ? que n'ignorant pas l'engagement que j'avois pris de renoncer à lui pour jamais, si on l'exigeoit pour condition de réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter le pouvoir de l'exécuter ? en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de s'abstenir d'envoyer prendre ma lettre, (car il n'y a pas d'apparence, ma chère, que tous ses pas aient été si soigneusement observés) dans la crainte d'y trouver un contr'ordre (comme j'en

avois bien jugé, quoique j'aie mal profité de cette réflexion) manquât d'adresse pour me retenir, jusqu'à ce que la crainte d'être découverte me mît dans la nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, et les malheurs qui pouvoient arriver sous mes yeux mêmes, si mes parens et lui s'étoient rencontrés?

Mais si je venois à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du jardin fût le même traître qu'il a corrompu, et qu'il l'eût employé à m'épouvanter, pour me forcer à le suivre, croyez-vous, ma chère, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, et de me haïr encore plus moi-même? j'espère que son cœur n'est pas capable d'une ruse si noire et si basse: je l'espère. Cependant m'aiderez-vous à expliquer pourquoi je n'ai vu paroître qu'un seul homme hors du jardin, et nul autre après lui; comment cet homme est demeuré à nous regarder, de loin, sans nous poursuivre; comment il ne s'est pas hâté de courir jeter l'alarme dans la maison? Ma frayeur et l'éloignement ne m'ont pas permis de le bien distinguer: mais réellement, cet homme, à présent que je me le rappelle, avoit l'air d'être ce vil *Joseph Leman*.

Ah! pourquoi, pourquoi, mes chers parens...Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étois parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette

redoutable épreuve du mercredi si prochain, pouvoit tourner plus heureusement pour moi que si j'avois été entraînée de la maison et hors de la présence de ces chers parens, autrefois si bons pour moi, et que c'étoit peut-être la dernière qu'ils se proposoient de me faire subir? Plût au ciel que je l'eusse attendue! du moins si j'avois attendu qu'elle fût passée pour hasarder la démarche où je me suis laissée engager, ou plutôt dans laquelle je ne me suis précipitée que par une folle terreur, je n'aurois pas tant à souffrir du reproche intérieur de ma conscience, et ce seroit un grand mal d'évité.

Vous savez, ma chère, que votre Clarisse dédaigna toujours de justifier ses fautes par celles d'autrui. Que le ciel pardonne à ceux de mes parens qui m'ont traitée cruellement! mais leurs fautes sont pour eux, et ne peuvent excuser les miennes; car je n'ai jamais dû entretenir de correspondance avec M. Lovelace.

O le vil séducteur! que mon indignation se soulève quelquefois contre lui! Conduire ainsi par degrés, de faute en faute, une jeune créature . . . qui s'est, à la vérité, trop reposée sur ses propres forces! ce dernier pas est la suite, quoiqu'éloignée, de ma première imprudence, d'une correspondance défendue, et défendue dès sa naissance par un père. Que j'aurois bien mieux agi, lorsqu'il lui fut défendu de me

voir, et à moi de recevoir ses visites, si je lui avois opposé une autorité à laquelle je devois être soumise, et refusé de lui écrire! mais je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi de *continuer* ou d'*arrêter* ce commerce. Je me supposai plus intéressée que tout autre, à me rendre l'arbitre de cette querelle entre des esprits violens. Aujourd'hui, je trouve ma présomption punie, comme le sont la plupart des autres désordres, c'est-à-dire, par elle-même.

A l'égard de cette dernière témérité, je vois clairement, depuis qu'il est trop tard, comment la prudence m'obligeoit de me conduire. Comme il savoit que je n'avois qu'une voie pour lui communiquer ce qui se passoit, et qu'il savoit parfaitement que mon sort avec mes parens, touchoit à sa crise, et que je m'étois, dans une lettre précédente, réservé la liberté de me rétracter, je devois peu m'inquiéter s'il avoit reçu la dernière ou non. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée, il ne m'auroit pas vu répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance; et ma lettre, qu'il y auroit trouvée, l'auroit convaincu par sa date, que c'étoit sa faute, s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais gouvernée par les mêmes motifs, qui me faisoient prendre des soins qu'on ne demandoit pas, et qui m'avoient fait consentir d'a-

bord à lui écrire, ma folle et inquiète prévoyance me fit craindre que me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pu le rendre coupable de quelque violence. Ainsi, pour éviter une témérité qui n'étoit que la supposition de ma crainte, je me suis précipitée dans une témérité réelle ! Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnoître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisoit autant de fond sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Et je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur ! car lui, il ne s'est pas trompé sur le jugement qu'il a porté de moi, (¶) tandis que je me vois ridiculement abusée par l'opinion que j'ai eue de moi-même. (§)

Dites-moi, ma chère Miss Howe, mais dites-moi sincèrement, si vous ne me méprisez pas dans votre cœur sans détour. Vous le devez ; car votre ame et la mienne n'en ont jamais fait qu'une, et je me méprise moi-même, et c'est avec justice : car la plus étourdie et la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis que je ne paroîtrai avoir fait aux yeux du public ? Il apprendra mon crime, sans être informé des causes qui l'ont provoqué, ni des ruses de l'homme qui m'a trahie ; et quelle humiliante aggravation de ma faute, d'entendre dire qu'on attendoit de moi beaucoup plus que de bien d'autres !

Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage, et de profiter de la première occasion. Ah ! ma chère ! autre effet charmant de ma belle folie ; l'exécution de ce conseil est autant en mon pouvoir à présent, que j'y suis moi-même. Puis-je mettre tout-d'un-coup le sceau à ses artifices trompeurs ? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a jouée, et qui m'a en quelque sorte, comme je le lui ai déja reproché, subtilisée et dérobée à moi-même ? (¶) Me forcer à une démarche si contraire à toutes mes résolutions et aux assurances que je vous avois données ! à une démarche si horriblement indigne de mon caractère, si humiliante, si affligeante (cela ne peut être autrement) pour ma tendre mère, quand je voudrois m'intéresser moins au reste de ma famille ! (§) Vous ne sauriez croire ni imaginer combien je suis mortifiée ! combien je me trouve rabaissée à mes propres yeux ! moi, qu'on proposoit... oh oui.... pour exemple aux autres ! Ah ! que ne suis-je encore dans la maison de mon père, me dérobant pour vous écrire, et sentant battre mon cœur dans l'attente de recevoir quelques lignes de vous !

Me voici arrivé à ce *Mercredi* matin, qui m'a causé tant de terreur, et que j'ai regardé comme le *jour du jugement* pour moi. Mais c'étoit le lundi, je le vois, qu'il me falloit redouter. Si j'étois demeu-

rée, et que le ciel eût permis ce que mes craintes voyoient de plus terrible, mes parens auroient été responsables des suites, s'il y en avoit eu de fâcheuses. Aujourd'hui, la seule consolation qui me reste, (triste consolation ! direz-vous) c'est de les avoir déchargés du blâme, et de l'avoir attiré tout entier sur moi seule.

Vous ne serez pas surprise de voir ma lettre si horriblement tracée. C'est l'effet de la différence des encres et des plumes, que je trouve toutes mauvaises : et j'écris par lambeaux, et comme à la dérobée : ma main aussi est tremblante de douleur et de fatigue.

Cette lettre est déja assez longue, sans la charger des détails de sa conduite et de nos conversations, jusqu'à St. Albans et depuis notre arrivée. Ils trouveront place dans la continuation de mon histoire, que sans doute vous attendez de moi. Il suffira de vous dire aujourd'hui, que jusqu'à présent il est extrêmement respectueux, jusqu'à la plus humble soumission ; quoiqu'étant si peu satisfaite de lui et de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des momens où je ne puis souffrir ce séducteur devant mes yeux.

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Il seroit inutile, par conséquent, de vous y donner mon adresse ; j'ignore

encore quel sera le lieu que je pourrai choisir.

Il sait que je vous écris. Il m'a offert un de ses gens pour vous porter ma lettre. Mais j'ai cru que, dans la situation où je suis, une lettre de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précaution. Qui sait de quoi un homme de ce caractère est capable? un si profond artisan d'intrigues! (¶) et si tout cet enchaînement est un plan sorti de sa tête, quelle insolence mêlée de bassesse! (§) mais je veux croire que ce n'est pas l'ouvrage de son invention. Au reste, qu'il en soit ce qu'on voudra, je suis forcée de dire, que les plus belles apparences, dans ce que m'offre son caractère, ou ce que je peux me promettre de lui, ne peuvent me conduire à rien de bon; et cependant, à présent que je me suis enrôlee moi-même dans la classe des pénitentes tardives, qui daignera avoir pitié de moi?

Néanmoins, j'ose encore espérer que vous me continuerez une part dans votre amitié, (je serois bien malheureuse en effet, si je la perdois) et que vous vous souviendrez de moi dans vos prières journalières. Pour moi, ni le temps, ni aucun accident ne peuvent me faire cesser d'être votre fidelle amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE XCV.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

Samedi, 8 Avril.

Enfin, honnête Joseph, votre jeune et chère Lady a consenti *à se délivrer elle-même* de la cruelle persécution qu'elle a soufferte si long-temps. Elle doit se rendre à la porte du jardin en dehors, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y étoit engagée. Elle m'a confirmé sa promesse. Graces au ciel, elle m'a confirmé sa promesse.

J'aurai tout prêt un carosse à six chevaux, dans le chemin détourné qui est le plus voisin du sentier qui mène au parc des Harlowes, et un peu à l'écart plusieurs de mes amis et de mes gens, bien armés, pour la secourir au premier signe, si l'occasion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes sortes d'accidens fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Toute ma crainte est qu'au dernier moment, l'excessive délicatesse de ses principes ne la fasse balancer, et qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique son *honneur* soit le *mien*, comme vous savez, et que le *mien* soit le *sien*. Si malheureusement elle refusoit de partir, et que je ne pusse venir à bout de la per-

suader, je la perdrois pour toujours, et tous vos services passés deviendroient inutiles. Elle seroit alors la proie de ce maudit Solmes, à qui sa sordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domestique de la famille.

Je ne doute nullement de votre fidélité, honnête Joseph, ni de votre zèle pour servir un homme d'honneur qu'on outrage, et une jeune Lady indignement opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, sur-tout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si elle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi faites bien attention aux avis qui suivent. Sachez-les par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi; jusqu'à ce que ma bien-aimée et moi soyons unis par le nœud d'un saint mariage. Alors vous devez être sûr que nous prendrons soin de vous. Vous savez ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici ces instructions, honnête Joseph.

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, et sans être apperçu de la jeune demoiselle. Si le verrouil de la porte de derrière est tiré, vous connoîtrez par-là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez

pas vue sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée ; mais j'aurai soin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que, s'il est besoin, vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois, *hem*, *hem*. Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être bien fort, de peur qu'il ne soit reconnu d'elle pour un signal. Peut-être qu'en m'efforçant de persuader la chère crèature, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou du talon contre la porte, pour vous confirmer l'avis. Alors ne manquez pas de faire beaucoup de bruit et d'efforts contre la porte, comme si vous vouliez l'enfoncer. Vous tirerez fortement le verrouil d'un et d'autre côté, vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer : ensuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille ; *à moi*, *vîte à moi*, *les voici*, *les voici* ; *vîte*, *vîte* ; et mêlez-y les noms d'*épées*, de *pistolets*, de *fusils*, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle auroit résisté auparavant, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer

dans le jardin avec elle, et d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, et que, pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clé. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite ruse, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussi-tôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clé, et remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne que vous mettrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clé qu'on supposera que je lui ai procurée, en la voyant toute neuve, et que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte après nous. On conclura qu'elle sera partie volontairement, et dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance de la faire revenir, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourroit arriver de très-grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clé, que

dans la supposition que nous ne soyons interrompus par l'arrivée de personne, et avant que nous soyons décidément partis. Que si quelqu'un paroissoit, vous verrez, par ce qui suit, qu'il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils trouvent ma clé à terre, s'ils veulent, soit en brisant la porte, soit en passant par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, et si vous sortez par le moyen de votre clé, suivez-nous à une juste distance, et en levant les mains et faisant d'autres gestes de colère et d'impatience; (tantôt courant en avant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous, mais comme si vous apperceviez quelqu'un qui accourût après vous,) criez *au secours, vîte au secours*. Nous ne serons pas long-temps à nous rendre au carosse.

Dites à la famille que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, escorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pu juger; et que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joseph, avec quel soin je veux, aussi bien que vous, éviter les fâcheux accidens.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de vous reconnoître. Faites

de grandes enjambées pour déguiser votre marche, et tenez la tête droite, honnête Joseph, et je réponds qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche et la contenance des hommes, que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine, et feignez qu'il résiste à vos efforts; quand il viendroit facilement. Cette vue, si elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, et lui fera juger pourquoi vous ne nous suivez pas plus vîte. Ensuite, retournant au château avec cette arme sur l'épaule; vantez à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune maîtresse ne fût enlevée par un..... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, et me maudire hardiment. Cet air de colère vous fera passer pour un homme courageux, et qui étoit disposé à tenir parole. Vous voyez, honnête Joseph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien duroit plus longtemps que je ne le désire, et si quelque personne de la maison la cherchoit, avant que j'aie crié deux fois *hem*, *hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déja recommandé; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec

avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clé; et de peur que quelqu'un n'en ait une; ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure: ce qui empêchera que leur clé ne puisse tourner. Vous comprenez, mon cher Joseph, qu'il est bon, dans une occasion aussi importante, de se prémunir contre toutes sortes d'accidens. Alors, si vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez: *Monsieur*, ou *Madame*, (suivant la personne que vous verrez venir) *mon Dieu, hâtez-vous! mon Dieu, hâtez-vous!* M. *Lovelace!* M. *Lovelace!* et criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, ce cri me fera courir plus vîte que ceux que vous appellerez. Si c'étoit *Betty*, et *Betty* seule qui parût, je n'aurois pas aussi bonne opinion, Monsieur Joseph, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser, et lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune demoiselle vous a semblé courir aussi légèrement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, et ruiner en-

(*) On a vu ci-dessus, que Joseph Leman étoit amoureux de Betty.

fin les espérances de *Sôlmes*. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, et quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous serez le favori de tout le monde ; et les bons domestiques se croiront honorés à l'avenir d'être comparés à l'honnête Joseph Leman.

Si votre jeune demoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déja pensé à faire une lettre, (*) que vous prendrez la peine de copier, et qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, du soin, de l'attention. Ce service mettra le comble à tous les autres ; et, je vous le répète, comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très-attaché

R. LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie, quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir une femme acariâtre. Ne crains rien, mon pauvre Joseph, tu seras le maître dans ta maison. Si son humeur

(*) Voyez la Lettre CV, ci-après.

devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an ; et cela dans toutes les règles de l'honnêteté, sans quoi le secret ne seroit pas digne de moi.

J'enferme ici quelques arrhes de ma libéralité future.

LETTRE XCVI.

A l'Honorable M. ROBERT LOVELACE.

Dimanche matin, 9 Avril.

Honorable Milord,

(*) JE dois convenir que je suis infiniment obligé à votre bonté. Mais ce dernier commandement de votre part ! il me paroît bien compliqué ! Dieu veuille me pardonner. Mais (¶) comme de petits pas deviennent avec vous de grandes enjambées ! (♭) Et si la mêche étoit décou-

(*) [¶] L'auteur s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage et d'orthographe, qui sont ordinaires dans la condition de *Leman*. M. l'Abbé Prévost observe que le goût de notre nation n'admet point de si grossières peintures. Son observation me paroît juste ; mais j'ai tâché de conserver, plus qu'il n'a fait, le style et le caractère du valet ; et je n'ai eu pour cela autre chose à faire que de suivre de plus près l'original. (♭)

verte... Mais vous m'avez fait tant d'honneur que de me dire que vous me prendriez à votre service et sous votre protection, si quelquefois je venois à être découvert, et que vous hausseriez aussi mes gages, ou m'établiriez dans une bonne hôtellerie, ce qu'est mon ambition. Et vous aurez aussi des bontés pour notre jeune dame que j'aime bien et que je recommande à Dieu. Mais qui pourroit s'empêcher d'avoir des bontés pour elle ?

Je ferai du mieux que je puis, puisque Milord dit qu'il la perdroit, si je ne le faisois pas, et que ce Monsieur si ladre pourroit en profiter. Mais il faut espérer que notre jeune et chère petite dame ne nous donnera pas tant de mal. Si elle a promis, elle tiendra, j'en réponds.

Je vous aime vraiment, Milord, pour toute la peine que vous prenez afin de ne faire du mal à personne. J'avois cru avant l'honneur de vous connoître, que vous étiez, passez-moi le mot, Milord, bien méchant. Mais je vois bien le contraire ; et même il est bien certain, autant que je peux m'y connoître, que vous voulez à toute force le bien d'un chacun, comme je fais aussi, moi, cela est bien sûr. Car quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, et tout ce que vous voudrez, je n'en suis pas moins honnête homme, Dieu merci. (¶) Et j'ai de bons principes, et les leçons de ma bonne jeune maîtresse sont *engra-*

vées dans mon esprit : (b) car la bonne demoiselle ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, derechef, je me recommande à vôtre grandeur, en la priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand il vous plaira d'y songer, et qu'il s'en présentera une : car aujourd'hui, comme le monde va, *les places ne sont pas héritages* : et j'espère que Milord ne me regardera pas comme un mal-honnête homme, parce que, pour le servir, je m'écarte un peu de mon devoir en apparence : mais ce n'est qu'autant que ma conscience ne me reproche rien. Toutefois, je demande en grace à Milord, si vous aviez cette bonté, c'est de ne pas m'appeler, *honnête Joseph*, *honnête Joseph*, si souvent. Quoique je me croie fort honnête, et tout cela, cependant, je ne laisse pas d'être un peu affecté, dans la crainte que ce que je fais ne soit pas tout-à-fait dans l'ordre ; et puis Milord a l'humeur si facétieuse, que je ne sais bonnement pas si c'est tout de bon ou par risée que *Milord* m'appelle *honnête Joseph*, si souvent. Je suis un pauvre homme qui n'ai pas souvent écrit à des seigneurs de votre volée : ainsi vous voudrez bien me passer bien des choses, comme je vous en ai bien souvent prié, et il n'est pas besoin de vous en rafraîchir la mémoire.

Pour Mademoiselle *Betty*, j'ai vraiment cru d'abord qu'elle avoit des vues au-des-

sus de moi. Cependant je vois que ça vient et qu'elle s'apprivoise peu-à-peu. Je l'aimerois bien davantage encore, si elle avoit de meilleures façons pour notre jeune dame. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme comme moi. Au bout du compte, si elle me mettoit trop en colère; quoiqu'il ne soit pas trop honnête de battre une femme, (¶) je ne dis pas qu'il ne pût m'arriver de lui coëffer la figure de mon chapeau, ou de quelque chose comme ça, Milord. Mais cette recette, si Milord avoit cette bonté-là, pour guérir une femme trop pigrièche, cela encourageroit bien à se marier, si on pouvoit, en quelque façon, l'avoir d'avance par devers soi. (♭) Comme aussi, si tant étoit que l'on pût honnêtement, comme le dit Milord, et comme par un effet de la providence d'en-haut, à-peu-près dans l'espace d'une année... (¶) Mais je craindrois à la fin de devenir impertinent avec un si grand seigneur; -- et dans la suite on verroit, selon la façon dont elle tourneroit: car on pourroit avoir du regret de se séparer d'elle si-tôt que cela; (♭) sur-tout si elle étoit propre à bien mener cette hôtellerie que vous m'avez mis dans la tête.

Mais encore une fois, en vous demandant pardon, et promettant à Milord toute diligence et exactitude, je demeure en tout respect votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandemens, *Joseph Leman.*

LETTRE XCVII.

M. LOVELACE à JEAN BELFORD, Ecuyer.

A St. Albans, Lundi soir.

TANDIS que ma bien-aimée s'est retirée dans la chambre, pour prendre, à ce que j'espère, un peu de repos, -- je dérobe à la hâte quelques momens au mien pour te tenir ma promesse. Nulle poursuite. Et je ne crois pas en avoir aucune à craindre; quoiqu'il soit de mon intérêt d'entretenir ma charmante dans cette appréhension.

Et je puis te dire que jamais il n'y eut de joie aussi complète que la mienne en ce moment. -- Mais attends que j'aille m'assurer.... si mon ange ne se seroit pas échappé.

Oh, non, non, elle est dans l'appartement voisin. Elle est à moi, sans aucune crainte de la perdre! à moi pour toujours!

O transports! mon cœur veut s'échapper de mon sein
Pour s'élancer dans le sien. (*)

Je le savois bien, que toute la stupide famille travailloit de concert à mon propre ouvrage. Tu te souviens que je t'ai dit, qu'ils agissoient tous pour servir mes vues, comme autant de taupes, actives à miner

(*) Vers d'Otway.

la terre en dessous : et plus aveugles qu'on ne dit ces animaux, ils ignoroient qu'ils minoient pour moi. C'étoit moi qui dirigeois leurs principaux mouvemens ; et comme ils tendoient à satisfaire la malignité de leurs petites ames, ils s'imaginoient bonnement les recevoir d'eux-mêmes.

Mais n'ai-je pas dit que ma joie étoit parfaite ? Oh non ! elle est un peu rabattue par les mortifications qu'éprouve mon orgueil. Car comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de la famille, qu'à son inclination pour moi, ou même, autant que j'en peux juger, à aucune préférence de ma personne sur tout autre homme ?

Mais écartons cette pensée. Si je m'y arrêtois trop, il pourroit en coûter cher à ma charmante. Qu'il suffise à ma joie qu'elle ait *passé le Rubicon* ; que le retour lui soit fermé ; que, d'après mes sages mesures, cette évasion doive passer aux yeux de ses implacables, pour une fuite volontaire ; enfin, que, si je doute de son amour, je suis le maître de lui faire subir des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon amour-propre : car je te dirai, que malgré tout mon amour pour elle, si je pouvois croire qu'il y eût dans son ame seulement l'ombre d'un doute, d'une incertitude sur la préférence qu'elle me doit sur tout homme vivant, je n'aurois plus pour elle la moindre pitié.

Mardi, au point du jour.

Sur les ailes de l'amour, je vole vers ma charmante, qui peut-être à cette heure se lève et presse la lenteur de l'aurore. Je n'ai pas fermé l'œil pendant l'heure et demie que je suis resté au lit à attendre le sommeil. Il me semble que je suis plus esprit que matière, et que je n'ai pas besoin de ce restaurant vulgaire.

Mais pourquoi, ma très-chère amie, pourquoi ce chagrin, ce désespoir dans la voiture, et dans l'auberge, au moment de notre arrivée? persuadée, comme vous l'étiez? si près du danger de vous voir victime de la plus horrible violence? Quoi! tant de chagrin, et qui paroît bien sincère, pour une évasion si nécessaire dans ce moment critique! Prends garde, prends bien garde, ô la bien-aimée de mon cœur! car c'est un cœur jaloux, que celui où l'amour t'a élevé un autel.

Néanmoins, il faut convenir aussi qu'un passage aussi subit doit nécessairement l'affecter, doit lui glacer l'ame et les sens. Quand elle sera un peu plus familiarisée avec sa nouvelle situation, quand les agitations de son cœur bouleversé se seront calmées, quand elle verra aussi avec quel respect religieux j'observe toutes ses injonctions; elle aura, je n'en puis douter, la reconnoissance de faire quelque distinction entre la prison dont elle est échap-

pée, et la liberté qu'elle doit se réjouir de posséder.

Elle vient! Elle vient! et voilà le soleil qui se lève pour accompagner ses pas! Adieu! -- Procure-toi seulement la moitié du bonheur dont je jouis; (car toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit devant le soleil,) et après moi, tu seras le plus heureux des mortels qui respirent.

LETTRE XCVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi, 12 Avril.

JE vais poursuivre mon triste récit.

Ainsi brusquement entraînée jusqu'à la voiture, il n'auroit servi à rien de refuser d'y monter, quand il ne m'y auroit pas portée toute effrayée dans ses bras, comme il l'a fait. Et dans l'instant les chevaux sont partis au grand galop, sans aucun relâche, jusqu'à St. Albans, où nous sommes arrivés juste à la chûte du jour.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à m'évanouir. Je me suis dit souvent à moi-même, les yeux et les mains levés: que le ciel me protège! Moi ici! est-il bien possible? Deux torrens de larmes rouloient de mes yeux, et mon cœur

oppressé poussoit des soupirs aussi involontaires que l'étoit ma fuite.

Quelle différence, quelle inexprimable différence de ma situation à l'air joyeux du misérable ! il triomphoit visiblement ; et je ne pouvois interpréter autrement les ravissans transports de sa joie à la vue du succès de ses artifices. Ce ne fut qu'une profusion de complimens, mais en se tenant toujours à la distance la plus respectueuse, pendant que nous volions sur la route : car les chevaux sembloient plutôt au vol qu'au galop ; et ils firent, à ce que je crois, un grand circuit pour faire perdre nos traces.

J'ai tout lieu de penser, qu'il y avoit d'autres hommes à cheval, qui lui étoient dévoués : trois ou quatre personnes différentes, au-dessus de la classe des domestiques, galoppant avec nous de temps à autre aux deux côtés de la voiture. Mais il ne faisoit nulle attention à eux ; et j'étois trop abîmée dans ma douleur, mêlée d'indignation, malgré toutes ses flatteries et ses caresses, pour lui faire la moindre question.

Imaginez, ma chère, quelles furent mes pensées en descendant de la voiture, sans être accompagnée d'aucune personne de mon sexe, sans autres habits que ceux que je portois, et qui n'étoient guère convenables pour tout le chemin que j'avois déja fait, et celui qui me restoit encore ; sans

coëffe ni chapeau, rien qu'un simple mouchoir autour de mon cou et de mes épaules; déja fatiguée à mourir, l'ame plus fatiguée encore; et les chevaux si couverts d'écume, que tous les gens de l'hôtellerie, qui nous virent descendre du carosse, (et pouvoient-ils faire autrement?) me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de sa famille. C'est ce qu'il étoit facile de reconnoître, en les voyant se parler à l'oreille, et me dévisager des yeux: car les curieux se succédoient l'un après l'autre en beaucoup plus grand nombre qu'il ne falloit de gens pour nous servir. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant prête à m'évanouir, se hâta de m'y apporter de l'eau et des esprits. Ensuite je priai de me laisser seule l'espace d'une demi-heure, et elle se retira. Je me sentois le cœur prêt à se briser en repassant toutes ces circonstances dans ma pensée. Aussi-tôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte: je me jetai dans un grand fauteuil, et là je donnai passage à un torrent de larmes, qui me soulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plutôt que je ne l'aurois souhaité, l'hôtesse, qui me pressa de sa part de recevoir mon frère ou de descendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois sa sœur, et qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination et mon attente, de la maison d'un ami où j'avois passé

l'hiver, pour rompre un projet de mariage, dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma famille; et que ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chère, votre franche, votre sincère amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que n'ayant pu retrouver de quelque temps le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence et mon abattement durent passer pour un accès de mauvaise humeur devant l'hôtesse et sa nièce qui me tenoit compagnie.

Je me déterminai sur ces messages répétés, à descendre dans une salle basse où il étoit, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères sont polis. Il me nomma *sa chère sœur*. Il me demanda comment je me trouvois, et me dit qu'il espéroit que je lui pardonnerois, en m'assurant que jamais frère n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractère; tandis que j'étois si violemment jetée hors du mien!

Une femme sans réflexion trouve quel-

que soulagement dans la petitesse même de ses vues. Elle ne sort point des objets qui l'environnent. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne réfléchit point. Mais une personne de mon caractère, toujours réfléchissante, accoutumée à porter ses regards dans l'avenir, à peser les vraisemblances, et jusqu'aux possibilités, quel soulagement peut-elle tirer de ses réflexions ?

Il faut que je vous donne ici quelque détail de notre conversation, pendant le temps qui précéda et celui qui suivit notre souper, joignant les deux ensemble.

Aussi-tôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton, je dois en convenir, le plus tendre et le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même et avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur et d'inviolable affection qu'il m'ait jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés dans toute sa conduite. Il me demanda la permission de me proposer, si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demeurai en silence. J'ignorois également et ce que je devois faire et ce que je devois lui répondre.

Ensuite, si j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de l'une de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention ?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de Milord M....., celle du *Berskhire*, ou celle du comté où nous étions.

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y soyez pas.

Il convint qu'il s'y étoit engagé, et qu'il tiendroit religieusement sa parole, dès qu'il me sauroit à couvert des poursuites, et l'esprit tranquille. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroissoit la retraite la plus sûre et la plus secrète. Ses parens ne manqueroient pas de s'y rendre, aussi-tôt que je serois disposée à les recevoir. Sa cousine *Charlotte Montaigu* particulièrement, s'attacheroit à moi, et deviendroit ma compagne inséparable, si je voulois l'accepter, dès qu'elle seroit en état de soutenir le voyage. Je serois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante *Lawrance*, qui jamais n'auroit reçu personne avec autant de plaisir que moi : il la nommoit plus volontiers que sa tante *Sadleir*, qui étoit une femme mélancolique.

Je lui dis que sur-le-champ et dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir si-tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille ; que ma réputation exigeoit absolument qu'il s'éloignât ; qu'un logement particulier, le plus simple, pour qu'il fût le moins suspect, parce qu'on ne pourroit me croire

partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur et à ma situation : que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne, et qu'on ne pouvoit le savoir trop tôt à Londres.

En supposant, répliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir si-tôt sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans une ville de province, ou dans les villages, un visage étranger excitoit aussitôt la curiosité. Ma jeunesse et ma figure, (là-dessus beaucoup de complimens) la rendroient plus vive encore. Les messages et les lettres dans un lieu où l'on n'y étoit pas accoutumé, éveilleroient les questions et les recherches. Il n'avoit pas songé à se pourvoir d'un logement nulle part, parce qu'il avoit supposé que je me détermineroís, soit pour Londres, qui offre dans un moment toutes les commodités de cette nature, soit pour la maison de l'une ou l'autre de ses tantes, soit pour la terre de Milord M..... dans le comté d'*Hertford*, où la concierge, nommée Mde. *Greme*, étoit une excellente femme, et presque une seconde Mde. *Norton*.

Sûrement, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la première chaleur de leur ressentiment; et leurs recherches se

tourneroient d'abord vers quelque terre de sa famille. -- Mon embarras, ajoutai-je, étoit extrême.

Il me répondit, que ma volonté le détermineroit, quel que fût mon choix; que ma sûreté faisoit son unique inquiétude; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne pensoit point à me le proposer, qu'il savoit que j'aurois encore plus d'objections à lui faire, que je n'en pouvois avoir contre un logement chez son oncle, ou chez Lady Betty. Sans doute, répliquai-je avec une indignation qui lui fit protester que rien n'étoit si éloigné de ses idées et même de ses désirs. Il me répéta que mon honneur et ma sûreté l'occupoient uniquement, et que ma volonté seroit sa règle absolue en tout.

J'étois trop chagrine et trop affligée, trop irritée même contre lui, pour prendre en bonne part ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation, sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer, mon indigence même (c'étoit le mot propre) annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me voir, et leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné indiscrètement quelqu'un sur moi, et que j'avois aussi peu de pouvoir sur ma

volonté que sur mes actions. J'ajoutai, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice avec moi; qu'il avoit paru prendre la juste mesure de ma foiblesse, d'après ma jeunesse et mon inexpérience; que je ne pouvois me pardonner à moi-même ce fatal rendez-vous; que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père et ma mère; que je donnerois le monde entier, et toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au travers de toutes ses promesses et protestations, je trouvois quelque chose de bas et d'intéressé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu se faire une étude d'amener une jeune fille au point de sacrifier son devoir et sa conscience, tandis qu'un cœur animé d'un amour généreux ne doit chercher que l'honneur et le repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écoutée très-attentivement, sans chercher à m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave: et c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur de voir qu'il avoit fait si peu de progrès dans mon estime et dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il devoit

être sincère avec moi ; mais elle ne pouvoit être aussi blessée de la moitié, par la démarche qui me causoit tant de regret, que par mon emprisonnement, et par l'injuste et folle persécution que j'avois essuyée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme tomboit particulièrement sur mon frère et ma sœur, et l'on admiroit ma patience. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit plusieurs fois ; que mes parens s'attendoient eux-mêmes à me voir saisir la première occasion de me délivrer de leurs persécutions ; autrement auroient-ils jamais pensé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinion établie de mon *grand* caractère (c'est son épithète) l'emporteroit à mon avantage dans l'esprit de ceux qui me connoissoient, qui connoissoient les motifs de mon frère et de ma sœur, et qui connoissoient le misérable auquel ils vouloient m'associer malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonstances, j'en pusse avoir d'autres que ceux dont je me trouvois vêtue au moment de mon départ ? Toutes les Dames de sa famille feroient gloire de fournir à mes besoins présens ; et pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-seulement d'Angleterre, mais du monde entier, seroient à ma disposition.

Si je manquois d'argent, comme on

devoit se l'imaginer aussi, il se trouvoit bien flatté de pouvoir m'en offrir. Plût au Ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis! Il tenoit un billet de banque de cent guinées, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, et qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes, mais que je refusai, vous en êtes bien sûre, avec chaleur.

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprimable comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant *mes ordres confirmés*, (le misérable! me faire ce reproche!) pour me délivrer de mes persécuteurs; il ne s'attendoit guère que j'eusse pu changer de sentiment, et qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, et de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie : mais je lui faisois injure, si j'en avois cette opinion. Actuellement même, en voyant mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui sont si prodigues de menaces, quand l'occasion vient de les exécuter, sont rarement redoutables. Mais eût-il été assuré de périr par un assassinat, ou de recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'enne-

mis dans ma famille, le désespoir, où je l'aurois jeté par mon retour, l'auroit porté à me suivre jusqu'au château.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste, est de me reconnoître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevue à un esprit si audacieux et si déterminé; rien autre chose! Je doute peu, à présent, qu'il n'eût trouvé, par quelque stratagême, le moyen de m'enlever, si j'avois consenti à lui parler dans le fond de la nuit, comme je me reproche d'en avoir eu une ou deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que si je l'avois mis dans le cas de me suivre au château, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue, auroit satisfait tout le monde, assez du moins pour lui procurer la permission de renouveler ses visites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que si je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déja pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné, à la vérité, de quelques fidèles amis; et qu'elle n'auroit pas été remise plus loin que l'après-midi même, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paisiblement le redoutable mercredi, sans avoir fait ses efforts pour apporter quelque changement à leurs résolutions. -- (Quel parti avois-je à prendre, ma chère,

avec un homme de ce caractère ?) (¶) Qu'ainsi, autant pour moi que pour lui-même, il avoit lieu de regretter de n'avoir pas été mis dans le cas d'employer, contre un mal désespéré, un remède de la même nature; nous savons tous, ajouta-t-il, que les grandes entreprises réussissent quelquefois par les précautions mêmes que prennent les autres pour les renverser.

Ma situation actuelle, pensois-je en moi-même, est bien une triste preuve de cette vérité. (b)

Pendant ce discours je gardois le silence. Mes reproches se tournoient intérieurement contre moi-même. Tantôt je me sentois effrayée de son audace. Tantôt je ne me sentois pas l'envie de l'interrompre, étant fatiguée à l'excès, et dans le plus profond abattement d'esprit, même en me figurant l'avenir le plus favorable que je pusse me promettre avec un homme de cette trempe. Mon silence lui donna le temps de continuer, ce qu'il fit en prenant un air encore plus sérieux.

A l'égard du reste, et pour répondre à ce que j'avois dit encore, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner; mais sur son ame, il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en élevant la voix et changeant de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer combien je regrettois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir

en état de réçompenser un homme qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi, que j'en avois essuyé pour lui, -- qui avoit attendu mes ordres, (et pardon, Mademoiselle,) tous les *mouvemens variables* de votre plume à toutes les heures du jour et de la nuit, pendant toutes sortes de temps, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle et la plus respectueuse passion... ; (ce langage, ma chère, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) et cela, Mademoiselle, dans quelle vue? (avec quel regard d'impatience je le fixai ici ! car il fit une pause d'un ou deux instans) dans la seule vue, reprit-il, de vous délivrer d'une indigne et vile oppression...

Monsieur, Monsieur, lui dis-je, d'un air indigné.... Souffrez que j'achève, très-chère *Clarisse* ! J'ai le cœur si plein ! il faut que je parle et que je le soulage... Entendre de votre bouche (car vos termes retentissent encore à mes oreilles et dans mon cœur) *que vous donneriez le monde entier et toutes vos espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison d'un père chagrin et cruel !...*

Pas un mot contre mon père, Monsieur ! je ne le souffrirai jamais.... *A quelque traitement que vous y fussiez réservée !* Allez, Mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous

vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir et de votre conscience !* Quoi ! chère personne ! ne voyez-vous pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette, lorsque la résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, met votre conscience à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Monsieur, Monsieur, êtes-vous si délicat sur les mots ? C'est une colère fort légère que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chère, j'ai pensé depuis, que sa colère ne venoit point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer ; mais que c'étoit plutôt une colère *de commande*, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : pardon, Mademoiselle ; j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas persuadée vous-même, que j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression ? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine et précaire? Car n'avez-vous pas exigé (*loi dure ! mais sacrée pour moi et que j'observerai*) que le terme de mes espérances soit reculé ? ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir *d'accepter mes soins, ou de les rejeter entièrement à votre volonté ?*

Voyez, ma chère ! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à

qu'à présent *il dépende de moi* de suivre votre conseil, quand je croirois qu'il seroit convenable en tout de le suivre sans délai? (*)

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, *que vous renonceriez à moi pour jamais, si vos parens faisoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle?* Malgré de si rigoureuses loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, Mademoiselle, et j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous

(*) [¶] On a reproché à Clarisse de s'être conduite avec M. Lovelace, dans leur premier entretien à St. Albans, et après, avec trop de réserve et même trop de hauteur; sûrement, ceux qui lui font ce reproche, n'ont pas fait assez d'attention à son histoire. Combien s'est-il hâté, et précédemment, et dans ce qui va suivre, de lui rappeler l'éloignement dans lequel elle lui prescrivoit de se tenir, avant qu'elle fût en sa puissance, *dans l'esperance de laisser une porte ouverte à sa réconciliation avec ses parens*, qu'elle avoit tant à cœur! et avec quel artifice il lui promet, sans en être requis, d'observer des conditions dont elle auroit bien souhaité le dispenser dans les circonstances actuelles, et dans sa situation, en conséquence de l'avis de Miss Howe! sans parler encore du ressentiment qu'elle ne pouvoit se dispenser de montrer sur la forme de son évasion, afin de lui justifier combien son refus de partir avec lui, étoit sincère. *Voyez* dans la Lettre CVII, à Miss Howe, vol. 4, comme elle s'explique elle-même sur cet article. [¶].

perdre... comme *je ne vois que trop que j'en suis menacé*, et par le chagrin où je vous vois, et sur-tout si vos parens insistent sur la condition que vous êtes prête à consentir. Mais je répète que ma gloire est de vous voir par moi maîtresse de vous-même. C'est à ce titre que j'implore humblement votre faveur, *aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance*; et je vous demande pardon, *dans cette humble posture*, (et ici l'orgueilleux personnage a fléchi un genou devant moi) d'avoir fatigué votre oreille par des explications qu'un cœur aussi franc que le mien ne pouvoit plus renfermer dans le silence.

Ah! levez-vous, Monsieur, je vous prie. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a *tant d'obligation*. Cependant je vous demande en grace de ne pas continuer sur ce ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine pour moi; mais si vous m'aviez fait connoître plutôt que vous attendiez de moi une récompense aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Loin de moi, Monsieur, la pensée de diminuer le mérite si extraordinaire de vos services; mais vous me permettrez de vous dire que, sans cette correspondance où vous m'avez jetée à force d'importunités, et que je n'aurois pas continuée, me flattant toujours à chaque lettre que celle-là seroit la dernière, si je n'avois cru que vous aviez reçu

de mes parens quelques sujets de plaintes, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, et mon frère n'auroit pas eu de fondement pour autoriser et exercer sa mauvaise volonté.

Je suis fort éloignée de croire, que si j'étois demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aimoit au fond de son cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir et celle de me faire entendre. Un délai à sa sentence étoit la moindre grace que je me promettois de l'épreuve que j'allois avoir à soutenir.

Vous vantez votre mérite, Monsieur? oui, que le mérite fasse votre gloire: c'est le seul attrait qui puisse me toucher. Si les considérations *personnelles* étoient capables de me déterminer ou contre Solmes, ou en votre faveur, je me mépriserois moi-même. Si ce sont elles qui font votre orgueil, et qui vous portent à vous préférer à la *personne* du pauvre Solmes, c'est vous alors que je mépriserai.

Vous pouvez vous glorifier du mérite imaginaire que vous vous faites d'avoir procuré mon évasion. Mais ce qui fait votre gloire, je vous le déclare nettement, est ce qui fait ma honte. Faites-vous à mon estime des titres que je puisse approuver, ou vous n'aurez pas autant de mérite à mes yeux que vous en avez aux vôtres.

Mais, Monsieur, semblable ici à nos premiers pères, moi, du moins, qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de vos *souffrances* et de vos *services*, *de toutes vos heures*, *de toutes vos sortes de temps*. Comptez qu'aussi long-temps que je vivrai, ces grands services seront présens à ma mémoire; et que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher moi-même quelque retraite qui me convienne. Pressez la voiture pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Et si je retombe dans le besoin de votre assistance, ou de votre protection, je vous le ferai savoir, et je vous aurai encore de *nouvelles obligations*.

Vous vous échauffez, ma chère ame! Mais, en vérité, c'est sans sujet. Si j'avois des vues indignes de mon fidèle amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; et il recommençoit à prendre le ciel à témoin de la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court: je veux bien vous croire sincère, Monsieur; il seroit bien étrange que toutes ces protestations fussent nécessaires pour me faire croire à votre sincérité; (ce langage parut le faire rentrer en lui-même, et le rendre plus circonspect.) Si je croyois

qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assise ici près de vous dans une hôtellerie publique; quoique trompée et amenée ici, autant que j'en puis juger, par des méthodes qui, (excusez-moi, Monsieur,) si je pouvois seulement les soupçonner d'artifice, vous rendroient ainsi que moi, insupportable à moi-même. Mais laissons cela, du moins à présent. Apprenez-moi seulement, mon cher Monsieur, (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois courroucée) si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour rentrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, Madame! *Que je vous apprenne*, (me dites-vous de cet air qui me charme, quoiqu'il afflige mon cœur,) *si vous n'êtes sortie d'une prison que pour rentrer dans une autre!* En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement; je suis confondu. Est-il donc nécessaire que je réponde à de pareilles questions? Vous êtes maîtresse absolue vous-même. Et il seroit bien étrange que vous ne le fussiez pas. *Du moment que vous serez dans un lieu de sûreté*, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; permettez que je vous supplie d'y consentir: c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déja faite volontairement: *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption

de vous la demander. Mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne puis pas non plus me résoudre à perdre les avantages dont votre bonté m'a permis de me flatter. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde, et que je ne prendrai pas d'autre engagement, à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet d'un nouveau déplaisir.

Je n'hésite pas, Monsieur, à vous confirmer cette promesse sous la condition que vous offrez vous-même. De quelle manière souhaitez-vous que je vous la confirme ?

Je ne désire, Mademoiselle, que votre parole.

Hé bien, Monsieur, je vous la donne.

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chère) de me dérober un baiser, qu'il nomma *le sceau* de ma promesse. Son mouvement fut si prompt, que je n'eus pas le temps de songer à l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un esprit si audacieux et si entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais passant là-dessus, d'un air qui lui est propre : c'est assez, très-chère *Clarisse* ! Je

vous conjure seulement de calmer cette terrible inquiétude où vous êtes, et qui est un tourment pour un amour aussi délicat que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, et de vous rendre la plus heureuse des femmes, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à Mde. Greme, concierge de Milord M... dans son château du Hertfordshire. La crainte d'ètre poursuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, et il se proposoit de changer là le carosse de son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, et qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, et je ne me trouvai dans ma bourse que sept guinées et quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois avoir, lorsque ma sœur m'a défiée de montrer la somme que je possédois. Je les ai laissées dans mon secretaire, ne songeant guère à partir avec lui.

Au fond, la situation où je suis m'environne d'une foule de circonstances qui

choquent ma délicatesse. Entr'autres ; n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, et ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous, de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue main à partir avec lui, et que j'avois déja fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé sa protection ; je crus voir, dans ce qu'il me dit là-dessus, autant de franchise que d'intérêt.

Il y a, ma chère *Miss Howe*, une infinité de petites bienséances auquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'une situation comme la mienne la réduit à souffrir un homme dans cette société intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons plus fortes que je ne vous en ai jamais donné, pour prouver qu'une femme un peu délicate, ne doit regarder qu'avec une aversion et une horreur extrêmes tout ce qui peut l'exposer au danger et au malheur de hasarder la démarche où j'ai été entraînée ; et que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le moins généreux et le plus vil des séducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, la fille de l'hôtellerie vint m'aver-

tir que *mon frère* m'attendoit dans la salle d'en-bas, et que le déjeûner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit quantité de remercimens et et de félicitations sur ma diligence, qui marquoit, dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention que je n'avois pas eue moi-meme, (car à quoi pouvoit-il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'étoit le plus nécessaire,) de m'acheter un chapeau de velours et un mantelet bordé en argent, sans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôtesse et ses filles, de se récompenser de ses soins, et d'embrasser son aimable sœur, quoiqu'un peu chagrine. Le rusé et présomptueux personnage prit sa récompense, et se vanta de m'avoir enlevé une larme, en m'assurant du même ton, en leur présence, que je n'avois rien à redouter de mes parens, qui m'aimoient avec une tendresse extrême. Quel moyen d'être complaisante, ma chère, pour un homme de cette espèce !

Aussi-tôt que nous fûmes montés dans le carosse, et qu'il commença à marcher, il me demanda si j'avois quelque répugnance pour le château de Milord M.... dans le Hertfordshire : Milord, me dit-il, étoit dans sa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point, quant à présent, à paroître si-tôt dans sa famille ; que ce seroit marquer une défiance ouverte

de la mienne ; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, et que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre à savoir comment mes parens auroient pris ma fuite. Quoique dans ces circonstances, je ne pusse guère me flatter d'une réconciliation ; cependant s'ils apprenoient que je me fusse jetée sous sa protection, ou, ce qu'ils regarderoient du même œil, sous celle de sa famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entièrement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroissoit toujours l'asyle qui me convenoit le mieux, et si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer chez M. *Hall*. Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine *du Lawn*, c'est le nom du château de son oncle dans le Hertfordshire, puisque je ne voulois pas descendre au chateau. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, que je lui dis que j'emploierois à vous écrire une autre lettre, (je voulois vous continuer, quoique très-fatiguée, le récit que j'avois commencé à St. Albans) et à écrire aussi à ma sœur, pour informer ma famille que j'étois en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non, et pour

lui demander mes habits, quelques livres que je lui nommerois, et les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon secretaire. Il me demanda si j'avois pensé à indiquer une adresse à ma sœur. En vérité, non, lui répondis-je, j'ignore encore... Je l'ignore de même, en m'interrompant, et c'est le hasard qui m'y a fait penser. (Le rusé vaurien avec ses contes!) Mais, Mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie; car alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Si vous écrivez à votre sœur, marquez-lui qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous, à M. *Osgood*, place de *Soho*. Monsieur *Osgood* est un homme de bonne réputation; et cette voie est très-propre à amuser vos parens.

Les amuser, ma chère! *Amuser* qui? mon père, mes oncles! mais c'est un mal nécesaire. Vous voyez qu'il a des expédiens tout prêts. Je n'avois point d'objection à faire contre celui-ci; je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mais ce qui me donne une vive inquiétude, c'est de savoir quelle réponse je recevrai, ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser, que si j'en reçois une, fût-elle de la main de mon frère, elle ne sauroit être plus rigoureuse que les der-

niers traitemens que j'ai reçus de lui et de ma sœur.

M. Lovelace s'absenta l'espace d'environ une heure et demie : en rentrant dans l'hôtellerie, son impatience le fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois que j'étois occupée ; et pour la dernière, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il ? celui de le faire avancer ; je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bon cœur contre le cuisinier et les domestiques.

C'est encore une autre de ses perfections. Je hasardai, en dînant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son valet de chambre, dont il avoue être content d'ailleurs : c'est une triste profession, lui dis-je, M. Lovelace, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi ? Mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange et l'on boit aux dépens d'autrui, ou bien ce sont de pauvres hôtelleries, soit un état fort à plaindre ?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon Dieu ! continuai-je, quels termes j'entendois à l'instant d'un de ces braves, qui s'adressoit, autant que j'en ai pu juger, par ses ré-

ponses paisibles et modérées, à un homme fort doux et fort modeste ! Le proverbe me paroît bien juste, *jurer comme un soldat*.

Il se mordit la lèvre, se leva, fit un tour sur ses talons, et s'approchant du miroir, je crus lire sur son visage son embarras mêlé d'assurance et de confusion. -- Oui, Mademoiselle, me dit-il, ces soldats sont des jureurs effrénés à dégoûter : je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un sévère châtiment, répliquai-je ; car ce vice est indigne de l'homme ; celui des imprécations ne me paroît pas moins honteux et déplorable. Il marque tout-à-la-fois de la méchanceté et de l'impuissance ; si un pareil homme avoit le pouvoir d'exécuter ses menaces, ce seroit un vrai démon.

Charmante observation, sur ma foi, Mademoiselle ! Je m'engage à dire au premier soldat que j'entendrai jurer, qu'il n'est qu'un misérable, indigne de la qualité d'homme.

Mde. Greme vint me rendre ses devoirs, comme il a plu à M. Lovelace de nommer ses civilités. Elle me pressa beaucoup d'aller au château, en s'étendant sur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, à Milord M... à ses deux nièces et à toute la famille, et sur l'espérance dont ils se flattoient depuis plusieurs mois, de recevoir un honneur qu'elle espéroit maintenant que j'allois leur faire à tous. Ses discours me causèrent

quelque satisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

L'ayant consultée sur un logement, elle me recommanda à sa belle-sœur, qui demeuroit à sept ou huit milles de là, et chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui, de son propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaise (et je remarquai son respect pour lui) tandis que montant à cheval avec deux hommes à lui, et un écuyer de Milord M..., il nous servit d'escorte jusqu'ici, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais, comme je l'ai dit, dans ma lettre précédente, les logemens n'y sont pas commodes. M. Lovelace en fut très-peu satisfait, et il ne dissimula point à Mde. Greme, qui nous avoit prévenus qu'ils n'étoient pas dignes de nous, qu'il les trouvoit encore au-dessous de la peinture qu'elle nous en avoit faite; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât si-tôt à cette distance de moi dans la crainte de quelque accident; que les chambres aussi se touchoient de trop près pour être de mon goût. -- Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus dans la chaise une longue conversation sur son compte avec Mde. Greme. Ses réponses à toutes mes questions furent libres et naturelles ; je lui trouvai un tour d'esprit sérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde assez avec le témoignage de l'intendant congédié de Milord M..., et j'en conclus que tous les domestiques ont à-peu-près la même opinion de M. Lovelace.

« Elle me dit qu'au fond c'étoit un » homme généreux : qu'il n'étoit pas aisé » de décider s'il étoit plus redouté que » chéri de toute la maison de Milord M... » Que ce Seigneur avoit une extrême affec- » tion pour lui ; que ses deux tantes n'en » avoient pas moins ; que ses deux cousines » Montaigu étoient deux jeunes personnes » du meilleur naturel du monde. Son » oncle et ses tantes lui avoient proposé » différens partis, avant qu'il m'eût rendu » des soins, et même depuis, parce qu'ils » désespéroient de mon consentement et » de celui de ma famille. Mais elle l'avoit » entendu répéter souvent qu'il ne pensoit » nullement à se marier, si ce n'étoit pas » avec moi. Tous ses proches avoient été » fort choqués des mauvais traitemens qu'il » avoit reçus des miens ; cependant, ils » avoient toujours admiré mon caractère ; » et ils m'auroient préférée, sans un schel-

» ling, à toutes les femmes du monde; » dans l'opinion que jamais personne n'au» roit tant d'ascendant et tant d'influence » sur son esprit. On ne pouvoit disconve» nir que M. Lovelace ne fût un homme » fort dissipé, mais c'étoit une maladie qui » se guériroit d'elle-même. Milord faisoit » ses délices de la compagnie de son neveu, » lorsqu'il pouvoit se la procurer; mais ils » étoient souvent en querelle, et c'étoit » toujours l'oncle qui étoit forcé de céder. » Il avoit comme peur de lui, disoit-elle; » et M. Lovelace faisoit toutes ses volon» tés. Cette bonne femme fit beaucoup » d'*hélas!* regrettant que son jeune maître » ne fît pas un meilleur usage des talens » qu'il avoit reçus. Cependant, me dit» elle, avec de si belles qualités il ne fal» loit pas désespérer de sa réforme; un » heureux temps viendroit, qui feroit » oublier le passé, et tous ses proches en » étoient si fort persuadés, qu'ils ne sou» haitoient rien avec tant d'ardeur que de » le voir marié. »

Ce portrait quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les personnes de cette maison paroissent d'honnêtes gens laborieux; la ferme est en bon état et prospère. Mde. Sorlings, belle-sœur de Mde. Greme, est une veuve qui a deux fils, tous deux grands, disputant ensemble à qui se donnera le plus de soins

pour le bien commun, et deux jeunes filles fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs frères, que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus long-temps que je ne l'avois espéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plutôt, que j'ai reçu votre obligeante lettre avant de partir pour arriver ici; tout est charmant de la part d'une amie si chère! Je conviens qu'après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée de ne pas partir avec lui, la première nouvelle de mon évasion a dû bien vous étonner. (¶) Que le ciel ait pitié de moi, ma chère! je m'étonne moi-même plus d'une fois le jour, comment je puis être ici, et avoir été entraînée dans une si étrange demarche (b).

Tous les complimens extravagans de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je le trouve trop prodigue en protestations; il me dit de trop belles choses; il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincère et la véritable estime ne consistent pas dans les termes. Ce n'est point par des mots que ces sentimens s'expriment. Le silence respectueux, le regard humble et timide, l'embarras même de la voix, en disent plus que tout ce que notre bien-aimé *Shakespear* nomme le *bruyant babil d'une impertinente et audacieuse éloquence*. Cet homme ne parle que *d'extases*: c'est son mot favori.

Mais je sais trop, à ma confusion, à quoi je dois en effet attribuer ses transports : *à son triomphe*, ma chère ; je le dis en un mot. Et ce mot suffit peut-être pour mortifier ma vanité et comdamner ma folie.

Nous avons été alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une lettre de son agent. -- Comme le changement de circonstances nous fait, pour ainsi dire, sanctifier ou condamner la même action ! quels soins nous devons prendre pour ne pas confondre les distinctions entre le bien et le mal, par-tout où l'intérêt propre se trouve mêlé ! J'ai traité de bassesse dans M. Lovelace, la corruption d'un domestique de mon père : aujourdhui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Lovelace, ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mes parens ont pris ma fuite. Elle doit sans doute leur paroître concertée, téméraire, artificieuse. Que cette idée est chagrinante pour moi ! puis-je néanmoins, dans la situation où je suis, leur persuader la vérité ?

Il me dit qu'ils en sont cruellement affectés : mais que jusqu'à présent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage ; qu'il a peine à se modérer, en apprenant les injures et les menaces que mon frère vomit contre lui. -- Vous jugez bien qu'ensuite il se fait auprès de moi un mérite de sa patience.

Quelle satisfaction ne me suis-je pas dérobée, ma très-chère amie, quand j'y réfléchis, par cette imprudente et malheureuse fuite ! Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire, que c'est moi qui souffre et non pas qui commets l'injustice ! que ce sont les autres qui manquent à ce que me doit leur bonté, et non pas moi qui manque au respect et à la soumission pour ceux à qui je les dois !

Honte sur moi, pour avoir été au-devant du séducteur ! Quelque heureuse que puisse être à présent l'issue de cette aventure, je me suis amassée une source inépuisable de remords pour toute ma vie.

Une inquiétude qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois que je vois cet homme, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois faire et penser de lui. J'observe à chaque fois sa contenance, et je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me semble que ses regards signifient plus qu'à l'ordinaire. Cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne sais pas véritablement ce qu'ils sont ; mais j'y remarque beaucoup plus d'assurance et de présomption qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Mais voici l'énigme. Je le regarde à présent avec crainte, parce que je sens le pouvoir que mon indiscrétion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit

dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, et qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, dans une espèce d'état d'obligation et de dépendance d'un homme, qui, de l'humble rôle d'amant soumis, et sollicitant mon estime, passe aux airs importans d'un protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un pauvre Porte-balle du canton, qu'on est accoutumé à voir passer tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à Mde. *Knollys*, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose sur mon père et ma mère, et de l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes parens depuis ma malheureuse fuite, ayez, je vous prie, la bonté de m'en instruire en deux mots; du moins si vous pouvez être avertie que le messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander, si la lecture de mon récit, que vous avez déja dans vos mains, vous offre quelque excuse qui atténue la faute de votre infortunée

CL. HARLOWE.

LETTRE XCIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi et Mercredi, 11 et 12 *Avril*.

TU me sommes de ma promesse, de t'informer en détail de ce qui s'est passé entre ma déesse et moi. Il est vrai que jamais je n'eus un plus beau sujet pour exercer ma plume. D'ailleurs, j'ai du loisir. Car si je voulois l'en croire, l'accès me seroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble esclave auprès d'un Monarque de l'Orient. Il ne pourroit donc me manquer que l'inclination, si je refusois de t'écrire ; mais comme notre amitié, et la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *cerf-blanc*, me rendroit inexcusable, je vais tâcher de tenir ma parole.

Je te quittai, toi et nos camarades, avec la ferme résolution, comme tu sais, de vous rejoindre, si mon rendez-vous manquoit encore ; pour nous rendre ensemble, suivis de nos gens, uniquement pour la montre, chez le sombre père des Harlowes, demander une audience au tyran, lui porter mes plaintes de la licence avec laquelle on attaque ma réputation ; pour tenter en un mot, par des voies honnêtes, s'il étoit possible, de le faire changer de résolution, et le porter à trai-

ter sa charmante fille avec moins d'inhumanité, et moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raisons qui m'avoient empêché d'aller prendre la lettre de contr'ordre. Je devinois juste ; car il y en avoit un, et si je l'avois une fois reçu, le rendez-vous manquoit. A-t-elle pu croire qu'après avoir été plus d'une fois trompé, je n'insisterois pas sur sa promesse ; et que je ne saurois pas retenir une femme dans mes filets, après l'avoir engagée si avant ?

Du moment que j'entendis remuer le verrouil du jardin, je fus sûr d'elle. Ce mouvement fit bondir mon cœur jusqu'à ma poitrine. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout-à-coup d'un déluge (¶) de lumière dans son élégante et douce parure, qui n'avoit pourtant rien des apprêts d'un voyage ; je marchai sur l'air, et j'eus peine à me croire un mortel. Tu jugeras et de la première illusion dont m'éblouit sa parure, au premier instant que je l'apperçus, et ce qu'elle étoit en effet, lorsque je pus l'observer plus tranquillement et de plus près. Tu sais que je suis un critique connoisseur dans ce qui regarde la toilette des femmes. Il en est plus d'une à qui j'ai appris à s'habiller, et que j'ai aidée aussi à se mettre dans son négligé. (♭) Mais il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se repré-

senter. Sa personne orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée ; et voilà sa perfection. N'attends donc qu'une foible esquisse et de son admirable personne et de sa parure.

(¶) Sa peau, (car après tout, je la crois de chair et de sang,) délicate et ferme, comme une cire vierge, annonce la vigueur de sa santé. Tu m'as souvent entendu vanter avec transport son teint. Je n'ai jamais vu de ma vie une peau d'une si éclatante beauté. C'est sottise de lui comparer le lys et la neige nouvellement tombée : qu'on les compare à ses toiles, et à ses nœuds, à la bonne heure. Mais ne seroit-ce pas une vraie muraille blanchie, qu'une femme pour qui ces comparaisons si fausses se trouveroient justes? Pour elle, c'est un sang, c'est une chair animée, pleine de vie et de charmes, et le tissu de sa peau est si transparent, qu'on voit chaque veine et ses ramifications sur toutes les aimables parties de sa personne, que l'usage permet d'offrir aux regards.

Tu m'as entendu aussi te faire la description des boucles ondoyantes de sa brillante chevelure ; elle n'a besoin ni d'art, ni de poudre : elle est elle seule un ornement qui efface tous les autres : avec quelle grace elle flotte et tombe autour d'un cou dont la beauté est au-dessus de toute description !

Sa coëffure étoit une gaze de Bruxelles,

uniquement assortie à son charmant visage, et autour de sa physionomie. Un ruban bleu-de-ciel en relevoit la blancheur. Mais quoique le temps fût assez froid, elle n'avoit ni chapeau, ni calèche : elle aime assez à se familiariser avec l'injure des saisons ; et l'habitude de les braver, jointe à une sobriété vraiment exemplaire, n'a pas peu contribué, de l'aveu de tout le monde, à affermir sa santé, et son tempérament, qui étoit né délicat : d'ailleurs, je soupçonne qu'elle avoit aussi l'intention de me faire voir qu'elle étoit résolue de ne pas exécuter sa promesse. O *Belford* ! est-il possible qu'une si charmante fille soit si friponne !

Elle avoit une robe du matin ; c'étoit un pou-de soie, couleur de prime-vères pâles. Les paremens et les bords en étoient enrichis d'une belle broderie, ouvrage des doigts de cette charmante Araignée : c'étoit un dessin courant de violettes, avec leurs feuilles ; un léger trait d'argent dans les fleurs, et de l'or dans les feuilles. A ses oreilles pendoit une paire de boucles de diamans. Un mouchoir d'une rare blancheur, également travaillé de ses doigts inimitables, couvroit, ô Belford ! quels appas plus incomparables encore ne couvroit-il pas ! et je voyois pendant toute notre route, son cœur bondir : je le reconnoissois à ses violentes palpitations, sous ce charmant voile. Ses manchettes

manchettes étoient de la même dentelle que sa coëffure. Devant elle un tablier de mousseline à fleurs. Sa jupe un satin blanc piqué. Des souliers de satin bleu, bordés de la même couleur, sans ruban et sans nœuds : car quel besoin d'orner le plus joli pied du monde ? Des boucles très-propres. A ses charmans bras, une sorte de mitaines en velours noir, de sa propre invention ; car elle invente et donne des modes à son gré. Ses belles mains, qui sont elles-mêmes un velours, restoient ainsi à decouvert, et plus à portée d'être saisies par celles de son adorateur.

Je t'ai dit quels furent mes transports, lorsque le verrouil se tira, et que la porte, en s'ouvrant, m'offrit ma Déesse, depuis si long-temps attendue. Après les premiers momens passés, ses émotions devinrent plus douces, et tinrent plus de la foiblesse de son sexe : cet effort avoit épuisé sa hardiesse : bientôt le feu de ses yeux étincelans, s'amortit et se tourna en douce langueur. Elle trembloit, elle ne savoit comment soutenir les violentes agitations d'un cœur, qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. (b) En effet, elle étoit prête à s'évanouir, lorsque je la saisis dans mes bras pour la soutenir. Précieux moment ! Et avec quelles délices mon cœur, en battant si près du sien, partageoit son trouble charmant !

Son habillement, comme je viens de

t'observer, m'avoit fait juger, au premier coup-d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, et qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point alors à la tirer doucement après moi. Ici commença une lutte, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Ton cœur plaindroit ton ami, s'il savoit combien j'ai eu de peine et de combats avec elle. Je priai, je conjurai : je priai et je conjurai à genoux; (¶) je la pressai d'être fidelle à sa promesse : toutes mes prières furent vaines; et si je n'avois pas heureusement prévu ses oppositions, et pris mes mesures, sachant bien à qui j'avois affaire, il est sûr que j'aurois encore échoué dans mon projet; (☛) et il ne l'est pas moins que, renonçant à ton secours, et à celui de tes camarades, je serois entré dans le jardin avec elle, j'aurois accompagné la belle jusqu'au château; et qui sait quelles auroient été les suites?

Mon honnête agent répondit à mon signal, quoiqu'un peu plus tard que je ne m'y attendois, et joua son rôle de la manière que tu sais que je lui avois prescrite. *Ils viennent, ils viennent! fuyez; vîte, vîte, ma très-chère ame*, m'écriai-je, en tirant mon épée, et l'agitant, comme si j'avois voulu tuer une centaine de prétendus assaillans; et saisissant ses mains tremblantes, je la tirai si rapidement après moi, qu'à peine pouvois-je, avec les ailes de l'amour,

voler du même pas qu'elle avec les ailes de la crainte. Et c'est ainsi que je devins son monarque.

Je te ferai tout ce détail la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de toutes les peines que j'ai eues; et de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une belle si vigilante et si clairvoyante. (¶) Mais que dis-tu en voyant, comme je crois le voir, cette belle, fuir par mille détours de ce qu'elle aime à ce qu'elle aime? n'est-ce pas un jeu que cela? (§) Oui, fuir des parens qu'on étoit résolue de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on étoit résolue de ne pas partir. O sexe! sexe, vrai chaos! charmante contradiction! ha, ha, ha.... il faut..... ha, ha, ha, ha! il faut.... malgré moi, que je quitte ma plume pour me tenir les côtés, il faut que je satisfasse mon envie de rire, tandis que je suis dans l'accès.

Ma foi, Belford, je suis trompé, si mes chiens de valets ne me croient pas fou. J'en viens d'appercevoir un qui a passé sa tête à ma porte, pour voir quelle manie m'agite, ou si j'avois quelqu'un avec moi. Le coquin m'a surpris dans un éclat de rire, et s'est retiré en riant lui-même. Un impudent drôle! -- oh! Belford, si tu connoissois mes plaisantes idées, et que tu fusses ici pour en rire avec moi, je crois que j'en aurois pour une heure de plus de ce fou rire.

Mais vous, charmante personne! n'ayez

pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en provoquer d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si une fois votre monarque a résolu votre chûte, vous tomberez, et d'une chûte terrible. Quelle imagination, ma chère, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyez convaincue de ma réforme ? Ne craignez rien ; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, auront la permission de sortir avec tous les honneurs de la guerre dus à une si brave résistance. Tout votre sexe et tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagêmes et votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue et plus noblement forcée.

Il me semble que j'entends dire : « tu » n'oseras pas tenter de rabaisser une divi- » nité d'un ordre aussi relevé, à une condi- » tion indigne de ses perfections ; il est im- » possible, Lovelace, que tu aies eu l'in- » tention de fouler aux pieds tant de ser- » mens et de protestations solemnelles. »

C'est un dessein que je n'ai pas eu ; cela est certain. Que je l'aie même aujourd'hui, ni mon cœur, ni le respect que j'ai pour elle ne me permettent pas de le dire. Mais

ne connois-tu pas mon aversion pour un état d'esclavage ? et n'est-elle pas enfin en mon pouvoir ?

Et seras-tu capable, Lovelace, d'abuser d'un pouvoir que tu dois... A quoi, Belford ? Oseras-tu dire, à son consentement ? Si je l'ai, c'est bien malgré elle.

Mais ce pouvoir, me diras-tu, tu ne l'aurois pas, si elle ne t'avoit estimé au dessus de tous les autres hommes.--Ajoute, que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée au-dessus de toutes les femmes. Jusque-là, mon cher, nous sommes au pair l'un avec l'autre. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel ? s'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance ? et quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle ? Tu connois tout le progrès de notre guerre l'un contre l'autre, car ç'a été une véritable guerre, et je suis même fort loin de pouvoir la nommer une guerre d'amour. De son côté, doutes, défiance, reproches : du mien, les plus abjectes humiliations ; obligé de prendre des airs de réforme, que tous tant que vous êtes, vauriens, vous avez craint de me voir adopter sérieusement. Toi-même, n'as-tu pas souvent observé avec quelle mauvaise grace je revenois à ma gaieté ordinaire, après m'être approché du jardin de son père à la distance d'un mille, et sans avoir eu l'occasion de la voir ? Ne mérite-t-elle pas bien

d'être punie de tous ces torts ? Réduire un honnête homme à jouer l'hypocrite, est-il rien de plus odieux ?

D'ailleurs, tu sais combien la friponne a été fausse avec moi, et combien elle s'est fait peu de scrupule de manquer à des rendez vous promis. N'as-tu pas été témoin de mes fureurs en me voyant trompé ? N'ai-je pas juré dans mes emportemens, d'en tirer vengeance ? et parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un, ou en répondant à son attente, ou en suivant mes inclinations, lorsqu'il dépend de moi de choisir entre l'un ou l'autre, puis-je hésiter un moment ?

D'ailleurs je crois appercevoir dans sa circonspection et dans sa tristesse continuelle, qu'elle s'attend à quelque mauvais tour de ma part. Et je serois fâché qu'une personne que j'estime fût trompée dans son attente.

Cependant, cher ami, une créature si noble, si sublime ! qui pourroit ne pas hésiter dans le projet de l'offenser ? qui n'auroit pas pitié ?... Mais d'un autre côté, si lente à se fier à moi, quoiqu'à la veille de se voir enchaînée de force sous le joug d'un homme, que je ne puis regarder comme un rival, sans me faire affront à moi-même ! et d'une humeur si chagrine, à présent qu'elle a franchi le pas ! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié, sur-tout à une pitié que son orgueil lui feroit désavouer ?

Mais je ne prends aucune résolution. Je veux voir à quoi son inclination la portera, et où me conduira aussi la mienne. Il faut que le combat se fasse avec égalité d'avantages. Et cependant chaque occasion que j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir augmente, et que le mien s'affoiblit.

Cependant quelle folle petite créature, de me défendre de songer au mariage, avant que je sois un homme réformé, avant que ses implacables parens deviennent traitables, c'est-à-dire, avant qu'ils changent de nature !

Il est vrai que lorsqu'elle m'a prescrit toutes ces loix, elle ne pensoit guère que sans aucune condition, elle se trouveroit subtilisée et enlevée à elle-même : c'est l'expression de cette chère personne, comme je te le raconterai en son lieu. Je me sens fier d'avoir su tromper toute la vigilance de cette belle. Je me vois plus grand de la moitié dans ma propre imagination. Je regarde les autres hommes du haut de ma grandeur. (¶) La nuit dernière mon extravagance alla encore plus loin. Il me prit l'idée, en me promenant, d'ôter mon chapeau, et de voir si le bord n'en étoit pas brûlé, en frottant quelque étoile, et avant de le remettre sur ma tête, dans l'excès de ma vanité, et l'ivresse de mon cœur, j'aurois voulu insulter la lune sur le trône de sa sphère. (♭) En un mot, mon ame nage dans la joie. Lorsque je me mets

au lit, je m'endors en riant. Et à mon reveil, je ris ou je chante. Cependant, je ne saurois dire que j'aie en vue aucun projet bien prochain : et pourquoi ? c'est que *je ne suis pas encore assez réformé*.

Je t'ai dit dans le temps, si tu t'en souviens, combien cette restriction pouvoit tourner au désavantage de la chère et trop scrupuleuse dame, si je pouvois l'attirer une fois hors de la maison de son père, et si je me trouvois disposé à la punir à la fois et des fautes de sa famille, et des peines infinies qu'elle m'a elle-même causées. Elle ne s'imagine guère que j'aie tenu compte des unes et des autres ; et que, lorsque je sentirai mon cœur trop attendri en sa faveur, et trop esclave de son pouvoir, je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mémoire, pour m'endurcir aussi-tôt tout entier.

O ma charmante Clarisse ! Prends-y bien garde, rabaisse un peu tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, ne crois pas que ta sincérité te puisse tenir lieu d'excuse. Je ne l'admettrai pas aujourd'hui. N'es-tu pas en mon pouvoir ? Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguisemens affectés de ton sexe, en me refusant de ton amour, te puissent servir beaucoup à présent, avec un cœur aussi fier et aussi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille sont rassemblés sur ta tête.

Mais, ami, lorsque je vais revoir mon ange, lorsque je serai admis en présence de cette beauté radieuse, que deviendront toutes ces vapeurs ?

Quelles que puissent être mes vues, ta pénétration, ma belle, m'oblige d'avancer à la sappe, sous de belles apparences et par degrés. Elle sera ma femme, quand je le voudrai : le mariage sera toujours en mon pouvoir. Les premières études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met à l'université, font distinguer à quel état ils sont propres, et découvrir d'avance, dans leur génie, le jurisconsulte, le théologien, le médecin. Ainsi ma conduite circonspecte avec ma belle si vigilante, me servira à décider, si j'en ferai ma femme ou non. Je penserai au mariage, lorsque je voudrai entreprendre ma réforme. Il sera assez temps alors pour le premier, diroit la belle ; moi, je dis, pour la seconde.

Mais, où s'égare mon imagination ? c'est le maudit effet d'une situation dans laquelle en vérité je ne sais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour et le contre. Mais étant si loin de mon sujet, je m'arrête ici pour aujourd'hui. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir, et suivant celles que je trouverai de t'en-

voyer mes lettres. N'attends pas ni exactitude ni liaison dans mon style. Tu n'y reconnoîtras que ma volonté suprême et le sceau de ton chef.

LETTRE C.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi au soir, 12 Avril.

J'AI votre récit, ma chère. Vous êtes toujours cette ame noble, supérieure au déguisement, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes; telle, en un mot, que vous avez toujours été. Votre famille est la seule au monde qui soit capable d'avoir poussé une fille telle que vous à de pareilles extrêmités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour vos parens, après la position où ils vous ont réduite. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise et si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter, s'ils pouvoient lire ce que vous avez écrit. A présent que je suis informée des détails, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant..... On vient m'interrompre.

Vous avez résisté avec plus de force et plus long-temps....Me voilà encore impor-

tunée par une mère inquiète et jalouse qui veut tout savoir.

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'avez-vous pas fait tout ce que vous pouviez faire dans les circonstances ? A l'égard de votre première faute d'avoir répondu à ses lettres, vous étiez en quelque sorte la seule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorsque son *héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même fort en danger : excepté votre mère, qui n'a point de volonté à elle, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun ?

Pardon encore une fois, ma chère...... J'entends arriver ce stupide mortel, votre oncle Antonin; un impertinent le plus entêté et le plus décisif.....

Il vint hier tout bouffi, tout courroucé à faire peur, soufflant, s'agitant et se promenant rengorgé dans la salle et dans le parloir, jusqu'à ce que ma mère parût. Elle étoit à sa toilette. Ces veuves sont aussi empesées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le recevoir en déshabillé. Que peut-elle prétendre par cette affectation ?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlowe étoit de l'exciter contre vous, et de faire éclater devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. La suite a prouvé que c'étoit-là le principal but de sa visite. La sotte créature voulut entretenir

ma mère à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Quand elle eut fait une toilette complète, enfin elle vint le recevoir. Ils s'enfermèrent soigneusement, la clé tournée sur eux. Les deux têtes absolues se réunirent, ou s'approchèrent du moins de fort près à ce que je présume; car en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux animés et pleins de leur sujet.

J'eus plus d'une fois l'envie de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé à entrer. Mais je craignis, qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mère, et d'en chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison pour se livrer à son emportement et pour accabler d'injures ma chère, ma plus chère et innocente amie! et ma mère se prêter à encourager ses invectives et peut-être se joindre à lui! tous deux apparemment pour se justifier, l'un d'avoir contribué à forcer ma chère amie de sortir de la maison paternelle, l'autre de lui avoir refusé un asyle passager, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit désirer, et pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'em-

ployer sa médiation ! comment aurois-je conservé la patience ?

L'évènement, comme j'ai dit, m'apprit quel avoit été le motif de cette visite. Aussi-tôt que le *vieux masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chère,) la première apparition de ma mère fut un air de réserve, *à la Harlowe*, qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui, vous pouvez croire, ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit et le jour, ma chère, vous m'êtes toujours présente.

Quand vos motifs n'auroient pas été aussi purs, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; et je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce; mais je trouve dans mon cœur un motif beaucoup plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrace une amie telle que vous. Je mourrois plutôt . . . aussi l'ai-je déclaré à ma mère, et je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, et de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutu-

mée depuis quelque temps à l'exiger plus que jamais. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la *Betty Harlowe* pour en faire l'espion de mes actions.

M. Hickman, qui vous honore infiniment, vous a défendue avec tant de chaleur auprès de ma mère et à mon insu, que ce zèle ne lui sera pas d'un petit mérite auprès de moi.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, à moins de me mettre en guerre ouverte avec ma mère. Toujours aux oreilles le même refrein; la même chose répétée à tout instant, quoique j'y aie répondu plus de vingt fois. Bon dieu! quelle doit avoir été la vie de mon père! mais n'oublions pas à qui j'écris.

Si ce singe toujours actif, toujours malfaisant, ce Lovelace, a pu, comme vous en avez le soupçon, pousser l'artifice..... Mais voici encore ma mère qui revient m'appeler. --- Oui, maman, oui; mais attendez encore un instant, s'il vous plaît. Je ne puis qu'être soupçonnée, qu'être grondée de vous avoir fait attendre. Et pour être grondée sans motif ou non, depuis, ma bonne maman, que vous êtes si bien montée sur le ton *Antonin*, (¶) je suis sûre de l'être... Bon Dieu! quelle impatience!.... comme elle tonne à la porte! -- Dans l'instant, Madame. -- Pourquoi donc me suis-je enfermée à double tour dans ma chambre? qu'ai-je fait de la clé? -- au diantre la

clé... chère Madame, quel bruit vous faites !

Vous pensez bien, ma chère, que j'ai eu soin de ranger mes papiers, avant d'ouvrir la porte. Nous venons d'avoir un charmant dialogue. Elle m'a quittée en courroux. Allons, -- voyons ce qu'il y a à faire maintenant. --- On vient de m'envoyer ordre de descendre, un ordre très-absolu, je vous l'assure. -- (b) Quelle lettre décousue et sans suite vous aurez - là, quand j'aurai l'occasion de vous l'envoyer ! mais à présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Hickman me trouvera un messager. Cependant, s'il est malheureusement découvert, je le plains ; il sera traité à la *Harlowe*, comme sa trop patiente maîtresse.

Jeudi, 13 *Avril*.

Je reçois en ce moment la continuation de votre récit, et j'ai le bonheur que mon Argus de mère est absente.

Chère amie, que je me représente vivement votre embarras ! une jeune personne de votre délicatesse ! avec un homme de l'espèce du vôtre ! -- il faut que j'abrège.--

Votre homme est un fou, ma chère, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, et tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant cet esprit si fécond en inventions.... Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez Milady Lawrance. -- Je ne sais en vérité quel conseil vous donner. Je hasarderois

mes idées, si vous ne teniez pas aussi fort à celle d'une réconciliation avec vos proches. Cependant ils sont implacables. Vous n'avez aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Vous n'aviez pas besoin de tant appréhender de me demander, si, après avoir lu votre récit, je jugeois qu'il y eût quelque excuse pour la démarche que vous avez faite. Avant votre question, je vous ai déja dit le jugement que j'en porte; et je répète que tous vos chagrins et toutes les persécutions considérés, je vous crois exempte de blâme, plus exempte du moins que n'ait jamais été jeune personne qui ait fait la même démarche.

Mais cette démarche, vous ne l'avez pas faite. Vous y avez été poussée d'un côté, étant peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si longtemps, d'un côté contre la violence, et de l'autre contre la séduction; et je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent à la vérité, contre vous, votre admirable et rare caractère: mais personne n'excuse, et ne peut

excuser votre père et vos oncles ; tout le monde paroît informé des motifs de votre frère et de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous forcer à cette évasion, n'ayant jamais pu espérer le succès de leurs plans en faveur de Solmes. Ils savoient que si vous rentriez en grace, l'affection suspendue de votre père et de vos oncles, comme une rivière qu'arrête un obstacle passager, reprendroit avec plus de force, et que vous démasqueriez leurs vues, et triompheriez de toutes leurs ruses. Aujourd'hui j'apprends qu'ils jouissent du succès de leur malignité.

Votre père est furieux, et ne parle que de violence : c'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un art profond, et paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès avec votre *Lovelace*.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Ma mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue ; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, ils auroient abandonné leur plan, et reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent ; que M.

mes idées, si vous ne teniez pas aussi fort à celle d'une réconciliation avec vos proches. Cependant ils sont implacables. Vous n'avez aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Vous n'aviez pas besoin de tant appréhender de me demander, si, après avoir lu votre récit, je jugeois qu'il y eût quelque excuse pour la démarche que vous avez faite. Avant votre question, je vous ai déja dit le jugement que j'en porte; et je répète que tous vos chagrins et toutes les persécutions considérés, je vous crois exempte de blâme, plus exempte du moins que n'ait jamais été jeune personne qui ait fait la même démarche.

Mais cette démarche, vous ne l'avez pas faite. Vous y avez été poussée d'un côté, étant peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si long-temps, d'un côté contre la violence, et de l'autre contre la séduction; et je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent à la vérité, contre vous, votre admirable et rare caractère: mais personne n'excuse, et ne peut

excuser votre père et vos oncles ; tout le monde paroît informé des motifs de votre frère et de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous forcer à cette évasion, n'ayant jamais pu espérer le succès de leurs plans en faveur de Solmes. Ils savoient que si vous rentriez en grace, l'affection suspendue de votre père et de vos oncles, comme une rivière qu'arrête un obstacle passager, reprendroit avec plus de force, et que vous démasqueriez leurs vues, et triompheriez de toutes leurs ruses. Aujourd'hui j'apprends qu'ils jouissent du succès de leur malignité.

Votre père est furieux, et ne parle que de violence : c'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un art profond, et paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès avec votre *Lovelace*.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Ma mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue ; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, ils auroient abandonné leur plan, et reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent ; que M.

de toutes vos forces, et qu'à peu de distance le carosse étoit environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'absence de ma mère à ses soupçons. Elle s'est défiée que les *Knollis* prêtoient la main à notre correspondance, et sur-le-champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. C'est une femme qui entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous, sans sa participation.

Mais M. Hickman a mis dans nos intérêts un laboureur nommé *Filmer*, assez voisin de notre maison, vers la ruelle que nous appelons *Finch-lane*, qui recevra nos lettres. C'est-là que vous voudrez bien adresser désormais les vôtres, sous enveloppe, *à M. Jean Soberton :* Hickman se chargera lui-même de les prendre et d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déja si fier ! Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspiroit depuis long-temps le met dans une situation dangereuse et fort délicate. Qu'il y prenne garde. Qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque temps, si je le puis, pour voir si tous ces bruyans

mouvemens de ma mère s'appaiseront d'eux-mêmes : mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la manière dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plutôt un mari. Si j'en étois sûre, et si je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne votre homme, plût au ciel que vous fussiez mariée! c'est-à-dire, en état de les braver tous ; et, au lieu de vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite, je vous conjure de ne pas manquer la première occasion honnête qui pourra s'offrir.

Voici ma mère qui revient m'importuner.

Nous nous sommes vues d'un air très-froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-temps avec moi *cet air Harlowe*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire ! A peine sais-je par où commencer. Cependant j'ai la tête pleine d'une foule d'idées qui ne demandent qu'à se répandre. J'ai pris le parti, pour me mettre hors de son chemin, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces mères ! s'imaginent-elles donc, que c'est par leurs soupçons, par leur inquisition et leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou

ed faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiroient de moitié mieux par la confiance. Une ame généreuse dédaigne de tromper qui se confie généreusement en elle.

Le rôle que vous avez à soutenir avec ce misérable, est très-délicat. Il n'a pourtant, je le crois, qu'un chemin ouvert devant lui. Je vous plains. Mais il vous faut tirer le meilleur parti que vous pourrez du lot que vous avez été forcée de tirer: cependant je conçois toutes vos difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre si-tôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix, vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage. Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. J'aurai la facilité de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arra-

ché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, et tout-à-la-fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux et votre argent, et que vous soyez si mal pourvue d'habits. C'est une assez grande preuve qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donneront point d'autre nom à votre départ. Et comment, ma chère, pourroit-il être présenté sous un jour un peu favorable pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous, qui voudra jamais le croire? Dire qu'un esprit aussi ferme, aussi fin que le vôtre, ait été persuadé, contre ses propres lumières, à ce moment de l'entrevue, quelle apparence de vérité! Dire que vous avez été trompée, forcée par la ruse, le dire, et trouver les gens disposés à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation? Et demeurer avec lui sans être mariée; avec un homme de son caractère connu: où cette idée ne conduit-elle pas la censure du public? Mon impatience est extrême de savoir quelle tournure vous avez donnée à tout cela, dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils

s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins et toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi, je vous prie, acceptez le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées ? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, et du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chère Miss Harlowe, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe au niveau de Lovelace, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas de cette preuve d'amitié, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable que de m'accorder cette faveur ; et si vous le faites, j'aurai de l'embarras à concilier ce procédé avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi, je vous prie, de tout ce qui se passe entre vous et lui. Mes alarmes continuelles, quoiqu'assez inutiles avec votre prudence, me font souhaiter votre complaisance ordinaire pour descendre dans les plus petits détails. S'il arrivoit quelque chose que vous me diriez de bouche, si nous étions ensemble, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quand votre défiance naturelle vous le feroit juger moins digne d'occuper votre plume ou mon attention. Un spectateur juge ordinairement mieux du combat, que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, sont ordinairement escortées (et ce cortège fait quelquefois leur grandeur)

grandeur) d'une multitude de petites causes et de petits incidens.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui, quand vous le souhaiterez. Je me souviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi long-temps qu'il sera décent. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre vieux oncle *Antonin* qui s'en est ouvert à ma mère, (¶) et ma mère me l'a redit, et le tout dans la vue de faire sentir que vous n'arriverez pas au but qu'on vous suppose, par votre fuite (§), vos parens s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de Milady Lawrance, et qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais ils protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, et de toute autre ; car je garantis que votre frère et votre sœur ne leur laisseront pas le temps de se refroidir : du moins jusqu'à ce que vos oncles, et peut-être votre père même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je

vous l'envoie par un ami de M. Hickman ; sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de Mde. Sorlings. Il connoît même cette femme, et son dessein étant de revenir ce soir, il apportera tout ce que vous aurez de prêt ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Il y a de la lune : il ne refusera pas d'attendre après vous. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois du moins, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, et vous jeter dans la nécessité de changer vos résolutions.

J'entends, du lieu où je suis assise, ma mère qui appelle autour d'elle, et qui met tout le monde en mouvement. Elle va, sans doute, me demander bientôt où j'étois, et quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chère, que le ciel veille à votre conservation ! et du côté de l'honneur, puisse-t-il vous rendre sans tache et aussi pure que l'est votre ame, aux embrassemens de votre fidelle amie !

ANNE HOWE.

LETTRE CI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 13 Avril, après midi.

JE vois avec une douleur extrême, ma très-chère et toujours obligeante amie, et je me reproche cette mésintelligence entre votre mère et vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion : hélas ! combien de personnes à la fois j'ai rendues malheureuses !

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, et la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je serois la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, je suis assez punie par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie, et par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances qui ne sont pas toujours les plus fortes, agitent et déchirent mon ame.

Je pense néanmoins, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, et éviter tout commerce avec moi. Prenez garde de tomber dans la même imprudence qui m'a conduite au malheur. Elle a commencé par une correspondance défendue, que je me suis crue libre d'interrompre à mon gré. Ecrire et tenir sans cesse la plume,

est un de mes malheureux goûts, et le plaisir que j'avois à le satisfaire m'aveugla sur les conséquences, ayant aussi des motifs qui me paroissoient louables, et pendant quelque temps la permission de tous mes proches, qui m'autorisoient à lui écrire. Cependant, quant à notre correspondance, quel mal en peut il résulter si votre mère veut nous permettre de la continuer? lorsque mes lettres ne seront remplies que de l'aveu et du regret de mes fautes, lorsqu'elle connoît si bien votre prudence et votre discrétion, enfin lorsque vous êtes si éloignée de suivre le malheureux exemple que j'ai donné.

Je vous remercie, ma chère, et de tout mon cœur, de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voulusse avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas qu'en refusant vos obligeans services, je pense à lui donner cette sorte de droits sur ma reconnoissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits et la petite somme que j'ai laissée. Mes parens, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront point assez inconsidérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre long-temps cette grace, je ne suis point encore menacée de manquer.

Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace, pour la dépense du voyage et des logemens, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte mettre bientôt fin même à cette espèce d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter contre une malheuseuse nièce presque dans l'abandon, lui qui l'a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une réconciliation. Mais n'est-il pas de mon devoir de la tenter ? Dois-je augmenter ma faute par des marques d'obstination et de ressentiment, à cause de leur colère qui doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, et qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe insultant pour eux, avec l'objet de leur haine ? Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi, pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage ; surtout pendant que je vois M. Lovelace si fidèle à toutes mes conditions, qu'il appelle *mes loix*. D'ailleurs, les sentimens de mes parens, que vous me représentez si déclarés contre la médiation de sa famille, ne me disposent pas à chercher la protection de Milady Lawrance, tant que je ne

serai pas décidé à renoncer à tout espoir de réconciliation avec eux.

(¶) Cependant si l'on pouvoit trouver quelque ouverture favorable qui pût conduire à ce but que je désire, comment en faire la proposition à mon père, tant que cet homme sera ou avec moi, ou près de moi? (§) D'un autre côté, s'il me quitte, et qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient sans la crainte qu'ils ont de lui; leurs plus sévères traitemens, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite? Et tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? (¶) et pourtant la chose est-elle en mon pouvoir? affligeante question! comment puis-je en soutenir l'idée? O ma chère Miss Howe! (§) Eh! quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, faut-il donc que j'épie le moment où cet homme daignera laisser échapper de ses lèvres la faveur de cette proposition?

(¶) Si mon cousin Morden étoit en Angleterre, tout pourroit encore se terminer heureusement. Si je ne puis me procurer d'autre médiation que la sienne pour négocier la réconciliation désirée, et que dans l'intervalle ma situation avec M. Lovelace ne change pas, je dois faire mes efforts pour me maintenir dans un état

d'indépendance jusqu'à son retour d'Italie, afin que je sois libre encore de me conduire par ses avis et ses instructions. (§)

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre M. Lovelace et moi. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué dans sa conduite qui mérite un grand reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Mais il y a, sans contredit, un fond d'arrogance et de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de son éducation et de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme qui a toujours trop accoutumé à suivre sa propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance. Je serai toujours disposée à suivre vos avis, et à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je soupçonne de l'avoir été, par ses ruses, non-seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite si-tôt avec autant de complaisance que si je reconnoissois lui avoir obligation, pour m'avoir enlevée ? Ce seroit lui donner lieu de

penser que j'ai bassement dissimulé avec lui, avant qu'il me surprît cet avantage sur moi, ou que je dissimule encore après.

Ah! ma chère, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorsque relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, plus redouté peut-être qu'il ne devoit l'être, je considère que j'ai été le jouet d'un vil artifice; et vraisemblablement par le ministère de ce misérable Leman! Quelle noirceur dans leur méchanceté! un attentat médité d'avance à loisir! Ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance ou de circonspection avec un homme de ce caractère? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon que le mien!

Je dois les plus vifs remercimens à M. Hickman pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il songe à se faire de cette occasion un mérite auprès de la fille, que je serois extrêmement fachée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mère.

Je suis dans un état de dépendance et d'obligation. Ainsi il me faut rester satisfaite de tout ce que je ne saurois empêcher. Qui dans le monde ai-je à présent le pouvoir d'obliger? ce pouvoir autrefois si précieux pour moi! Ce que je veux dire, ma chère, c'est que mon indiscré-

tion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas, si je puis, m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de vòtre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc, que malgré la rigueur de votre mère, pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable ; sans parler, pour cette fois, malgré la peine que j'en ressens, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indistinctement tous mes proches. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de votre devoir, supprimer les plaintes et les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, par considération pour le mien. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien-aimée : et cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, et que vous souhaitez voir. Observez que, sans demander formellement ma terre, et sans m'adresser à mes curateurs, je propose de me laisser la permission de m'y retirer. Avec quelle

joie je tiendrois ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit acceptée! je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination : rien ne peut, très-chère amie, effacer de mon cœur ma reconnoissance éternelle.

CL. HARLOWE.

LETTRE CII.

A Miss ARABELLE HARLOWE.

A St. Albans, Mardi 11 Avril.

MA CHÈRE SŒUR,

JE me suis, je le confesse, rendue coupable d'une action qui présente l'apparence d'une démarche indiscrète et contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcusable à moi-même, si j'avois été traitée avec moins de rigueur, et si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait, est fait. Peut-être souhaiterois-je qu'il ne le fût pas, et que j'eusse encore espéré que mes chers et respectables parens se laisseroient fléchir ; sans autre motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner vers eux (si l'on ne veut pas me permettre de me retirer dans ma ménagerie) et je me sou-

mets à toutes les conditions que j'ai déja proposées.

(¶) Et je ne serai nullement dans la dépendance de la personne qui m'a servi à faire cette démarche : j'ai pour elle une répugnance sincère : et rien de sa part ne s'opposera à tous les engagemens raisonnables dans lesquels je puis entrer, si on ne me force pas à de plus grandes extrêmités. (§)

Dans une occasion décisive, que je ne sois pas réduite à dire que j'ai une sœur, mais que je n'ai pas une amie dans cette sœur. Ma réputation, qui, quoi que vous puissiez penser de la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chère que ma vie, est cruellement blessée. Un peu de douceur peut encore la rétablir, et faire passer nos disgraces domestiques pour une mésintelligence passagère. Autrement ce sera une tache pour toute la vie, sur une personne qui a déja essuyé de grandes duretés, pour ne rien dire de plus.

Ainsi par considération pour vous-même et pour mon frère, vous qui tous deux, je dois le dire, m'avez poussée dans ce précipice ; par considération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérite ce nom ; et n'exposez point une sœur à des maux sans remède, en aigrissant ce malheureux différent ; c'est la prière que vous fait votre affectionnée

CL. HARLOWE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale et quelques mêlanges qui sont dans ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, si on le juge à propos. Les adresser sous mon nom, chez *Osgood*, place de *Soho*, à Londres, où l'on ira les prendre.

LETTRE CIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. Lovelace, *pour continuer le récit qu'il a commencé dans la dernière lettre (n°.* XCIX.), *raconte à son ami (et son récit s'accorde assez avec celui de Clarisse) tout ce qui s'est passé entr'elle et lui, dans le voyage et dans les hôtelleries jusqu'à leur arrivée chez Mde.* Sorlings. *Mais, pour éviter ce qui auroit l'air de répétition, on n'a extrait que les endroits qui peuvent embellir le récit de Clarisse.*

A leur descente à l'hôtellerie de St. Albans, le lundi au soir, M. Lovelace en peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblèrent autour de nous, à la descente de la voiture, sembloient marquer, par leur visage alongé

et par leurs regards égarés, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante, et de l'air le plus majestueux, dans une parure si arrangée, et avec une physionomie si troublée, arriver d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux et suer les valets. Je voyois la curiosité peinte sur leur visage, et l'embarras sur celui de ma déesse. Elle jeta un coup-d'œil sur son habit, qui n'étoit pas de saison; et quittant ma main assez brusquement, elle se glissa précipitamment dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur-le-champ je la transformai aux yeux de l'hôtesse, en une petite sœur, que je ramenois malgré elle et par surprise, de la maison d'un parent où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un déterminé libertin (j'aime toujours à approcher de la vérité autant que je puis) que son père, sa mère, sa sœur ainée, et tous ses chers oncles, ses tantes et ses cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur que j'attendois de ma belle, son dépit contre moi, qui alloit se montrer, dès que je l'aurois rejointe, et son habillement qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, parti-

culièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir et de sa conscience, il ecrit :

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre du mieux que je pus, et m'appercevant que l'humilité ne réussissoit pas, j'élevai la voix et je fis briller dans mes yeux quelques étincelles de colère ; dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronerie qui a tant de charmes dans ce sexe, et qui avoit servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant, elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup et à s'irriter de mon apologie. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme, sur des affaires de cette nature, à quelque hauteur que sa colere soit montée, il seroit bien étrange qu'il ne trouvât pas le moyen de lui donner le change ; (*) c'est-à-dire, de distraire son ressentiment d'une expression trop hardie en hasardant deux ou trois autres hardiesses, qu'il saura adoucir ensuite par des interprétations plus favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle

(*) *De jeter un tonneau à la baleine.* Proverbe.

prétendoit avoir eue d'abord à lui écrire, *voici ses réflexions* :

J'en conviens, ma précieuse ! et vous devez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : et peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains ; tels que de m'avoir assuré : « que ce n'est point en » ma faveur que vous avez rejeté Solmes ; » que ma gloire, si je m'en fais une de » vous avoir emmenée, tourne à votre » honte ; que j'ai plus de mérite à mes » propres yeux qu'aux vôtres, ou à ceux » de tout autre ; (quel fat elle fait de moi, » Belford !) que vous souhaiteriez de vous » revoir dans la maison de votre père, » quelles qu'en pussent être les suites » ... Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne serai donc plus le *Lovelace* que j'ai la réputation d'être, et que ce traitement me fait juger que tu me crois être toi-même.

En un mot, son air et ses regards, pendant tout ce débat, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme à qui elle parloit.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement plus de sens que lui. Je pourrois t'apporter mille raisons qui ne me

permettent pas de penser à prendre *Miss Clarisse Harlowe* pour ma femme. Du moins, dois-je attendre à être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois espérer d'une épouse.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves de l'hymen, que je retombe aisément dans mon vieux préjugé ! Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête avec ma *Clarisse !* Voilà une prière, camarade ; si malheureusement elle n'est point écoutée, quelle déplorable aventure pour la plus admirable de toutes les femmes ! Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée ?

(¶) Mais je vois devant moi une si belle chaîne de difficultés qui m'enchantent, une si belle carrière ouverte à l'intrigue, aux stratagêmes, aux entreprises !-- Quelle damnation, que mes talens naturels soient tournés de ce côté-là ! lorsque je sais si bien connoître ce qui est juste et honorable ; et que je me sens presque le désir d'être honnête ! Je dis *presque* ; car, de la trempe dont je suis, un chevalier de mon espèce ne peut pas, en conscience, le souhaiter tout-à-fait. (b) -- Un si beau triomphe sur tout le sexe, si j'ai le bonheur de subjuguer cette belle ! Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu, de

mon vœu virginal? Car ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé les premières avec moi. Et celle-ci m'épargne-t-elle? Crois-tu, Belford, que j'eusse fait quartier à mon bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs? Sa grand-mère me demanda grace, d'abord, pour son bouton de rose: et (¶ lorsqu'une jeune fille se soumet, ou est soumise au pouvoir d'un homme, qu'a-t-il à désirer de plus? Mais l'opposition et la résistance m'ont toujours paru un désir qui me provoque au mal et me porte à ne rien ménager. (*) (¶)

Pourquoi cette adorable personne emploie-t-elle tant de soins à se montrer toute de glace pour moi? Pourquoi veut-elle, par son orgueil, réveiller le mien? N'as-tu pas vu dans ma dernière lettre avec quel mépris elle me traite? Cependant, que n'ai-je pas souffert pour elle, et que n'ai-je pas même souffert d'elle? Dois-je souffrir de m'entendre dire qu'elle me méprisera, si je m'estime plus que cet odieux Solmes?

Elle m'arrête court, et me déconcerte dans toutes les ardeurs de ma passion. Lui jurer fidélité, c'est montrer que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de sermens. Maudite tournure qu'elle donne à toutes ses idées sur moi! C'est la même censure

(*) Voyez Lettre XXXIV, vol 2.

contre moi aujourd'hui qu'auparavant. (*) Etre en mon pouvoir, n'y être pas, n'y met aucune différence. Ainsi, mes pauvres sermens sont étouffés, avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres : et que diable un amant peut-il dire à sa maîtresse, s'il ne lui est permis ni de mentir, ni de jurer?

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser; et j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance : et qu'étoit-elle ? uniquement de me promettre ce qu'elle m'avoit déja promis, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre homme, tant que je n'aurois point d'autre engagement, et que je ne lui donnerois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, et qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice et de raison dans mes espérances, et que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirois. --- Sa parole, lui dis-je; sa seule parole.---Elle

(*) Voyez Lettre LVII, vol. 2.

me la donna. Mais je lui demandai la permission de la sceller ; et sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai d'un baiser. Tu me croiras si tu veux, Belford, mais je te jure que c'est la première fois que j'aie eu la hardiesse de toucher ses charmantes lèvres des miennes. Et je peux te dire, Belford, que ce léger baiser, pris avec autant de modestie que si j'étois aussi vierge qu'elle, (afin qu'une autre fois elle ne s'effraie pas de moi,) me parut mille fois plus délicieux que ne le fut jamais le comble des faveurs avec les autres femmes. Ainsi, le respect, la crainte, l'idée du péril et de la défense, font le principal prix d'une faveur.

A présent, Belford, je n'ai qu'une crainte ; c'est qu'elle ne me force à devenir trop rusé.... car actuellement elle se tient sur la réserve, elle ne parle pas assez pour moi. --Je ne sais, en vérité, pas trop que faire de la chère créature.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au soir devant l'hôtesse de St. Albans. Je demandois pardon à ma chère sœur de l'avoir emmenée contre son attente, et sans aucuns préparatifs. Je parlai beaucoup de la joie que son retour alloit causer à mon père, à ma mère, à tous nos amis ; et je me délectois si fort à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame,

elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais sur mon ame, il me fut impossible de penétrer, si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je suis d'un naturel trop franc. Ma victoire, et la joie que j'ai de me voir à moitié possesseur de mon trésor, dévoilent mon sein, et laissent la porte de mon cœur toute ouverte. C'est ce sexe maudit, c'est lui qu'on ne peut guérir de sa réserve. Si je pouvois engager ma belle à parler avec autant de franchise que moi..... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art des réserves.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent : mais elle a trop de fierté pour en accepter de moi.--Je voulois la conduire à Londres, (à Londres, cher ami, s'il est possible, il faut que je parvienne à l'y faire consentir,) pour lui offrir les plus riches étoffes de la ville. Mais je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant, mon agent m'assure que son implacable famille est résolue de lui causer tous les chagrins qu'elle pourra.

Ces misérables ont *enragé* de bon cœur depuis le moment de sa fuite ; et ils continuent d'enrager, graces au ciel, et suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas d'un an. Enfin, mon jour est venu ! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière et de se pro-

mener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée de concerter les moyens de fuir. (¶) Car, quant au dîner qu'on lui permit de faire dans le cabinet d'ifs, elle ne dut cette permission qu'à leur envie de satisfaire une maligne idée qui leur étoit venue; c'est ce que Betty a dit à son galant Joseph. (♭) (1) Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la crapaudière (2) de son vieux oncle. C'étoit leur intention, comme je te j'ai dit à l'hôtellerie du cerf-blanc, et comme je l'ai même fait entendre une fois à la chère personne. Ils craignoient que de son consentement, ou sans sa participation, je n'entreprisse de l'enlever de leur maison dans quelqu'une de ces excursions.--Mais l'*honnête Joseph*, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux *Harlowes* que j'étois aussi communicatif (3) pour mes gens, que leur stupide ainé l'a été pour lui. Joseph, à ce qu'ils croyoient, en séduisant mon valet-de-chambre Will, étoit informé de tous mes mouvemens, (4) et savoit tous mes secrets; et comme

(1) Voyez Lettre XXXI, vol. 1.
(2) Voyez Lettre LXXXI de ce vol.
(3) Voyez Lettre XXXI, vol. 1.
(4) Voyez Lettre LIV, vol. 2.

on l'avoit chargé d'observer aussi sa jeune maîtresse, (1) toute la famille dormoit tranquillement. Ma charmante étoit tranquille et moi aussi.

Il m'étoit venu à l'esprit, comme je crois te l'avoir marqué (2) alors, de l'enlever quelque jour, si je ne pouvois faire autrement, dans le bûcher, qui est assez éloigné du château. Cette entreprise auroit infailliblement réussi, avec ton secours et celui de tes camarades, et l'action étoit digne de nous. Mais la conscience de *Joseph*, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle. Il craignit qu'on ne vînt à découvrir la part qu'il y auroit eue. Cependant, je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire surmonter ce scrupule, qu'un grand nombre d'autres, si je n'avois compté, dans le même temps, sur un rendez-vous de ma belle dans la nuit, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; et, dans d'autres temps, sur les bons offices même de la spirituelle famille, qui sembloit travailler elle-même pour mes vues, à leur insu et contre leur volonté. D'ailleurs j'étois sûr que *James* et *Arabelle* ne finiroient pas leurs folles épreuves et leurs persécutions, qu'à force de la fatiguer, ils n'en eussent fait la femme de *Solmes*, ou qu'ils ne lui eussent fait perdre

(1) Voyez lettre XXXI, vol. 1.
(2) Voyez Lettre XXXV, vol. 2.

la faveur de ses deux oncles, par quelque démarche inconsidérée : quoiqu'ils eussent dans la tête trop de malice pour songer à m'être utile en persécutant leur sœur.

LETTRE CIV.

M. LOVELACE, *au même.*

IL me paroît que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant Mde. Greme pour l'accompagner, et en souffrant que sur le refus qu'elle a fait d'aller au *Lawn*, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle doit croire que toutes mes vues sont honorables, puisque je n'ai point retenu de logement pour elle, et que je lui laisse le choix de sa demeure, soit chez M. *Hall*, soit au *Lawn*, soit à Londres, soit enfin chez l'une ou l'autre des douairières de ma famille. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai fait placer Mde. Greme dans la chaise avec elle, et que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se seroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de Mde. Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue ou supposée de toute ma famille, je n'ai eu là-dessus aucune inquiétude, et d'autant moins, que j'ai toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie,

et que je ne cherche point à paroître meilleur que je suis réellement. Et quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis apperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin connu m'a servi bien plus qu'elle ne m'a nui dans l'esprit des femmes ? Ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parens eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'étois un libertin ? pourquoi prendre un nouveau caractère qui seroit pire que l'autre ? D'ailleurs Mde. Greme est une pieuse matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour aucune considération au monde. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réforme, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle continue cette pieuse pratique, car son maître et mon très-honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qu'il trouve sur son chemin, hommes, femmes et enfans. Ce cher oncle, comme tu sais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, Belford, au respect : et pourquoi non; je te prie ? tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques ? pour Mde. Greme, la bonne ame ! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château, et que l'aumônier ne se trouve point, c'est elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de la bible ou de quelque autre bon livre auprès du malade. N'étoit-il donc pas juste de laisser

une

une si bonne espèce de femme avec ma charmante et de leur donner la liberté de jaser sans contrainte ? Je me suis apperçu que leur entretien étoit fort animé pendant la route, et je m'en suis même ressenti ; car mes joues se sont colorées d'une rougeur charmante.

Je te répète, Belfort, que je ne désespère pas de devenir *honnête*. Mais comme il nous arrive, foibles mortels que nous sommes ! de n'être pas toujours maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la chère personne dans une parfaite confiance, jusqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maison que tu sais, ou dans quelqu'autre lieu sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre sujet de soupçon, ou si j'entreprenois de contraindre ses volontés, elle pourroit implorer des secours étrangers et susciter contre moi tout le canton ; ou se jeter peut-être entre les bras de ses parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui imposer. Et si j'étois capable à présent de m'exposer à la perdre, ne serois je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oserois je lever les yeux devant les hommes, et montrer mon visage devant les femmes ? dans l'état où j'ai amené les choses ; elle n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination ; et j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de Miss Howe, à

une lettre qu'elle lui avoit écrite de St. Albans. (*) J'en ignore le contenu ; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, et c'est moi qui en souffre ensuite.

Miss Howe est aussi une créature charmante, mais d'un esprit vif et malin en diable. Je la redoute vraiment. A peine sa mère est-elle capable de la contenir. Il faut que par l'entremise de mon *honnête Joseph*, je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère, afin de gouverner cette dangereuse fille suivant mes vues, et réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. (**) Mde. Howe ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, se voir sous le joug d'une mère ; belle carière pour un intrigant ! une mère qui fait l'importante ; une fille, vive, sensible à l'excès ; et leur Hickman, qui n'est en vérité rien ; un être parfaitement nul, une épaisse et passive machine. --- Si je n'avois pas des vues plus relevées.... Cependant qu'il est malheureux que ces deux jeunes personnes aient leur demeure si près l'une de l'autre, et qu'elles aient été liées d'une si étroite connoissance ! qu'il auroit été charmant de pouvoir les mener toutes deux à la fois.

(*) Voyez Lettre XCII.

(**) Voyez Lettre XXXI, vol. I.

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins.... lorsque l'homme a le mérite et la tournure de ton ami.

LETTRE CV.

M. LOVELACE, *au même.*

JAMAIS couple d'amans n'eut tant de goût pour l'écriture ; et jamais, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle ne voudroit faire autre chose qu'écrire. J'y consentirois, pour peu qu'elle voulût se prêter. Mais *je ne suis point assez réformé pour un ami.* -- *La patience est une vertu*, dit Milord M..... *à pas lents, mais sûrs*, est une autre de ses sentences. Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurois pas attendu le temps des Harlowes pour mûrir l'exécution de mes complots sur eux et sur leur divine fille.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son insolente amie tout ce qui lui est arrivé et ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entr'elle et moi. Je pourrai donner une belle matière à sa plume pour s'exercer, si elle a autant de goût que moi pour les détails.

Je ne serois point assez barbare, pour per-

mettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contr'elle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre ces deux jeunes personnes : l'une si vive, toutes deux si vigilantes, si prudentes : qui ne se feroit pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, et de les faire tourner autour du doigt.

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa sœur, pour lui demander ses habits, de l'argent et quelques livres. Quel livre peut lui en apprendre plus qu'elle n'en sait ? c'est de moi qu'elle peut apprendre. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire tant qui lui plaira. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miss Howe, à la vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins. Mais je doute qu'elle le puisse sans la participation de sa mère, qui est aussi avare que la tombe; et l'agent de mon agent, le vieux oncle Antonin, a déja donné quelques avis à la mère, qui la tiendront en garde contre les subsides pécuniaires. Si la fille a quelque argent en réserve, je puis faire inspirer à Mde. Howe de l'emprunter d'elle. Ne blâmez pas, Belford, des ruses qui n'ont que ma générosité pour fondement. Tu connois mes sentimens, et que je donnerois la moitié de mon bien, oui, ma fortune toute entière pour le plaisir et l'orgueil d'avoir obligé ma charmante. Milord M.... m'en

laissera plus que je n'en peux jamais désirer. Ma passion prédominante est le beau sexe et non pas l'or, que je n'estime qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs, et qu'il m'assure l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que ses adresses de lettres ne fissent découvrir nos traces ; qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ses habits ; du moins si l'on se détermine à lui accorder cette mince justice. Je ne suis point tranquille là-dessus. S'ils l'accordent, je commencerai à me défier d'une réconciliation, et je serai forcé de méditer une ou deux ruses pour la prévenir, et pour éviter le malheur, car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honnête *Joseph*.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons ? et toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres ? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête et dans le cœur, tu es plus méchant que moi ; car je t'assure que je n'en fais pas autant, moi.

J'ai proposé, et la belle consent que tout ce qui lui viendra de sa famille, te soit adressé chez ton cousin *Osgood*. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un messager exprès, qui m'apporte sur le champ, ou lettre ou paquet que tu recevras. Si le

paquet n'étoit pas facile à transporter, tu m'en donneras avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne te causeront aucun embarras de cette nature, et je m'en tiens si certain, que je les abandonnerai, je crois, à eux-mêmes. Un esprit juste n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais une chose, tandis que j'y pense, qui est de la plus grande importance et qui exige ton attention ; c'est de m'écrire désormais en chiffres, comme je t'écrirai moi-même. Ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre ? et qui sait quelles prises un homme amoureux peut donner contre lui-même. (¶) En changeant de veste ou d'habit, on peut oublier quelque écrit important. J'en ai été victime une fois. Le sexe est si curieux ! et il faut toujours se souvenir, pour se tenir sur ses gardes que leur commune mère s'appeloit Eve. (♭)

Un autre article que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom ; oui, changé de nom, sans me soucier d'être autorisé par un acte du parlement. Je suis à présent *Robert Huntingfort*, (¶) toujours écuyer. C'est un titre respectable, quoique le premier manant se donne les airs de le prendre, jusqu'à renoncer presque au titre ordinaire de *Capitaine*, que se donnoit ordinairement tout voyageur. (♭) Ecris-moi sous cette adresse ; *Hertfort*, poste restante.

Lorsque je t'ai nommé, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un beaucoup meilleur que tu ne le mérites, et cela pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air épais et lourd, et cela pour ton avantage, afin que s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es. Au fond, ton épaisseur apparrente ne te sert pas trop mal. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi, lorsqu'on viendroit à t'entretenir : au lieu que te prenant pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, et qui t'attirent une distinction que tu ne pourrois obtenir autrement.

La maison où nous logeons actuellement n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communicassent l'une à l'autre, parce que je savois que cette distribution ne plairoit point à ma belle; et je lui ai dit que si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne; et que je m'en irois à Londres. Il faudra que son incrédulité soit invincible, et tienne contre la raison et les apparences, si je ne parviens pas à

bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance.

Nous avons ici deux jeunes créatures fort agréables, toutes deux filles de la veuve *Sorlings*, c'est le nom de notre hôtesse. Je ne leur ai, jusqu'à présent, fait de complimens que sur leur laitage et leurs services domestiques. Avec quelle avidité ce sexe avale la louange ! (¶) N'ai-je pas vu une fois dans les rues de Londres une fort jolie fille, très-bien mise, sourire, se rengorger, et jouir visiblement du plaisir que lui faisoient les louanges d'un malheureux ramoneur, tout noir de suie, qui, avec un sac en travers de son épaule, se rangea pour la laisser passer, et s'arrêta, tenant sa brosse et sa pêle levées en l'air, tout en admiration de sa beauté. -- Vois-tu, mignonne, dis-je alors en moi-même ? je te dédaigne, parce que je suis Lovelace ; mais si j'étois ramoneur, et que je pusse seulement trouver le moyen de te joindre, je gagerois ma vie contre ta vertu, que je l'aurois. (☞)

La plus jeune, que j'ai vu travailler à la laiterie, m'a tant plu par sa propreté et son adresse, que je lui ai donné un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une profonde révérence ; elle a rougi et a paru sensible dans toute sa personne. (¶) D'un air fait pour encourager, quoique plein d'innocence, elle a rajusté son mouchoir, et jeté un regard vers la porte, comme si





elle eût voulu faire entendre, que si je lui donnois un second baiser, elle n'iroit pas le dire. (*b*) Sa sœur ainée est survenue dans le moment. La cadette a rougi encore plus et avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire pour elle une excuse qui pût faire plaisir à toutes les deux. Mademoiselle Betty, ai-je dit à son ainée, j'ai été si charmé de voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de donner un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr; permettez... Les bons naturels! elles me plaisent toutes deux. L'ainée m'a fait une révérence comme sa sœur. Que j'aime les caractères reconnoissans! pourquoi ma Clarisse n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante?

Je pense à prendre une de ces deux filles, pour servir et suivre ma charmante à son départ. La mère fait un peu l'importante; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs là. Si je m'appercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher; mais réellement et de bonne foi, mon cœur est fixé. Je ne puis penser à d'autre belle, dans la nature, qu'à mon adorable.

Fin du Tome Troisième.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME TROISIÈME.

Fin de la Table du Tome III.

